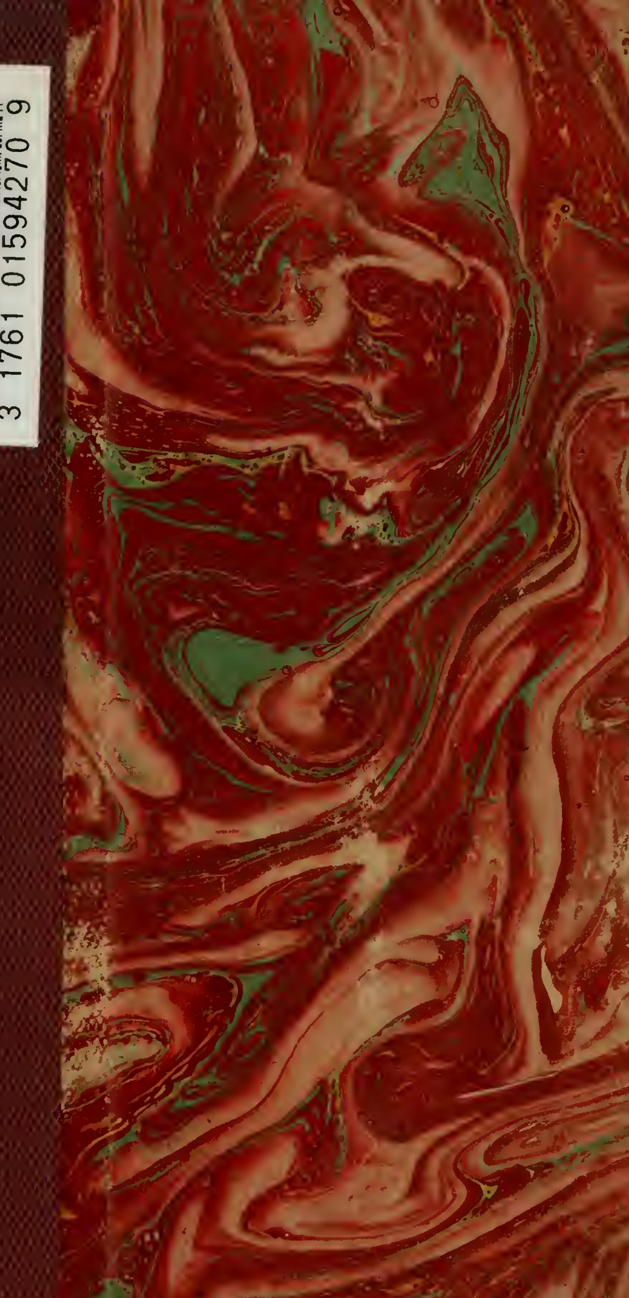


ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième Série)

ŒUVRES DE JEUNESSE

IV

PETITE CRITIQUE



LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT
(J Janin)

JULES JANIN

PETITE CRITIQUE

TOME QUATRIÈME

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

AVEC UNE EAU-FORTE PAR AD. LALAUZE

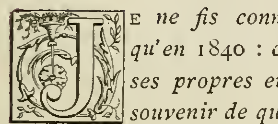


PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII



PRÉFACE



E *ne fis connaissance avec Jules Janin qu'en* 1840 : *c'est donc seulement d'après ses propres entretiens, et aussi d'après le souvenir de quelques-uns de ses vieux amis, que je raconterai comment il s'était préparé à devenir un de nos premiers critiques, et dans quelles circonstances il avait essayé d'abord son talent en ce genre de littérature, où il a excellé pendant quarante ans.*

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'abbé Guillon, un lettré, un savant, un orateur, fut son maître et son inspirateur. Jules Janin, après avoir fait de brillantes études au collège Louis-le-Grand, était déjà, en 1823, *le collaborateur de cet excellent humaniste, qui l'employait à traduire, d'après la version latine, les chefs-d'œuvre de saint Jean Chrysostôme, que l'abbé Guillon publia sous son nom dans la* Bibliothèque choisie des Pères de l'Église. *Janin n'était pas un helléniste : car, à cette époque, on apprenait à peine les éléments de la*

langue grecque dans les collèges ; mais il possédait déjà une connaissance parfaite de la bonne latinité. C'est en lisant sans cesse Cicéron, Quintilien et Pline le Jeune, qu'il se mit à penser et à raisonner lui-même sur ses propres idées; c'est en lisant sans cesse aussi Bossuet, Pascal et Massillon, qu'il se mit à écrire dans un style, dans une forme, dans un esprit, qui ne procédaient pas absolument de ses modèles, mais qui en rappelaient souvent les grandes qualités littéraires.

Les leçons et les conseils de l'abbé Guillon firent le reste : Janin, au sortir de la classe de rhétorique, était déjà un écrivain ingénieux et original.

C'est à Montfermeil, dans la maison de campagne de l'abbé Guillon, que Jules Janin trouva les loisirs nécessaires pour se préparer à la carrière des lettres, la seule qu'il voulût suivre, la seule qui convînt à ses goûts et à son talent; c'est à Montfermeil qu'il improvisa ses premiers essais de littérature légère, ses premiers articles de journal, qu'il envoyait à son ami Labat pour les publier dans les petits journaux de Paris. Là, il avait à sa disposition une immense bibliothèque assez peu théologique, dans laquelle il feuilleta, dégusta ou dévora une quantité de livres de toute espèce, ce qui lui fit un fond général de lectures pour son usage et pour ses besoins de journaliste universel. Il se trouvait là entièrement libre de son temps, de ses rêveries, de ses actions, pourvu qu'il consacrât trois ou quatre heures par jour à traduire le texte des Pères de l'Église, *ou bien à rédiger des notices cri-*

tiques et analytiques sur leurs ouvrages, d'après les notes et les extraits de l'abbé Guillon. Il n'avait pas d'autre compagnon, dans cette solitude studieuse, que la jeune servante de l'abbé Guillon, avec laquelle il fit, à son insu, une imitation très abrégée du roman grec de Longus, Daphnis et Chloé, *dont il aimait à invoquer les scènes pastorales.*

En revenant à Paris, au mois de mai 1825, *il se sentait tout préparé à fréquenter les théâtres et à écrire dans les journaux non politiques, à visage découvert. Après avoir frappé vainement à plusieurs portes qui ne s'ouvrirent pas pour lui, Janin se présenta un matin chez le Poitevin Saint-Alme qui avait pris la direction du* Figaro, *créé trois mois auparavant par Étienne Arago et Maurice Alhoy. La bonne figure toujours souriante de Jules Janin prévenait en sa faveur et plut tout d'abord à Saint-Alme : « Alors, vous voulez écrire dans le* Figaro ? *lui demanda-t-il. Que faites-vous et que savez-vous faire? — Je ne fais rien en ce moment, parce que je ne veux être ni avocat ni fonctionnaire public, repartit Janin, mais je sais faire et surtout je saurai faire tout ce qui concerne votre état de journaliste. — Bien, reprit Saint-Alme, nous allons vous mettre à la besogne, et nous jugerons de votre savoir-faire. »*

Saint-Alme excellait à faire travailler son monde sans payer personne; mais il paya, peu largement il est vrai, Jules Janin, qui faisait avec le même entrain, la même habileté, un article fantaisiste et humoristi-

que, un article de critique théâtrale, un compte rendu de livres nouveaux, une boutade satirique, un coup de lancette *(c'était l'étiquette des malices et des méchancetés du* FIGARO), *et même une épigramme en vers. Janin semblait avoir hérité de la plume de Beaumarchais.*

Il logeait alors dans la rue Saint-Dominique d'Enfer, une petite rue qui s'ouvrait vis-à-vis une des portes du Luxembourg, et qui a livré passage à la grande rue Soufflot. Il occupait, au troisième étage d'une vieille maison, un appartement presque misérable, contenant trois pièces exiguës, dont l'une était habitée par sa tante, sa seconde mère, veuve d'un capitaine de vaisseau, âgée alors de près de quatre-vingt-dix ans. La chambre de Janin, dont l'unique fenêtre donnait sur une cour obscure, ne ressemblait pas trop au cabinet d'un homme de lettres. L'ameublement se composait d'un lit en bois peint, avec un seul matelas et une paillasse, d'une table de nuit, qui servait souvent de table de travail, d'un mauvais bureau surchargé de papiers épars, et d'une bibliothèque en bois blanc, que remplissaient à moitié les volumes dépareillés d'une belle édition des œuvres complètes de Bossuet, d'une méchante édition des œuvres de Voltaire et des principaux auteurs latins, au milieu desquels s'égaraient La Fontaine et Molière. On avait, pour s'asseoir, trois chaises de paille, peu solides, un ancien fauteuil de velours d'Utrecht usé et déchiré, enfin un canapé, si mal porté sur des pieds chancelants que

Janin, fatigué de l'entendre gémir et de le voir osciller d'une façon inquiétante, avait fini par le débarrasser de ses pieds et en faire un sopha turc, au moyen de deux coussins de laine. Sur la cheminée, pas de pendule, mais des livres et des brochures accumulés; à terre, des livres encore, errants, éventrés, piétinés et déshonorés.

C'était dans cette espèce de bouge que Janin, coiffé d'un bonnet de coton, recevait, le matin, sans quitter son lit en désordre, les libraires et les gens de lettres qui avaient affaire à lui. C'est là que Viennet était venu, à la suite de la publication de deux articles impitoyables sur sa PHILIPPIDE *et sa* MULÉIDE [1], *pour en demander raison à l'auteur de cette sanglante satire. Il s'avança majestueusement vers le grabat où Janin était pelotonné sous ses couvertures; puis, le regardant d'un air menaçant, il lui enleva son bonnet de coton et releva brusquement le drap qui le couvrait, en s'écriant : « Voilà J. J. ! » Après quoi il sortit lentement comme un héros de théâtre.*

C'est là encore que Charles Nodier, bibliothécaire de l'Arsenal, venait passer deux heures pour écouter la lecture de l'étrange parodie du DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ, *de Victor Hugo, intitulée :* HISTOIRE ÉDIFIANTE D'UN HOMME DÉVORÉ PAR UN SERPENT, *cette spirituelle et amusante facétie, qu'il finit par em-*

1. Nous reproduisons ces deux articles dans ce volume.

porter de vive force, comme Pathelin emporta sa pièce de drap. Cette modeste chambre d'un simple rédacteur du Figaro *fut pendant deux ans, tous les matins, le rendez-vous des premiers éditeurs de Paris : Ladvocat, Dentu, Baudoin, Urbain Cavel, etc., qui venaient offrir leurs nouveautés à Jules Janin, en lui demandant des articles de journaux.*

Dès ce moment, Janin, à l'âge de 23 ans, était regardé comme le maître de la critique; ce n'est que plus tard que la voix publique lui donna le nom de Prince des critiques. *On aurait pu dès lors reconnaître la justesse de l'opinion de Sainte-Beuve à son égard : « M. Janin s'est fait un genre et une manière à part, et il a créé un feuilleton qui porte son cachet. Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères, que les anciens appelaient de* l'air tissé; *ou encore ce style prompt, piquant, pétillant, servi à la minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais, qu'on prendrait en été sous la treille..... Et ne croyez pas que le bon sens manque à travers ces airs habituels de courir les champs et de battre les buissons. Bien que la critique que M. Janin affectionne soit surtout celle de fantaisie et de broderies, elle lui a servi plus d'une fois à recouvrir l'autre, la vraie critique digne de ce nom. »*

Ce jugement impartial et modéré est celui que confirmera l'avenir, lorsque le véritable mérite de Jules Janin sera mieux apprécié.

LE FIGARO *de Saint-Alme avait été remplacé, vers le milieu de* 1827, *par* LE FIGARO *de Bohain et Roqueplan; Jules Janin était toujours l'âme et l'esprit du* FIGARO, *qu'il n'abandonna pas, lors même qu'il eut fait son entrée à la* QUOTIDIENNE *pour en raviver le feuilleton. Il donna dans ce feuilleton plus d'étendue et plus de valeur à ses articles de critique littéraire et historique. L'article sur les* Cheveux blancs de la reine Marie-Antoinette *eut un prodigieux retentissement, qui suivit longtemps le jeune auteur dans sa vie de journaliste.*

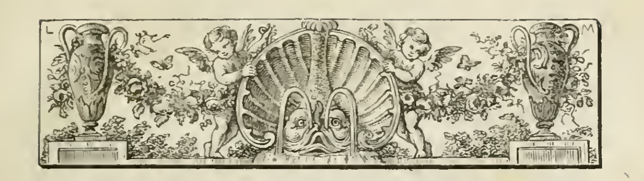
Il ne resta pourtant attaché à la rédaction de la QUOTIDIENNE *que pendant deux ans. Le* JOURNAL DES DÉBATS *l'avait attiré à lui, en lui imposant la condition de ne plus travailler dans aucun autre journal. Il obtint néanmoins de ne pas se séparer de son cher* FIGARO, *dans lequel il s'était, pour ainsi dire, incarné depuis* 1825. *Il ne cessa d'y tenir la place de rédacteur affidé qu'après la révolution de Juillet. Il devint, à cette époque, l'unique rédacteur du feuilleton dramatique du* JOURNAL DES DÉBATS, *et la position qu'il s'était faite dans ce journal influent était si bien assise et si solidement établie qu'il ne craignait plus de l'ébranler ni de la diminuer en répandant des articles de critique dans beaucoup de journaux qui sollicitaient et payaient fort cher sa collaboration alternative. C'est ainsi qu'il continua d'éparpiller ses œuvres de jeunesse dans* LE MESSAGER, L'ARTISTE, LA REVUE DE PARIS, *et dans d'autres journaux et revues, dont les lecteurs étaient*

agréablement surpris de rencontrer quelques pages charmantes ou admirables signées par le Prince des critiques.

En 1835, *Jules Janin pouvait se dire le plus jeune des journalistes célèbres, puisqu'il n'avait pas encore trente ans.*

ALBERT DE LA FIZELIÈRE





CRITIQUE LITTÉRAIRE

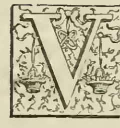
LA PHILIPPIDE

POÈME

Par M. M.-J.-P.-G. VIENNET, Député de l'Hérault

(1828)

I



Vois-tu, lecteur, ce qu'on gagne à faire du burlesque? » s'écriait d'Assoucy après une de ces boutades indestructibles de Despréaux contre le genre innocent qu'exploitait d'Assoucy. « Pourtant, ajoutait *l'empereur du burlesque,* pourtant ne fait pas qui veut du bon burlesque! » Et là-dessus notre poète satisfait remettait fièrement sa couronne en tête, ne se dou-

tant pas que, de nos jours, M. M.-J.-P.-G. Viennet tenterait de la lui ravir.

Voilà pourtant ce qui est arrivé. De compte fait, et sans doute après y avoir bien réfléchi, M. Viennet, à l'exemple de d'Assoucy, se sera bien persuadé que *ne faisait pas qui voulait du bon burlesque :* car, si vous comparez le nombre des poèmes burlesques à celui des poèmes épiques, vous verrez que les d'Assoucy sont plus rares que les Homère.

Ainsi Homère le premier a fait un tout petit poème burlesque pour deux grands poèmes sérieux, attestant par là toute la difficulté de ce genre de poésie. Ainsi l'Italie, ainsi l'Angleterre, l'Angleterre si poétique, si vaine de Milton, ne peuvent compter que deux ou trois poèmes de ce genre. Ainsi nous-mêmes, tout soutenus que nous sommes par la verve, par l'esprit, par la grâce française, par cette manière de voir tout sous un aspect burlesque, même les paroles, les dictions et les scènes burlesques de nos députés, nous ne pouvons guère compter que deux poèmes, ou à la rigueur trois poèmes, comme les comprenait M. d'Assoucy, ou comme les comprend M. Viennet ; de sorte qu'il ne sera pas difficile de se persuader, à la suite de ces deux grands et célèbres poètes, que *ne fait pas qui veut du bon burlesque.*

Or, de ces trois poèmes français, il en est un

qu'il ne faut pas confondre avec les deux autres. Quand, d'après le conseil d'un grave et vertueux magistrat, Despréaux entreprit *le Lutrin*, un des chefs-d'œuvre de notre langue, Despréaux ne vit dans ce sujet qu'un texte heureux à de beaux vers, qu'un moyen nouveau de lutter victorieusement encore avec notre langue rebelle; et vous savez si l'athlète s'acquitta de sa mission, s'il sut être à la fois enjoué et décent, hardi et correct, s'il fut parodiste habile, s'il fut copiste inimitable; vous savez surtout si, dans ces tableaux si variés et si comiques, la moindre rougeur peut couvrir le front d'un eune homme : car alors nous étions au plus beau du XVIIe siècle, il n'y avait pas d'enjouement sans décence, de pensée sans harmonie et sans correction, de renommée sans respect pour soi et ses lecteurs.

Et même plus tard, quand Voltaire se mit à faire, de gaieté de cœur, la plus atroce parodie des vertus et de l'héroïsme d'une femme que nous avons réhabilitée de nos jours; quand plus tard encore M. de Parny, au plus fort de l'athéisme révolutionnaire, vomissait à l'autel des Furies son poème de la *Guerre des Dieux*, ces beaux poèmes burlesques étaient suivis d'autant d'horreur que d'admiration; on était devant eux comme devant les *coquins ténébreux* dont parle Despréaux; on

aurait rougi de monter sur leur théâtre, on aurait frémi de leur essuyer le visage; tout cela n'était bon que pour quelques femmes et quelques jeunes gens corrompus, qui aujourd'hui rougiraient de s'en souvenir.

Or, le poème burlesque de M. Viennet n'est pas, comme vous le pensez bien, de l'école correcte, sévère et décente de Boileau; il n'est pas non plus de l'école si licencieusement plaisante de Voltaire; c'est encore moins l'atroce, le perpétuel et ignoble athéisme de Parny. Pour être un de ces trois poètes, M. Viennet n'avait ni assez de style, ni assez d'esprit, ni assez d'audace, ni, en un mot, assez de tout ce qui fait un ouvrage, même licencieusement remarquable. Aussi le célèbre député de l'Hérault a-t-il fait un bon petit poème burlesque terre à terre, une bonne méchanceté bien naïve et bien innocente, qu'on ne lui reprocherait pas, si elle était un peu moins longue, s'il ne l'avait pas fait imprimer et s'il s'était contenté de la conserver précieusement pour les jours de triomphe et de beau soleil, quand, au milieu de la Société polytechnique, il venait, poète inspiré, nous raconter les aventures inouïes de Jean-sans-Terre, de Philippe-Auguste, de Lusignan, d'Agnès de Méranie et de je ne sais combien de centaines d'aventuriers, d'héroïnes, de brigands, de rois ou

de papes, qui se trouvent mêlés dans ce poème, comme les démons du sabbat dans la fameuse ronde de Boulanger.

En effet, malgré le titre du poème, Philippe-Auguste, dans les trente-six mortels chants qui composent l'ouvrage, est le héros dont on parle le moins. Il règne dans tout ce livre un composé si bizarre, si confus d'hommes et de choses, et de paroles et de vers plats, et de rimes sans harmonie, que le plus sévère, le plus tenace lecteur ne sait jamais auquel entendre, transporté qu'il est tantôt dans un palais, tantôt dans une caverne, un instant au milieu d'un tournoi, l'instant d'après au fond d'une cave, et toujours si brusquement que cette surprise agréable du *Rolando furioso* se change ici dans la moquerie la plus dérisoire et la plus impolie.

Arrivé au premier chant, Jean-sans-Terre, surpris par une tempête comme Énée au premier livre de l'*Énéide*, mais par une tempête burlesque, un peu moins belle que le *apparent rari nantes*, s'écrie d'une manière tout à fait plaisante :

> O sainte Barbe, ô toi, divine Vierge,
> Dernier recours des malheureux mortels,
> Calme les flots, je te promets un cierge,
> Tel que jamais n'en ont vu tes autels.

Après quoi Marie, *toujours flexible aux accents*

du malheur, transporte le perfide Jean dans un castel rempli de *vingt beautés,* et dont la salle à manger est parée comme une salle de Walter Scott :

Des bois de cerf, des dents de sangliers,
Y suspendaient aux épaisses murailles
Douze faisceaux d'armes, de boucliers,
De morions et de cottes de mailles.

Comparez, je vous prie, cette description burlesque à la description sérieuse de la salle du festin où le vieux Saxon reçoit ses hôtes, au second chapitre de l'*Ivanhoé,* et vous verrez si M. Viennet, avec ses morions, ses cottes de mailles, ses douze faisceaux de boucliers, n'est pas un habile et complet coloriste. Mais voici qu'au milieu du repas Salisbury, seul avec ses deux braves amis, trouble ce festin amical :

Fondant alors sur la foule des gardes,
Des palfreniers, marmitons et goujats,
Les trois guerriers rompent les hallebardes,
Brisent les pieux, les crocs, les coutelas.

Et remarquez comment M. Viennet ne nous fait pas grâce d'une laitue, et combien ses énumérations sont riches et variées : après *les bois de cerfs, les dents de sangliers, les boucliers, les morions et les cottes,* voilà que nous avons *les*

pieux, les crocs, les coutelas, les hallebardes, les palefreniers, les marmitons et les goujats. M. Viennet est comme Shakespeare, appelant les choses par leur nom, et ne s'amusant pas à faire un beau vers comme Delille, quand il lui suffit d'un seul mot pour faire entendre ce qu'il veut dire. D'ailleurs, au milieu de tant d'événements, le poète peut-il avoir le temps de décrire?

La salle du festin est *rouverte,*

> Et, d'un sifflet caché sous ses habits,
> Dampierre alors fait retentir la plaine.

De sorte que voilà Philippe-Auguste averti de la guerre qui se prépare, c'est-à-dire que le ministre du roi

> A sa porte s'élance,
> L'ouvre *en chemise*,

et fait un si long discours que le roi court à Saint-Denis chercher l'oriflamme. Mais,

> Étrange effet des superstitions!
> O temps d'erreur, de honte et de folie!

(Toujours même force d'énumérations.)

> Un prêtre altier du cœur de l'Italie
> Arrache ainsi, du cœur des nations,
> L'amour du roi, l'amour de la patrie.

Cela est si vrai que Philippe-Auguste ne peut avoir l'oriflamme avant le second chant.

Au second chant, nous assistons à un hors-d'œuvre comme en fait toujours Voltaire, dont M. Viennet prétend être au moins le très humble suivant; aussi le député s'écrie sentimentalement :

> Un bon ministre est une chose rare !
> Tel gazetier, ou pair, ou député,
> Après avoir quatre fois disputé
> Sur le trésor, la marine ou la guerre,
> Se croit déjà digne du ministère.

Remarquons bien, pour l'intelligence de ces quatre vers, qu'il y a quinze ans qu'ils sont écrits, et qu'alors M. Viennet ne songeait ni à se faire *gazetier* ni à devenir député. Voilà comment *anni prenduntur euntes;* à chaque nouveau grade d'un citoyen qui est à la fois citoyen et poète burlesque, il se voit enlever une mine inépuisable de bonnes et neuves plaisanteries. Aussi voici à présent que tout ce qui est *député* ou *gazetier* aura merci de M. Viennet. Mettez M. Viennet à l'Institut, l'Institut sera rayé de ses poèmes burlesques; que ses poèmes burlesques le mettent au ministère, et ce ne sera pas la première fois que nous aurons vu pareille chose, alors il faudra nécessairement que le nouveau ministre laisse écrire les vers suivants à son portier :

> Le roi le nomme, et notre homme d'État
> Place ses fils, ses cousins et ses frères,

Ses alliés, ses flatteurs, ses amis,

(Encore des énumérations.)

Fait sa pelote, arrange ses affaires,
Et, lorsqu'enfin on découvre un peu tard
Qu'il est un sot greffé sur un bavard,
On le renvoie avec des honoraires!

Certainement il faut qu'un poète ait cruellement *fait sa pelote* avec ses lecteurs pour oser écrire de pareils vers, même dans un poème burlesque! Et, à dire vrai, nous ne les choisissons pas, ces vers, nous tournons une page, puis une autre, et le hasard nous fait toujours toucher du doigt une niaiserie, ou une platitude, ou une mauvaise imitation, d'où il est facile de conclure qu'il faut absolument *que ces vers soient pipés*. Le sentiment n'est pas plus heureux que l'esprit chez M. Viennet. Ainsi, au moment où Agnès, sur le point de divorcer avec Philippe, dit adieu à sa jeune famille :

De ses enfants le sort la désespère;
Elle les prend dans ses bras éperdus,
Et va tomber dans les bras de leur père
En s'écriant : *Pourquoi sont-ils venus?*

Pourquoi sont-ils venus? est certainement la question la plus inouïe qui ait été faite par une mère au désespoir, car l'amour maternel, même dans un poème burlesque, doit être un sentiment

sérieux : s'il en était autrement, si M. Viennet s'était cru assez d'originalité pour rire de tout, de la haine comme de l'amour, comme de toutes les passions de l'homme ; si M. Viennet eût entrepris de faire le Rabelais en vers de dix pieds, il serait tombé dans la plus grossière des erreurs ; il n'aurait pas compris le moins du monde ses modèles, et surtout il n'aurait pas lu l'Arioste, il n'aurait pas vu comment, dans l'admirable poème du chantre italien, toutes ces aventures se mêlent sans se confondre ; comment chaque héros a une physionomie, une passion, une allure tout à lui, qui le fait reconnaître au milieu de mille autres ; comment, enfin, un style parfait, une poésie élégante et facile, des vers harmonieux et passionnés, comment toutes les ressources d'un beau langage sont les premières conditions de succès à ces débauches d'esprit pour lesquelles nous ne sommes plus faits peut-être, et que M. Viennet a traitées avec une platitude qu'on a sans doute déjà remarquée, et sur laquelle d'ailleurs nous nous proposons de revenir incessamment.

II

Je poursuis mon analyse; mais je ne prends personne en traître. *Mon cher lecteur, mes chers contemporains,* comme s'écrie souvent M. Viennet, prenez bien garde à compter le nombre des épisodes qui vont passer sous vos yeux; sans cela il vous arriverait ce qui est arrivé au bon chevalier de la Manche, le jour où Sancho se mit à lui raconter l'histoire d'un troupeau de moutons qu'un batelier passait l'un après l'autre sur la rive opposée.

« Comptez bien les moutons! s'écriait Sancho. — Eh! qu'importe? disait le chevalier. — Il importe si bien, reprit le narrateur, que je ne puis finir mon histoire, si vous ne pouvez me dire combien il y en a déjà de passés! »

Ainsi, dans le conte qui nous occupe, nous avons déjà analysé les deux premiers chants. Agnès, séparée de son époux, est perdue pour lui; et cependant le roi Jean, échappé du naufrage, pense à donner à la *Vierge* le *cierge* qu'il lui a promis dans la tempête.

Alors

Passe une vieille ; on accourt, on l'appelle.
Sa tête branle, et son corps qui chancelle

Sous ses deux mains fait plier un bâton;
Quelques poils blancs ombragent son menton.

Et cette vieille indique au roi Jean un pieux monastère; il y court. Là, au pied des autels, le roi enlève Isabelle; il l'enferme

Dans un palais de bizarre structure,
Noir de corbeaux et couvert de brouillards.

Cependant mon Lusignan, amant d'Isabelle, court la chercher par monts et par vaux, quand soudain, au fond d'un rocher, le triste amant aperçoit... Vous croyez qu'il aperçoit Isabelle? Pas du tout :

Il voit au loin, dans des cavernes sombres,
Certains coquins, qui ne sont plus des ombres,
D'or et d'argent, de lambeaux chamarrés,
Mangeant, buvant dans des *vases sacrés;*
Et des tendrons par le vin échauffés,
De linges saints grotesquement coiffés,
Portant surplis, soutane, corporaux.

Voilà ce que vit *mon Lusignan*. Et d'abord il ne faut pas vous étonner de ce mélange du sacré et du profane, de ces linges saints à la tête de ces tendrons; c'est dans ce mélange si comique que gît un des plus grands secrets de l'auteur pour être plaisant : comme le renard de la fable, M. Viennet n'a qu'un tour dans son bissac; mais ce tour est

bon, et il s'y tient. Admis dans les *cavernes sombres,* Lusignan enchaîné se trouve en présence d'un ancien moine qui s'appelle Sallamant, et qui s'écrie :

« Nargue du froc et du *métier de moine !*
Je suis brigand et monarque absolu,
Du bien d'autrui je fais mon revenu ;
J'aime surtout vos *grasses abbayes*,
Vos basses-cours, vos caves, vos greniers,
Vos coffres-forts, *vos maîtresses jolies ;*
C'est un plaisir de piller les moutiers. »

Déjà même, vous avez peut-être trouvé que cette bonne plaisanterie était assez prodiguée ; mais point. Au dix-huitième chant, si vous allez jusque-là, vous verrez *Jean-sans-Terre* criant à ses ribauds :

« Emparez-vous des cuisines, des caves ;
Buvez, mangez le dîner des frocards,
Dans les dortoirs *dépistez leurs maîtresses,*
Fustigez-les, fustigez leurs bâtards ;
Mais du couvent laissez-moi les richesses,
J'en ai besoin pour trouver des soudards. »

Ainsi parle le roi Jean, telle est la décence du discours d'un roi, telle est sa bonne grâce et sa délicatesse ; mais un chant plus bas, voilà que l'abbé de Saint-Albans lui vole à son tour cette bonne plaisanterie.

« Rien n'est sacré pour ce chef de sicaires,
Dit à son tour l'abbé de Saint-Albans,
Les vases saints, *les divins ornements*
Et les rubis, et *l'or des reliquaires*
Et les colliers, les perles, les rosaires;

(Je ne fais plus remarquer les énumérations.)

Tout est pillé par ces vils spadassins.
Dirai-je tout, j'entonnais les matines
Quand cet Achab, ce loup déprédateur,
A dans nos lits saisi nos concubines. »

J'espère que le discours est assez clair; cependant tout ce redoublement d'excellentes plaisanteries ne satisfait pas encore M. Viennet; *je t'en avais comblé, je t'en veux accabler,* pourrait-il dire à son *cher lecteur,* car, trois pages plus bas, Jean-sans-Terre s'écrie, poussé à bout :

« Prenez vos murs, vos champs, vos abbayes,
Vos saints, vos droits et *vos belles amies,*
Et prenez-les comme on les trouvera.
Mais où trouver *vos urnes, vos ciboires,*
Vos croix d'argent, les vins de vos celliers,
Vos ornements, les blés de vos greniers,
L'or de vos saints, les rubis de vos gloires ?
Tout a passé par le fer ou le feu,
Par *les gosiers* des braves de ma suite,
Ou les creusets du peuple israélite.
Vivez d'épargne et gênez-vous un peu,
Fabriquez-vous des calices d'argile,

Des *ostensoirs* et des *châsses* d'étain,
Des *croix de bois*, des chasubles de lin,
Des lits de paille et des tapis de mousse ;
Buvez de l'eau, s'il vous manque du vin,
Et, pour en boire, attendez qu'il en pousse. »

A ce petit discours que j'ai la patience de transcrire, vous comprendrez parfaitement tout ce qu'il y a de coloris et de nouveauté piquante dans cette manière d'envisager le moyen âge.

S'il est vrai, comme le dit M. Viennet dans l'épigraphe de son livre, qu'il *peigne ce siècle et ne l'invente pas*, le siècle n'aura guère de remerciements à faire au poète pour l'avoir exhumé avec tout son langage grossier et barbare, avec toutes ses mœurs sales et corrompues, avec toute sa physionomie hideuse et graveleusement monotone; mais heureusement nous savons qu'il n'en a jamais été ainsi. Nous savons depuis longtemps ce que c'est que de travestir une époque historique au moyen de déguisements maladroits, pillés çà et là, tantôt dans un siècle, tantôt dans un autre, sans aucun choix, sans aucune vérité, sans aucune conscience d'écrivain. Par exemple, il y a souvent de quoi soulever le cœur en entendant parler le roi Jean au milieu de ses orgies ou de ses ridicules fureurs, ou bien encore en laissant le poète se livrer tout entier à ses joviales bouffonneries.

Voici quelques échantillons de l'atticisme de tous deux.

Ce gros gaillard a violé sa sœur,
Ce petit drôle empoisonne sa mère.

s'écrie l'auteur du quatorzième chant...

« Eh ! *dent de Dieu!* dit Jean, qu'il la reprenne,
Et qu'en repos ils nous laissent tous deux,
J'en aurai cent et mille si je veux ;
Mais les barons et ce primat infâme
Veulent mon trône, et c'est plus qu'une femme. »

dit à son tour le grand *Sans-Terre* en parlant de la reine son épouse.

Jean-sans-Terre et M. Viennet se passent encore l'un à l'autre tout ce qu'ils ont de plus recherché dans leurs discours. Ainsi le poète, s'amusant à décrire l'étonnement des convives, me paraît arriver tout d'un coup au sublime du burlesque.

..... Et de stupeur frappe les assistants :
L'un tient sa coupe en l'air *à moitié vide,*
L'autre un *flacon qui tremble* dans sa main,
Un aloyau que mordait le voisin
Reste fixé sur sa lèvre livide ;
Un autre étouffe *et se sent étrangler*
Par le pudding *qu'il ne peut avaler.*

Convenez que voilà de l'atticisme et du plus pur; mais voici le roi Jean qui, à son tour, lutte victorieusement avec le poète.

Le roi Jean entre en fureur.

« Tu n'es, dit-il, qu'une *lance rouillée*,
Un vieux roussin, une poule mouillée. »

Or, le roi Jean ne varie guère dans ses colères. Voici que quatre chants plus bas, il revient à ce vocabulaire que lui prête M. Viennet :

Ses dents, ses nerfs tressaillaient de fureur,
Il secouait la barbe de l'ermite.
« *Vieux fainéant*, *mendiant*, *hypocrite*, »
S'écriait-il, etc.....

Et encore trois pages plus bas il gourmande ses barons sur le même ton :

« Manants, vilains, *savonniers*, scélérats,
S'écriait-il, nous aurons des soldats,
Vous nous paierez cette infâme contrainte;
Foin des serments que m'arracha la crainte. »

Il avait déjà dit plus haut :

« *Foin* de l'hymen, je me ris de ses chaînes. »

Encore plus bas dans un accès de jalousie :

« *O dents de Dieu!* dit-il, s'il était vrai,
Si dans la tour il était avec elle,
Si mon honneur... Coquin, je te tûrai ! »

Remarquez, je vous prie, cette réticence; c'est la seule que l'auteur se soit permise dans le cours de

son poème, sans doute pour y mettre un peu de tout.

Mais voici bien longtemps que le roi Jean nous occupe ; écoutons à présent M. Viennet plaisantant, M. Viennet en colère, M. Viennet décrivant, et vous verrez que c'est toujours à peu près la même poésie.

M. Viennet parle-t-il de quelques hypocrites de nos jours? Ce sont à l'entendre :

> *Béats de cour*, petits saints de salon,
> Qui, du bureau prenant l'air et le ton,
> Depuis douze ans *ont rappris* leurs prières,

(*Rappris* vaut bien *rouverte* et réciproquement.)

> Et qu'un beau jour au sortir du sermon,
> Viendra saisir la griffe du démon
> Sur le duvet de *quelques tripotières*.

(Le cœur se soulève à de pareilles expressions qui se sentent des lieux que fréquentait Régnier.)

Voici M. Viennet faisant des comparaisons poétiques :

> Telle autrefois, vertueuse Judith,
> Dissimulait ta sainte perfidie,
> Quand, d'Holopherne endormant la furie,
> Tu *reluquais* au chevet de son lit,
> *O grand couteau!* etc.

Voici enfin M. Viennet se faisant un simple mortel, et déposant en riant la trompette épique :

« Et par respect tu pilles ses États, »
Dit le roi Jean dont l'active mâchoire
Avait déjà croqué deux poulets gras.
On le dépouille (l'espalier), et les pêches vermeilles,
A pleines mains tombant dans les corbeilles,
Disparaissaient sous les dents du glouton
Comme du mil dans le bec d'un oison.
Il achevait sa *troizième douzaine!* etc.

Et si quelques hommes d'esprit et de goût disent à M. Viennet que tout cela ressemble aux rêves d'un cerveau malade et qu'il y a dans ses vers trop d'ordures et d'ignobles plaisanteries pour qu'ils ne soient que burlesques, M. Viennet répondra dans son langage accoutumé :

Je me bats l'œil de leur morale austère.

A la bonne heure. On n'a rien à dire à un homme qui *se bat l'œil* de nos vieilles lois, qui *se bat l'œil* de nos mœurs antiques, qui *se bat l'œil* de noms respectables et de choses vénérées, qui *se bat même les deux yeux* de la langue française, de cette belle langue qui devrait au moins lui être *sacrée,* puisqu'il ne veut rien respecter.

Encore, si de tous ces sacrifices faits au bon sens, aux mœurs, à la vraisemblance, au bon goût, nous avions vu surgir quelqu'une de ces *œuvres sans*

nom dont parlent les sorcières de Macbeth; s'il y avait au fond de cela ce qui se trouve partout de nos jours, de l'esprit et de l'intérêt; si la *Philippide* nous produisait le même effet que la *Tempête* de Shakespeare; si, en un mot, dans ce fougueux et forcené délire, on voyait surgir quelque figure bizarre, mais nouvelle, mais attachante, on pardonnerait peut-être à un homme grave de s'être fait burlesque.

Mais non; c'est un chaos sans fin et sans remède, c'est une abondance déplorable que M. Viennet, à la fin d'un de ses chants, a fort bien comparée à un robinet qu'on tourne et qui lâche à longs flots un mauvais vin de Suresnes : car tout cela est si facile de nos jours que c'est pitié de ne pas y exceller. Au moins l'homme de talent du temps d'Alexandre, qui jetait des grains d'orge à travers le trou d'une aiguille, était-il sûr de son fait; tandis qu'ici le grain d'orge est souvent à deux pieds de l'aiguille.

Et de nos jours quel est le bourgeois retiré qui ne s'amuse à ces honnêtes plaisanteries? Quelle est l'oreille qui ne s'habitue à ce ronflement des vers de dix pieds, à ce retour monotone et facile de rimes qui se croisent et se heurtent dans tous les sens? Moi-même, si je voulais absolument faire un poème burlesque, un poème sur le poème de

M. Viennet, comme M. Viennet en a fait un sur celui de M. Parceval, je ne voudrais pas trois mois avant d'avoir achevé cette *œuvre de poésie*.

Voici d'abord comment j'entrerais en matière :

Oh ! dites-moi, Muse, je vous en prie,
Quel est le but du chantre respecté
Qui, l'œil levé sur la postérité,
Chante ses vers, le plus souvent les crie
A haute voix, par Pégase emporté?
D'aller en croupe à l'immortalité
Le doux poète aurait-il la manie ?
Ou bien veut-il place à l'Académie ?
Ou bien encor, n'aurait-il tant chanté
Que pour défendre, éloquent député,
Les droits acquis à sa belle patrie?

Certainement voici de bons petits vers burlesques sans façon, et qui, modestie à part, ne sont pas deux fois plus mauvais que ceux de M. Viennet. Or, je vous demande un peu, que peut-on penser d'un homme qui de nos jours oserait mettre son nom à des vers qui ne seraient que dix fois meilleurs que les miens ?

Je vous demande encore beaucoup de patience, *mon cher lecteur*, pour un troisième article sur le poème du *député de l'Hérault*.

III

Je supplie qu'on me pardonne d'en parler si longuement. Mais, dans cette monotone et fastidieuse analyse, il ne s'agit rien moins que d'un poème en deux volumes renfermant :

Le tome Ier, 350 pages; le tome II, 362 pages. Total, 712. Et, comptant par chaque page vingt-cinq de ces vers si nobles et si ronflants que vous savez, nous avons après toute opération préalable le nombre énorme de *dix-sept mille huit cent vers;* de sorte qu'il se trouve que, de toutes les manières, la *Philippide* est le plus terrible comme le plus sérieux des poèmes badins; en ce sens-là surtout M. Viennet est le Chapelain du burlesque, et d'autant plus Chapelain qu'il n'a mis dans son poème ni préface, ni arguments, ni notes, ni aucun de ces hors-d'œuvre qu'un lecteur intelligent peut passer sans trop de scrupule.

Dans la *Philippide*, depuis la première page jusqu'à la dernière, tout est matière à lecture et à étonnement, surtout quand on songe que, M. Viennet ayant mis vingt ans à accomplir ce rêve poétique, il lui a fallu depuis l'année 1802, un jour de sa vie, pour un vers, ajouter 83 centièmes de vers à

son poème, tant de nos jours nous avons poussé loin la conscience poétique et le soin minutieux des petits ouvrages.

D'après tout cela, il vous est facile de juger que, pour l'examen de pareils faits, ce n'a pas été trop de trois articles ; peut-être même me trouverez-vous passablement léger et futile en comparant mes trois articles aux sérieuses beautés que je vous ai développées avec tant de soin.

Pourtant mon dessein n'est pas aujourd'hui de revenir sur les plus curieux passages de la *Philippide.*

Il en est d'un ouvrage de l'esprit, de ces ouvrages surtout qui n'appartiennent qu'aux plaisirs de l'imagination et du cœur, comme d'un homme que vous voyez pour la première fois, et que vous jugez en cinq minutes avec la facilité d'un véritable Irlandais.

Et, en effet, certaines convenances, certaines affinités de mœurs ou de langage, décident souvent d'une amitié de toute la vie ou d'une antipathie éternelle.

Pour notre poème, il me semble que nous sommes largement dans ce dernier territoire, et que, dans cette interminable musique du même vers se repliant sans cesse sur lui-même comme un serpent dans la poudre, nous avons entendu

assez de dissonances pour être bien aises de ne pas y revenir. J'aurais moi-même été des derniers à en reparler, si, dans mes contemplations poétiques, et au milieu de mes efforts souvent impuissants pour me fixer parmi tant d'événements divers, je n'avais été obsédé d'une foule de questions que je m'adressais à moi-même sans pouvoir les résoudre.

Par exemple, la première chose que j'aurais voulu savoir, c'était la raison pour laquelle M. Viennet avait fait plutôt un poème rimé qu'un poème en prose poétique, plutôt un poème grotesque qu'un poème épique, plutôt un poème en vingt-six chants qu'un poème en vingt-un chants comme Voltaire; pourquoi enfin M. Viennet, après tant de tragédies tombées, ne s'était pas condamné à ne plus rien faire.

Car on a beau s'extasier et crier au ridicule à propos de l'âne de Buridan, il est certain que dans toutes les actions humaines, dans l'action poème-épique surtout, la plus contraire à nos actions de créature raisonnable et bornée, nous trouvons toujours une cause puissante qui nous excite, qui nous donne la force de commencer, la force d'atteindre le milieu, la force d'achever.

Et, quand l'œuvre est accomplie, n'avons-nous pas besoin d'un autre courage aussi supérieur à

ces trois forces réunies que Paul Scarron est supérieur à M. Viennet, pour nous décider à produire au grand jour, à afficher avec notre nom et précédé de nos initiales M.-J.-P.-G. le résultat encore inoffensif de nos caprices ou de notre loisir !

Car vous ne me persuaderez pas qu'un homme tranquille qui sent dans son portefeuille un amas de vers près de s'échapper ne réfléchisse à deux fois avant de les jeter dans le monde, surtout quand, sans profit pour sa gloire et sa renommée, il en a jeté un si grand nombre.

Je vous le demande, n'y a-t-il pas des convenances sociales et cette estime courante des salons à ménager? Un homme, quel qu'il soit, qui a publié un livre de vers, n'est-il pas forcé souvent de passer devant le magasin de son libraire, et d'essuyer ce froid salut d'un capitaliste offensé? Tous ces petits chagrins d'auteur et même les insignifiantes critiques d'un méchant *gazetier* sans esprit et sans style, qu'on méprise souverainement, ne sont-ils pas autant de désagréments qu'un bourgeois ferait aussi bien de s'épargner? Parlez-moi, pour le bonheur et la gloire, d'un poème en portefeuille; on le lit à ses sociétés savantes, on le lit à ses amis, on le lit à sa famille, *rusticatur, peregrinatur, delectat domi,* comme dit Cicéron.

En vérité, cette manie de publicité m'a préoccupé étrangement depuis le premier vers de la *Philippide* jusqu'au dernier ; et alors pour la première fois j'ai très bien compris que l'interrogation de Malebranche, *qu'est-ce que cela prouve?* qui était, si vous voulez, fort impertinente à propos d'*Athalie*, serait une excellente épigraphe aux poëmes de nos jours.

Voici donc le premier problème que m'a suscité la *Philippide.* Le second était peut-être plus sérieux. Je ne comprenais pas, et je ne comprends pas encore que, dans un siècle aussi complètement historique, un homme de sens consentît à se faire le parodiste d'une grande époque comme celle du règne de Philippe-Auguste. Certes il faut avoir grande envie d'être plaisant et de faire rire ses semblables, pour venir faire de la parodie avec ces temps si singulièrement animés du règne de Philippe-Auguste, alors que l'Angleterre et la France se livraient des combats à mort, alors que dans l'Europe tous les glaives étaient levés en faveur de ce grand dogme de la légitimité, qui a fini par surmonter tant d'obstacles; alors que chaque page de ces tristes annales était ensanglantée, était pleine d'épouvante et d'horreur ! Et voilà les temps que vous choisissez pour faire de la parodie ! Voilà les trônes ébranlés et chancelants que vous

choisissez pour vous servir de tréteaux, pour jouer plus à votre aise une ignoble parade à propos de nations qui s'égorgent et se maudissent! Et vous croyez que nous irons rire à vos quolibets! Non certes; vous n'arracherez pas un sourire, pas même le sourire de la pitié! C'est ainsi que de tout temps nous avons été chez nos voisins un sujet inexplicable et souvent méprisé d'héroïsme bouffon et graveleux. Ignorez-vous donc, vous qui riez de tout, qu'en Angleterre, un grand poète national qui s'appelle Shakespeare a fait cinq grands drames comme ceux d'Eschyle avec les histoires que vous profanez, avec les histoires que vous avilissez? Oui certes, nous nous souvenons de la mort d'Arthur dans Shakespeare, nous nous rappelons l'amour maternel de sa mère Constance, et les accents de ce jeune prince quand il s'écrie avec la simplicité racinienne du petit roi Joas: « *Hubert, mon cher Hubert, que t'ai-je fait, ne crève pas mes pauvres yeux !* » Tout ce drame est présent à notre âme, et voilà que vous voulez nous forcer à lire ce même drame parodié dans votre poème!

J'avais juré de ne plus l'ouvrir, ce malheureux poème, j'avais promis de ne plus rien citer, mais je n'y tiens pas, et nos lecteurs qui ont lu la tragédie anglaise, une tragédie du temps d'Elisabeth,

une tragédie que cette grande reine écoutait sérieusement, ayant à ses pieds un pauvre fou, Yorick, qui agitait ses grelots dans le moment le plus pathétique, nos lecteurs pourront juger si Yorick lui-même eût consenti que la *Philippide*, lui fût dédiée.

Voici l'épisode dont il s'agit :

Le roi Jean, au chant XIV de la *Philippide*, a résolu la mort d'Arthur. Isabelle, la femme de Sans-Terre, se jette aux pieds de son époux, mais celui-ci :

« Paix ! répond-il, *vous n'êtes qu'une femme,*
De votre maître ignorez les secrets,
De mon départ ordonnez les apprêts,
Et renfermez la pitié dans votre âme. »
Il la repousse et s'éloigne à ces mots ;
Et sur les mains Isabelle est tombée,
Et, frémissant de ses affreux complots,
Dans sa douleur elle reste absorbée.

Voyez la parodie. Pour punir le bon mouvement de cette pauvre Isabelle, le poète la jette à califourchon sur sa douleur et la laisse rêver en paix :

Au tendre amant *que* son cœur a quitté,
Que dans les fers un barbare a jeté.

Après quoi le roi Jean va insulter son prisonnier dans son cachot avant de le faire mourir.

L'affreux Sans-Terre avance vers sa couche,
Et, lui montrant un sourire farouche,

il lui fait un long discours, mais

Arthur se lève et découvre son sein,
Et montre......

Vous voyez que tous deux montrent quelque chose.

Mais Arthur, que va-t-il montrer *en découvrant son sein?*

Arthur se lève et découvre son sein,
Et montre un front digne de sa couronne!

Aussitôt Jean-sans-Terre

Jette à ses pieds l'héritier de Richard;
Et, savourant les délices du crime,
D'un œil content le voyant expirer,
D'un poids affreux il semble respirer.

Enfin on emporte le corps, et quant à Cunégonde, qui écoute sur le bord de la mer,

Un bruit sourd lui révèle
Qu'un *corps pesant* est tombé dans les eaux.

D'après cela, vous comprenez tout ce qu'il y a de triste dans cette manière de faire de la parodie. D'ailleurs, de quel droit défigurer notre vieille France, et par quel hasard, pendant que Walter

Scott et tous les écrivains de son école jettent de l'histoire jusque dans le roman, par quel hasard le *poète* français se permet-il de jeter le roman dans l'histoire ?

Quoi ! ce sera donc en vain que nous aurons compris aujourd'hui que la vérité est plus intéressante et partant plus vraie que la fiction ? Ce sera donc en vain que nous aurons ressuscité de nos vieux siècles la poésie, les vêtements, les mœurs, les lois, tout, même le langage, comme l'a fait M. de Barante, pour voir aujourd'hui ces mêmes héros historiques dépouillés de leurs vêtements, de leur physionomie si chèrement achetés. Non, non, il n'en sera pas ainsi, et le dédain public fera justice d'une si misérable et si ridicule tentative !

Après cela, que l'auteur d'un pareil livre ait imaginé d'imprimer son titre de député, qu'il ait jugé à propos d'entrer à la Chambre sous des auspices aussi peu graves que nationaux, qu'il ne se soit pas rappelé que Jean-Jacques Rousseau eût rougi du fameux *citoyen de Genève,* au titre d'un roman d'amour ; que le député de l'Hérault ait oublié toutes les convenances qui se présentaient d'elles-mêmes, qu'il ait consenti à charger son habit de député du ruban si frivole et si fané de jeune poète, voilà ce que je m'expliquerais plus

difficilement encore si j'avais l'honneur d'être électeur du département de l'Hérault.

Cependant, pour être entièrement juste envers la *Philippide*, je dois convenir que, malgré mes critiques en petit nombre, ce poème, bien qu'il ait maladroitement dépassé le mauvais côté de sept mille vers, n'en reste pas moins le meilleur poème burlesque de l'an de grâce 1828.





LA MULÉIDE

Par M. VIENNET

(1829)

I

ÉPITRE AUX MULES DE DON MIGUEL

On a entendu dernièrement, dans une Loge maçonnique, une pièce de vers d'un honorable député, intitulée : *Epître aux Mules de don Miguel*. C'est une riche collection d'injures rimées platement, et l'on a bien vu que l'auteur était plutôt appelé à faire des lois libérales que des vers poétiques. Ce poète constitutionnel est le même, dit-on, qui s'est fait connaître par un gros poème bouffon, le meilleur, ainsi que nous l'avons trouvé, qui ait paru en l'an de grâce 1828. Il paraît qu'il se propose de suivre le cours de ses bouffonneries dans l'année 1829, et

il ne pouvait mieux débuter que par cette *Epître aux Mules de don Miguel*, dont le style est parfaitement conforme à un tel sujet. On ne saurait mieux parler à des mules. On nous a cité les vers qui ont excité le plus vivement l'enthousiasme de la Loge. Le président a été obligé de faire plusieurs fois usage de son maillet pour mettre fin aux trépignements des frères, parmi lesquels on a cru voir un noble pair à côté d'un abonné du *Constitutionnel*. Comment retenir son enthousiasme en entendant des vers comme ceux qu'on nous a rapportés :

Que *la Quotidienne*, arsenal des jésuites,
Armant ses légions de sots et d'hypocrites...

C'est, comme on voit, de la poésie telle que *le Constitutionnel* pourrait s'en faire honneur.

Je me ris de leur clique, et veux, en dépit d'eux,
Transmettre votre gloire à vos derniers neveux.

Il a bien de la bonté, le poète ! Nos derniers neveux, et même nos premiers neveux, ne sauront rien de ce qu'il dit aux mules.

C'est trop peu cependant d'un fémur fracassé,
D'un char mis en cannelle et d'un tyran versé.

Ici, l'enthousiasme a été au comble, on a demandé *bis*.

Un char mis en cannelle !...

Notez que la Loge était ce jour-là peuplée de tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'enseignement mutuel et de plus académique dans les ateliers.

Mais ce qui a failli faire crouler le temple par le bruit des applaudissements répétés, ce sont les vers qu'on va lire :

Aux bannis lusitains il refuse un asile :
Triomphez...

C'est toujours aux mules que parle le poète constitutionnel :

Triomphez ; Wellington leur rendra son appui,
Les caves d'Oporto vous répondent de lui,
Et don Miguel, proscrit par sa diplomatie,
N'aura que son barbier, sa mère et Laurentie.

Il y a eu, à ce dernier vers, trépignement redoublé, cris de joie, transports, tout ce qui constitue un succès complet ; tous les frères se sont embrassés : c'était un délire. Il est sûr que le vers est beau et digne de l'enthousiasme des maçons.

Après cela est venue une bonne tirade contre les romantiques, ce qui est fâcheux pour les classiques, qui voudraient bien n'avoir pas dans leur école un poète constitutionnel de cette force.

Enfin, tout s'est terminé par une apostrophe aux mules. Le poète du côté gauche a dit qu'il n'avait plus besoin de Pégase.

Mules, sur votre dos permettez que je grimpe.

Voilà désormais l'attelage poétique de l'auteur; c'est une assez jolie image de voir un poète constitutionnel, en habit brodé et en épée, grimpé sur les mules de don Miguel. Cela ferait un beau spectacle de village, pour un jour de foire. Il est fâcheux qu'on ne l'ait vu que dans une Loge où il n'y avait que cent cinquante maçons, parmi lesquels un pair de France, un conseiller d'Etat, et un membre de l'Institut.

II

M. VIENNET ET SON ÉPITRE AUX MULES DE DON MIGUEL

A chacun sa gloire. Cette *Epître aux Mules de don Miguel*, dont nous avons parlé dans un premier moment d'enthousiasme en oubliant de nommer son auteur, est de M. Viennet, député de l'Hérault, et de qui pourrait-elle être, si elle n'était de lui? M. Viennet, seul dans le monde, depuis la mort

de M. d'Assoucy, l'empereur du Burlesque, est capable d'une pareille production ; aussi l'a-t-il peinte dans ce cachet spirituellement railleur que nous lui connaissons. Cette *Epître aux Mules de don Miguel* est, à n'en pas douter, le produit d'un reste de cette verve bouffonne avec laquelle M. Viennet a improvisé pendant vingt ans son immortelle *Philippide*. L'auteur a mis trois grands mois et toute la chaleur d'une colère rentrée à couver ce nouveau chef-d'œuvre ; mais aussi quel chef-d'œuvre ! quelle joie pour les palefreniers de Lisbonne ! Un grand politique, qui, lassé de frapper à l'Académie française, frappe de toutes ses forces à la porte d'une écurie de Portugal ! On dit même que les habitants de ce sanctuaire ont refusé d'ouvrir, et qu'au préalable ils ont parlé de mettre aux voix l'introduction de ce nouveau venu, ce qui la rend plus que douteuse. Voyez l'ingratitude ! un homme si dévoué, si flatteur, si prêt à sourire au moindre faux pas de ces mules ; un homme qui fait des vers français exprès pour des mules espagnoles, et qui les fait cependant de manière à se faire parfaitement comprendre. *O mules!* comme dit M. Viennet ; mules, prêtez l'oreille à de si nobles accents.

Sur vos poitrails fringants, de sonnettes chargés,
Dressez vos fronts vainqueurs, de plumets ombragés.

Oui, *quadrupèdes métis*, dressez vos fronts vainqueurs sur vos poitrails, à peu près comme le héros de la *Philippide* qui découvre sa poitrine

... Et montre un front plein d'une ardeur guerrière!

Dressez donc vos fronts sur vos poitrails,

Car vous partagerez les immortels honneurs
Des oiseaux en qui Rome honora ses sauveurs!

C'est-à-dire que le *Pinde en ses joies*

Chantera de concert les mules et les oies.

Les oies ont sauvé le Capitole, les mules de don Miguel ont fracassé la jambe du roi. Dans la pensée de M. Viennet, c'est à peu près la même gloire; quand je dis la même gloire, je me trompe :

..... C'est trop peu d'un fémur fracassé,
D'un char mis en cannelle et d'un tyran versé,
Sapez la tyrannie; *achevez votre ouvrage!*

C'est trop peu, achevez votre ouvrage! Comprenez-vous quelque chose d'atroce comme un pareil vœu fait de sang-froid à propos d'un malheureux prince que ses chevaux ont renversé? *C'est trop peu!* Que faut-il donc à M. Viennet pour qu'il soit satisfait, pour qu'il consente à mettre les mules sur le même rang que *ces oiseaux en qui Rome honora ses sauveurs?* Vraiment, un

jeune roi est étendu par terre, et, sous prétexte que c'est un tyran, voilà que M. Viennet crie aux mules : *Hue donc ! c'est trop peu ! achevez votre ouvrage !* Et toute cette horreur nous est donnée comme de la bonne plaisanterie ! Toutefois, pas d'indignation ; nous savons par expérience que l'esprit de M. Viennet est une espèce de cheval fougueux qui *met en cannelle* tout ce qu'il touche, et qui vous brise toute une histoire, comme de simples mules vous brisent un fémur et vous versent un tyran. D'ailleurs, par un grand calcul qui n'appartient qu'à lui, M. Viennet ne peut même pas être méchant : à l'instant même où il est sur le point d'être odieux, le voilà qui se précipite dans l'absurde, il tombe d'un vœu sanguinaire dans un vers très innocemment burlesque. Ainsi, après avoir crié à ces pauvres mules : *C'est trop peu ! achevez votre ouvrage !* il fait de ces quadrupèdes métis des espèces de mannequins politiques ; il change Thraséas en Polichinelle, la batte d'Arlequin remplace son poignard, et il crie gravement à ses mules :

Que des plaines d'Ourique aux rochers de Bragance,
A vos hennissements s'éveille la vengeance ;
Enfoncez les prisons, sauvez ces libéraux
Que votre Busiris promet à ses bourreaux ;
Sauvez ces francs-maçons, qui ne se doutent guères
Des maux que la justice impute à leurs mystères.

Remarquez, je vous prie, ces vers prophétiques. Ce petit poème burlesque a été lu pour la première fois dans une Loge de francs-maçons, et voilà que, par une ironie amère, le poète, tout en déclamant à ses FF .·. de pareils vers, s'écrie : « Sauvez ces francs-maçons ! ces francs-maçons qui ne se doutent guère des sottises qu'on leur impute. » Ah ! mes frères, j'en atteste le Grand Orient, vous seriez-vous doutés de cette sottise-là ? Est-ce nous, je vous prie, qui vous l'attribuons les premiers ? Ne sort-elle pas toute vive de votre sein ? *Vos mystères*, pour cette fois, n'ont-ils pas trop parlé ? Vraiment, si quelqu'un était en droit de crier : *Sauvez les francs-maçons !* n'était-ce pas les francs-maçons eux-mêmes ? n'auraient-ils pas bien fait, à l'aspect de l'épître, de faire un petit vers pour M. Viennet dans le genre du *non ignara mali ?*

Prends pitié, franc-maçon, des francs-maçons tes frères.

Mais non, toute cette pitié ne peut convenir qu'à des mules, et M. Viennet, ne gardant rien pour lui de son conseil, se met à parcourir de nouveau les fastes de l'histoire romaine, pour chercher des comparaisons à ses mules. Vous avez déjà vu qu'il les a comparées

Aux oiseaux en qui Rome honora ses sauveurs.

Plus bas il les compare

A ce cheval en us
Qu'aux fastes des consuls fit inscrire Caïus.

Et deux vers après, pour achever le parallèle, il leur dit :

..... Comme cette louve, orgueil du nom romain,
Vos images toujours *revivront* sur l'airain.

De sorte que voici des mules qui sont en même temps oies, cheval, oiseaux et louves d'airain, sans compter que les mules peuvent bien n'être pas des mules, car les gens de cour sont si moqueurs !

.. .. Le courtisan, fier de ses parchemins,
Parle de votre père avec des airs hautains,
Répète, en affectant un mépris ridicule,
Que le sang des baudets dans vos veines circule.

Méprisables courtisans, en effet, qui répètent que le sang des baudets circule dans les veines des mules, comme si cela n'était pas un peu vrai ! C'est qu'en effet M. Viennet a changé tout cela ; comme nous sommes tous égaux, il en doit résulter que la mule n'a rien du baudet, pas même les oreilles, il n'y a que de ridicules courtisans qui puissent soutenir le contraire. C'est comme dans la littérature de 93, quand on accusait je ne sais quel géomètre de faire de la géométrie d'aristocrate,

parce qu'il y avait des angles inégaux entre eux. De même, dans la poésie de M. Viennet, les mules de don Miguel sont égales aux chevaux d'Arabie; leur père, l'âne, ne doit pas leur revenir en mémoire, même quand elles iront au moulin: ainsi le veut l'égalité; il n'y a que M. de Buffon et de *ridicules* courtisans qui puissent nier le fait. Ainsi donc, mules, soyez tout ce qu'il vous plaira, oies, cheval, oiseaux ou louves, mais ne soyez pas filles de baudet, M. Viennet vous le défend, cela gâterait sa théorie des droits et des devoirs:

Alors, vous n'auriez pas, aux dépens du trésor,
Des étables de marbre et des *râteliers d'or*,
De l'*eau blanche* écumant dans une *auge dorée*,
Rafraîchissant le soir votre bouche altérée.

Oui, mules, vous n'auriez ni eau blanche, ni râteliers d'or, ni auge dorée, et pour comble de biens, s'il est une fois prouvé que les ânes ne sont pour rien dans la naissance des mulets,

Nos belles, adoptant *vos crins* et vos couleurs,
Quitteront la girafe et les saules pleureurs;
De bijoux à la mule orneront leur corsage,
Et chez Berthellemot *suceront* votre image.

Voilà comment M. Viennet comprend la plaisanterie française. Pour lui, la plaisanterie n'est plus, comme jadis, une ébauche élégante et gra-

cieuse, c'est une grosse caricature rouge et noire comme on en voit à la porte des vitriers de la rue Saint-Jacques. Et ici, notez bien que l'ignoble de l'image est égalé par l'ignominie du style. Figurez-vous, par exemple, une jeune femme, *une belle*, comme dit M. Viennet, portant les crins d'une mule, les couleurs fauves d'une mule, ayant au cou des bijoux à la mule, un fer à cheval, par exemple, *des fers à clous d'argent ravis à leurs sabots!* et *suçant* chez Berthellemot *l'image d'une mule !* En vérité, ne dirait-on pas un délire poétique, et plus d'une fois, si ce n'était le nom de l'auteur, ne croiriez-vous pas qu'il s'agit de ce paillasse à visage essuyé dont parle Despréaux?

Car, en tout état de cause, quand on se décide à faire un pareil métier, quand on se fait le *gracioso* d'une époque, il faudrait au moins mettre de l'art et du goût dans ses quolibets. Mais dans l'*Epître aux Mules* le quolibet n'est que l'accessoire, le grivois n'est qu'un hors-d'œuvre, le grotesque qu'une transition; le grotesque joue dans le poème un rôle aussi nul que le roi Philippe dans la *Philippide*. Le principal héros de ce livre, après les mules bien entendu, est M. Viennet lui-même, M. Viennet avec tous ses souvenirs de gloire et de poésie, M. Viennet qui ne voit dans le monde que des esprits acharnés à sa perte : la *Gazette*

lui lance les petits séminaires; M. Colnet ne broie d'ironie que pour lui seul; pour lui seul, *la Quotidienne* défend le trône et l'autel; contre lui, *la Gazette de Lyon*, les capucins de Marseille, les jésuites de Fribourg, les barons d'Austerlitz, les moines de Rome, les Anglais de Wellington, ont soulevé toutes leurs forces; contre lui, se sont ligués les journaux *du vieux temps et les journaux amis;* contre lui, Walter Scott et Schiller, M. Victor Hugo et M. Emile Deschamps; tous les jeunes talents qui ont eu des succès aujourd'hui n'ont été laborieux, modestes, réservés, élégants, heureux en un mot, qu'au préjudice de M. Viennet, député de l'Hérault, et cela va si loin que, dans cette espèce de folie, le faiseur d'épîtres ne ressemble pas mal à cette sauterelle de la fable qui se figurait que les moissonneurs ravageaient leurs moissons pour la poursuivre.

Et cependant qui pense à M. Viennet qui se rappelle ses vers, ses poèmes, ou ses infortunées tragédies? Personne que je sache; et, pour prix de tant de clameurs, ce malheureux écrivain ne mériterait-il pas bien, je vous prie, que quelqu'un le saisît par son toupet poétique et lui dît comme à la sauterelle de la fable:

Va manger, ma petite amie!

Et, à propos de manger, car il est temps d'en finir avec de pareilles platitudes, M. Viennet s'est permis dans sa pièce quelques vers passablement insolents, que nous relevons sans rien craindre, parce que nous sommes sans reproche, et qu'il serait aussi par trop malheureux qu'un faiseur d'épîtres, quoique député, pût diffamer impunément un galant homme. Ces vers, nous a-t-on dit, ont été dressés contre un rédacteur de *la Quotidienne*, un jeune homme, il est vrai, quoique ce ne soit pas un imberbe, mais un jeune homme qui peut marcher le front levé, à travers toutes les clameurs dont la poésie et l'éloquence contemporaines tenteraient de l'honorer.

Que ce Zoïle imberbe, abjurant sa raison,
Lui vende *pour dîner* ses fureurs et mon nom.

Ainsi finit la tirade. En cela, M. Viennet a trouvé une vengeance sans résultat, et bien misérable; d'ailleurs, et avant toute vengeance, M. Viennet devrait savoir deux choses : la première, qu'il ne faut jamais reprocher à un homme le pain qu'il gagne, et surtout quand on ne sait pas s'il a besoin de *gagner son dîner* de chaque jour; la seconde, que vendre le nom de M. Viennet en librairie comme en politique, en vers comme en prose, en journal et en volume, serait aujour-

d'hui la plus misérable spéculation du monde, et qu'il faudrait en effet avoir *abjuré toute raison* pour mettre aux enchères un esprit et un style dont personne ne voudrait pour rien.

III

RÉPONSE A L'ÉPITRE AUX MULES DE DON MIGUEL.

Voilà comment une niaiserie en amène une autre. Sous ce rapport un faux poème est une espèce de fièvre jaune, et il faudrait être aussi intrépide que le docteur Trousseau pour être non contagionniste à propos de la maladie poétique de M.Viennet; aussi le petit poème que nous annonçons est-il, à notre sens, une conséquence inévitable de l'*Épître* du député de l'Hérault *aux Mules de don Miguel*. Encore devons-nous rendre grâces au Ciel du peu d'effet produit par ce poème, et d'autant plus que l'auteur de la *Muléide*, assez raisonnablement caustique d'ailleurs, s'est appliqué, avant tout, à mettre dans sa satire autant de grâce et de politesse que M. Viennet a mis de mauvais ton dans la sienne. Sous ce rapport, la *Muléide* est une plaisanterie de bonne compagnie, dans

laquelle M. Viennet poète est très peu ménagé; même on se permet de plaisanter cet écrivain en meilleurs vers que tous ceux qu'il a jamais faits, à commencer par l'*Épître aux Chiffonniers* et finir par l'*Épître aux Mules.*

Sur une autre monture, indompté champion,
Tu veux, le fouet en main, venger ton Apollon;
Comment n'as-tu pas vu qu'un nouveau ridicule
Avec toi monterait en croupe sur ta mule?
Viennet sur un mulet!

Remarquez, je vous prie, ce dernier hémistiche. Quel naïf étonnement, *Viennet sur un mulet!* Hélas! oui, pas d'autre monture; et plus bas, ainsi monté, le poète nous le dépeint parcourant en véritable don Quichotte le vaste champ de la littérature et se battant à outrance contre des moulins à vent :

Nous avons ici-bas tous notre Dulcinée,
Mon cher Viennet, la tienne égara trop souvent
En stériles efforts ta verve et ton talent.
Quand jadis tu montras ton *Clovis* sur la scène,
Tu devais renoncer à la muse païenne,
Tu nous aurais produit un meilleur *Sigismond;*
Il ne languirait plus dans le fatal carton,
Cet *Achille mourant,* dont la lance magique
Ne convertira pas le caissier au classique.

Et voilà comment les libéraux eux-mêmes traitent sans façon et en véritable écolier très imberbe

l'illustre auteur de la *Philippide* et de l'*Épître aux Mules :* car le poème que nous annonçons sort, à n'en pas douter, d'une plume libérale, et c'est là le piquant de l'affaire. Le plaisant de tout ceci, c'est de voir M. Viennet plus maltraité que M. de Laurentie; *Clovis* et *Sigismond*, et même la *Mort d'Achille* (un joli sujet, et surtout un très neuf sujet, sur ma parole), plus anathématisés que *la Quotidienne* elle-même, à laquelle l'auteur dans ses notes daigne reconnaître de l'esprit, quoi qu'en dise M. Viennet. C'est là, en vérité, être battu de tous côtés, être disgracié dans tous les partis : misérable position bien méritée par un homme assez peu maître d'une colère de trois mois pour descendre, à l'égard d'un très honnête critique, aux indignités de Despréaux à propos de Colletet.

Or la meilleure leçon que la *Muléide* ait donnée à M. Viennet se trouve aux premières pages de la préface, qui, par parenthèse, est pleine d'esprit et de sel. L'auteur de ce nouveau poème est, à ce qu'il dit, un loueur de chevaux, qui aime tant M. Viennet qu'il a toujours une berline à sa disposition, moyennant 25 francs par jour. Eh bien, cet honnête maquignon, plus jaloux de son nom que M. Viennet lui-même, n'a pas osé avouer sa *Muléide;* il a laissé à Mme Claire Duplan, femme Delacour, le soin de signer la *Muléide.*

Puisse cet exemple profiter à M. Viennet, et lui faire assez respecter son habit de député pour ne pas exposer son nom à la tête d'un nouveau poème!

Car on dirait, à ses vers innocents,
Que c'est un père affable et tendre
Faisant la cour à ses enfants.





ODES ET BALLADES

Par VICTOR HUGO

(1828)

A dater de M. Victor Hugo, la littérature de l'Empire, cette littérature incertaine, sans principes, sans avenir et sans but, telle que l'ignorance présomptueuse de notre époque nous l'avait faite, s'est mise à décliner rapidement, et elle fut perdue aussitôt qu'elle eut été jugée à sa véritable valeur. Un temps viendra, et ce temps n'est pas loin de nous, où l'on se demandera, avec le sourire du dédain et d'une incrédulité moqueuse, si les grandes célébrités de notre époque, je veux dire de ces célébrités en toutes lettres que pendant trente années consécutives nous avons retrouvées partout, dans les clubs de la Révolution, dans les

antichambres de l'Empire, dans les journaux des Cent-jours, dans les tripots de la censure, au Théâtre-Français aussi bien que dans nos Athénées, et, en dernier lieu, dans les magasins de Ladvocat ou de Bossange, entourées de leurs œuvres complètes, ont été, en effet, des célébrités bien sérieuses et suivies d'une admiration réelle et bien sentie; et, quand nous serons forcés de répondre affirmativement que c'est à ce degré de stupidité que le XVIIe siècle nous avait conduits, il est à craindre que nos petits-fils ne nous prennent en pitié, à moins que, avant ce temps, nous ne nous soyons lassés nous-mêmes de toutes ces gloires à si bon marché, dont l'impudence est encore une honte pour nous.

Pour être justes, il faut dire que l'heure de la réaction littéraire paraît être définitivement arrivée. Déjà, de toutes parts, le sarcasme et le ridicule poursuivent d'une atteinte imprévue toutes les illustrations usurpées; il n'y a pas huit jours qu'une des gloires les plus inexplicables de la littérature impériale a été deux fois flétrie en vingt-quatre heures, au Théâtre-Français la veille, et le lendemain à l'Institut; enfin, voici que pour comble de désappointement une école poétique indépendante et jeune, active et forte, religieuse et passionnée, élève librement la voix au milieu

de ce siècle si égoïste et qui, au premier abord, paraissait si peu fait pour entendre encore les chants d'une muse chaste et inspirée, comme il en faut aux siècles naissants.

Cette nouvelle école littéraire que soupçonnait Mme de Staël, et dont M. de Chateaubriand a réalisé les premières espérances, commence enfin, grâce à des études fermes et sévères, à se faire comprendre par les esprits les plus rebelles; et bientôt il n'y aura personne à qui il sera permis de mettre en doute l'influence puissante de ce nouvel effort de l'esprit français pour se donner encore une fois une littérature nationale. C'était là, sans contredit, un noble but bien digne d'être offert aux talents naissants de notre époque. Cette fois, il s'agissait bien encore de faire des chefs-d'œuvre, mais ces chefs-d'œuvre devaient être français avant tout, et parfaitement dégagés des souvenirs si purs et si parfaits de l'antiquité grecque et romaine qui, pour les beaux génies du XVIIe siècle, avaient été comme une seconde inspiration; en un mot, le règne de l'histoire de France était venu, non plus l'histoire contemporaine, comme l'entendait Debelloy, mais l'histoire ancienne comme l'entendaient Shakespeare et le bon Plutarque, l'histoire de la France au delà de notre Révolution, l'histoire de cette belle patrie de la religion et de la

royauté; surtout l'histoire guerrière et chevaleresque de cette terre presque à moitié gauloise que saint Louis avec les croisades et tant d'émigrations lointaines avaient empreinte de loyauté et de religion.

Pour cette grande tâche, il ne fallait rien moins qu'un poète avec de la foi et du courage; un homme assez inspiré pour s'isoler parfaitement des traditions reçues, assez hardi pour braver les règles tracées, assez consciencieux pour dédaigner les premières clameurs de cette critique de parti dont le joug de fer est encore à briser.

M. Victor Hugo fut cet homme. Il est vrai qu'avant lui M. de Lamartine nous avait révélé une poésie nouvelle, une poésie vive et pure comme les premiers battements d'un cœur de jeune homme; mais cette première révélation s'était arrêtée aux mouvements de l'âme, aux espérances d'une pensée religieuse, aux tendres souvenirs d'un amour malheureux et sans espoir; le monde tel qu'il est, le monde historique, le monde avec ses crimes, ses vertus et ses grands hommes tombés, et ces trente dernières années de l'histoire française, tout cela, M. de Lamartine l'avait respecté comme le partage d'une muse plus active et plus féconde.

Cette immense portion de notre monde poéti-

que, M. Victor Hugo s'en est emparé, vous savez avec quelle gloire, avec quelle activité puissante, avec quelle vérité surtout; vous savez quelles formes sans nombre le jeune poète a su donner à sa pensée, la jetant sans rien craindre dans les excès les plus opposés, quelquefois même appelant à son secours la barbarie, par un dernier calcul de poète qui ne lui a pas toujours réussi.

Notez bien que, pour ce qui est de la forme poétique dans M. Victor Hugo, je suis loin de me prononcer encore; j'avouerai même que, pour ma part, j'ai regret de voir la langue de Ronsard revenir trop souvent dans ces odes, et que cette naïveté trop naïve me paraît être parfois un effet de mauvais goût et sur lequel je me propose de revenir plus en détail à propos des *Orientales* du même auteur; mais cependant, tout en reconnaissant que la langue a souvent été outragée, force nous est bien à tous de convenir que dans ces chants qui, dans leur universalité, embrassent l'immensité historique qui pourrait être contenue entre Néron et Bonaparte, entre l'incendie de Rome et la colonne de la place Vendôme, nous retrouvons toujours dans M. Victor Hugo un poète inspiré, éloquent, peu soucieux des clameurs contemporaines; surtout, ce qui est une chose rare de nos jours, nous trouvons un homme qui croit, et

5.

qui, dans sa croyance même, a trouvé la plus belle comme la plus inépuisable cause de talent.

Et, en effet, M. Victor Hugo croit à tout ce qu'on peut croire. Il croit à la royauté, il croit à la religion, il croit à la sainteté des temps antiques, il croit au respect dû à la tombe, à la pitié qu'on doit aux remords; bien plus, et je le dirai tout bas, de peur de faire crier nos esprits forts qui ne croient à rien, même à l'expiation des crimes, M. Victor Hugo croit aux revenants, aux farfadets, à l'âme des morts errant dans la nuit, enveloppés dans leurs linceuls. Que de fois, en lisant ses odes, ne me suis-je pas figuré le jeune poète assis en présence d'un château gothique, et s'inspirant à la vue de ces ruines féodales!

Alors, quand vient le soir et que les derniers rayons d'un soleil d'automne glissent lentement à travers les murs en débris, éclairant de leurs brillants reflets les vitraux gothiques et les statues informes des héros mutilés, vous croiriez en effet que l'ancien paladin de ce vieux manoir ou la jeune fille au doux regard, astre favorable aux tournois, vont vous apparaître au sommet de la tourelle antique, faible et dernier vestige d'une puissance qui n'est plus!

Aussi voyez comment, à force, non pas d'intelligence, car l'intelligence ne suffit pas, mais à force

d'inspiration émue et spontanée, M. Victor Hugo excelle à reproduire nos vieilles annales françaises que le chevaleresque Froissard s'entendait si bien à représenter. Suivez-le, par exemple, au *Pas d'armes du roi Jean,* et voyez comment il va faire renaître pour vous cette tumultueuse et vaillante époque. Jamais peut-être notre langue ne s'était prêtée aussi docilement au mouvement capricieux de la pensée. Il lui dit d'aller, et elle va, et quelquefois elle marche sans qu'il lui dise d'aller. Écoutez : les moindres bruits des deux armées vont frapper votre oreille; les chevaux hennissent, les trompettes sonnent, les toits se couvrent de peuple en habits de fête; les femmes, éclatantes de parure et de grâces, annoncent les hauts faits des chevaliers.

Faites attention et silence, vous pouvez compter les coups d'épée et les battements de cœur, et les moindres exclamations parties de la foule; à entendre les paroles pressées et rapides du poète, il faut bien qu'on suive les guerriers dans la lice, et quand tombe le beau et gracieux page de la reine Isabeau, il faut bien pleurer comme elle, car nos yeux et les siens ont assisté au même combat.

Et puis, quand le poète a tout chanté, la vieille et la nouvelle France, la Rome antique et la Rome italienne; quand il a pénétré le premier dans la

poésie de l'Orient, et que son regard d'aiglon n'a pas fléchi devant l'éclat éblouissant de cette poésie dont les Livres saints furent les premières productions, lorsque M. Hugo est à peine sorti de la *Ronde du Sabbat*, qu'il a révélée avec tant de vérités horribles et grotesques aux pinceaux de Boulanger, vous croyez que sa course poétique est accomplie; au contraire, voici que sa course recommence; mais cette fois elle ne s'égare plus dans le champ de l'histoire. Il ne va plus s'asseoir sur nos trophées de vingt-quatre heures aussi bien que sur les pyramides éternelles; c'est un poète voyageur comme le héros de l'*Odyssée*, mais qui trouve partout son Ithaque et son foyer domestique, et son doux sommeil au bruit de l'orage qui gronde, et ses rêveries sans fin sur le bord d'un ruisseau limpide.

Vous diriez, en lisant ces ballades, recommencer avec Shakespeare ce *songe* charmant *d'une nuit d'été*, dans lequel on croirait que le gentil Ariel lui-même, débarrassé de l'ignoble Caliban, aurait entassé toutes les émotions douces et naïves du cœur de l'homme.

Que la soirée est fraîche et douce!
Oh! viens, il a plu ce matin.
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.

L'oiseau vole sous la feuillée,
Secouant son aile mouillée :
Pauvre oiseau que le ciel bénit!
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire
Comme des perles dans son nid.

. . . .

Viens errer dans la plaine humide,
A cette heure nous serons seuls ;
Mets sur mon bras ta main timide,
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline :
Avant de quitter la colline
Tourne un moment les yeux, pour voir
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnants des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

Et d'ailleurs, pourquoi citer ? Que pourrait faire à une théorie une citation incomplète et tronquée ? et comment, à propos d'une poésie nouvelle et inconnue, pourrait-on se contenter d'un faible écho ramassé çà et là et jeté comme une vaine pâture aux lecteurs ?

En effet, s'il est vrai que l'heure soit venue, et qu'enfin notre époque languissante, si misérablement ballottée entre tant de systèmes divers, et surtout si complètement indifférente en fait de poésie comme en fait de religion, car la religion est la meilleure comme la première des poésies; s'il est

vrai, dis-je, que nous soyons enfin destinés à sortir de cette léthargie morale qui pourrait être mortelle, alors c'est un devoir pour nous d'écouter attentivement le seul poète peut-être qui, après M. Lamartine, ait trouvé le chemin de notre âme; et quand ces chants seront parvenus jusqu'à nous, quand nous aurons appris enfin qu'il existe au fond de toute cette poésie des émotions dont personne ne se doutait, alors moins que jamais nous aurons besoin de citations : car le cœur retient bien vite toute poésie qui a été faite pour lui seul.

Cependant, s'il advenait que les vers de M. Victor Hugo, qui, malgré tant d'obstacles, sont arrivés à leur quatrième édition, à une édition de luxe et d'un prix très élevé, ne répondissent pas entièrement à l'attente générale, si nos souvenirs passés et nos études premières venaient à se heurter trop violemment contre ce langage si hautain, si libre, si peu jaloux de se plier aux formes reçues; s'il nous arrivait par hasard de ne pas trouver que c'est là toute la poésie que nous attendions, il ne faudrait pas nous décourager. Dans un mois, nous aurons les *Orientales* de M. Victor Hugo, et, après les *Orientales,* nous aurons ses romans et ses drames; et quand notre poète, qui heureusement est encore à son invocation, aura mis en dehors toutes ses pensées poétiques, alors, sans

doute, la grande question d'une littérature nouvelle sera décidée, aussi irrévocablement décidée pour le moins que la perte complète de cette misérable poésie de l'Empire, dont personne ne veut plus aujourd'hui.





LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

(1829)

C'est pour aujourd'hui ! Le geôlier de la prison l'a salué en entrant, le directeur l'a appelé Monsieur ; toutes ces politesses sentent la mort. Déjà il est monté dans la voiture qui doit le mener au bourreau ; la voiture part au grand trot, escortée d'un piquet de gendarmes, et, quand à sept heures et demie elle s'arrête dans la cour de la Conciergerie, le misérable se croit déjà au pied de l'échafaud. Ce jour-là, le ciel était sombre et pluvieux, un triste vent d'automne agitait les robes noires qui circulaient dans l'escalier du Palais de justice, et en dehors on voyait un attroupement de peuple qui avait l'air de se préparer à une fête.

Alors on le fit entrer dans la chambre où les condamnés attendent l'heure. « Que voulez-vous? dit le guichetier. — Un lit de sangle », répondit-il; et le geôlier le regarda d'un air étonné, et qui semblait dire : « A quoi bon? »

Il s'endort, son rêve est doux et riant, et l'agonie attend son réveil. Cependant il rêve encore, il rêve de ses jeunes amours, il rêve de son jeune enfant; il revient au temps de ses plaisirs de collège, au temps de ses emportements de folâtre jeune homme; il a des amis et une vieille mère!... Puis il se réveille à une heure un quart.

Malheureux! il est presque mort! Ses reins sont froids, son front brûlant; on dirait qu'un liquide flotte dans son cerveau et bat contre les parois de son crâne; les yeux lui cuisent comme s'il était dans la fumée, il a mal dans les coudes. Encore deux heures et quarante-cinq minutes, et il sera guéri!

Puis on lui amène sa fille. Elle est fraîche, elle est rose, elle a de grands yeux, elle est belle! Pourquoi pas avec sa mère? Sa mère est malade, sa grand'mère aussi; c'est bien.

« Marie, lui dit-il, ô ma petite Marie. — Vous me faites mal, *Monsieur* », répond la pauvre enfant en jetant un cri d'effroi.

Monsieur! Il n'y a qu'un an, elle l'appelait

son père. Elle a oublié visage, parole, accent ; cependant il l'embrassait encore, et la petite fille jouait avec un papier qu'elle chiffonnait dans ses doigts : c'était la sentence de mort de son père. La bonne de l'enfant avait eu le papier pour un sou !

«Rendez-moi mon papier ! » cria l'enfant. Et le condamné la remit à sa bonne, et il retomba sur son grabat, sombre, désespéré, muet. A présent ils peuvent venir; il est bon pour ce qu'ils vont faire.

Cependant trois heures sonnaient. On est venu l'avertir qu'il était temps, et on l'a poussé entre deux guichets du rez-de-chaussée; salle sombre, étroite, voûtée, à peine éclairée par un jour de pluie et de brouillard. Une chaise était au milieu. Cette chaise était pour lui; et, en face, quelques personnes debout, un gendarme et trois hommes !

Le premier, le plus grand, le plus vieux, était gras et avait la face rouge. Il portait une redingote et un chapeau à trois cornes déformé; c'était lui !

C'était le bourreau, le valet de la guillotine; les deux autres étaient ses valets à lui.

A peine assis, les deux autres se sont approchés comme des chats; puis tout à coup un froid d'acier dans ses cheveux, qui tombaient par mèches sur ses épaules, pendant que l'homme en chapeau à trois cornes les époussetait doucement avec sa grosse main.

Autour on parlait à voix basse. Il y avait un grand bruit au dehors, comme un frémissement qui ondulait dans l'air. C'était la foule qui s'amusait en attendant!

Tout à coup un des valets enlève la veste du condamné, l'autre a pris ses deux mains qui pendaient, les a ramenées derrière son dos, roulant une corde autour de ses poignets rapprochés; en même temps on détachait sa cravate, et le col de sa chemise tombait comme ses cheveux sous les ciseaux de l'exécuteur.

A cette précaution horrible, au saisissement de l'acier qui touchait sa peau, ses coudes ont tressailli; il a tremblé, et le valet du bourreau s'arrêtant: « Monsieur, dit-il, pardon! Est-ce que je vous ai fait mal? » Ces bourreaux sont des hommes très doux!

La foule s'impatientait et hurlait plus haut au dehors.

Alors l'un des valets s'est baissé aux pieds du patient, il les a liés au moyen d'une corde fine et lâche qui ne lui laissait à faire que de petits pas. Et le bon prêtre s'est approché avec le crucifix: « Allons, mon fils, a-t-il dit, partons... »

Il se lève, il marche appuyé sur les valets; ses pas étaient mous, et fléchissaient comme s'il avait eu deux genoux à chaque jambe.

En ce moment la porte extérieure s'est ouverte à deux battants. Une clameur furieuse, et l'air froid, et la lumière blanche, ont frappé en même temps les paupières du patient. Tout à coup il aperçoit à travers la pluie mille têtes hurlantes entassées pêle-mêle sur la rampe du grand escalier du Palais; à droite, de plain-pied avec le seuil, un rond de chevaux de gendarmes; en face, un détachement de soldats en bataille; à gauche, l'arrière d'une charrette, auquel s'appuyait une raide échelle; tableau hideux, bien encadré dans une porte de prison.

« Le voilà! le voilà! » s'écriait la foule. Il sort enfin, et les plus proches battaient des mains. Si fort qu'on aime un roi, ce serait moins de fête!

C'était une charrette ordinaire, avec un cheval étique et un charretier en sarrau bleu, à dessins rouges, comme ceux des maraîchers des environs de Bicêtre.

Le gros homme est monté le premier. « Bonjour, Monsieur Samson !» criaient des enfants pendus à des grilles. Un valet l'a suivi. « Bravo! hardi! » ont crié de nouveau les enfants. Ils se sont assis tous deux sur la banquette de devant.

Après quoi il est monté d'une allure ferme. « Il va bien! » a dit une vieille femme. Cet atroce éloge a relevé son courage. Un coup de fouet a mis le

cortège en marche; gendarmes devant, gendarmes derrière; puis de la foule, de la foule et de la foule, une mer de têtes sur la place.

On allait au pas.

Le quai aux fleurs embaumait; c'était un jour de marché. Les marchands ont quitté leurs bouquets pour le voir passer. On louait des tables, des chaises, des échafaudages, des charrettes. Des spectateurs criaient à tue-tête : « Qui veut des places? » Les femmes se disputaient à qui aurait la plus commode.

Cependant la charrette avançait, et plus il approchait du terme, plus il commençait à ne plus voir, à ne plus entendre toutes ces voix, toutes ces têtes aux fenêtres, aux portes, aux grilles des boutiques, aux branches des lanternes, ces spectateurs avides, cette route pavée et murée de visages humains. Tout à coup la Seine s'élargit, la voix de la foule est devenue plus vaste, plus glapissante, plus joyeuse encore; la charrette s'est arrêtée subitement. C'est là! Alors on apporte une échelle à l'arrière de la charrette; le misérable a levé la tête, et il a vu!

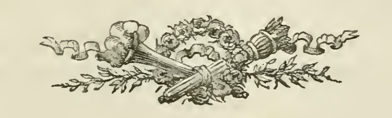
Une espèce d'estrade, en bois rouge, avec deux grands bras et quelque chose de noir au-dessus. Au pied, un escabeau rouge aussi, mais d'un rouge plus foncé et plus âcre; dans le coin, le

reste de la chandelle avec laquelle on avait graissé la rainure.

Voilà tout le roman de M. Victor Hugo. C'est à en devenir fou. Ce livre, tout étincelant d'une atroce et horrible vérité, doit mettre à bout le peu d'émotions qui nous restent. Or, ici le succès ne peut pas justifier un écrivain, le talent ne peut pas le rendre excusable, rien ne peut lui faire pardonner son acharnement à flétrir une âme d'homme, à effleurer la paix d'une nation qui certainement, après ce qu'elle a vu, devait se croire habituée à l'échafaud, et qui, en lisant *le Dernier Jour d'un condamné,* reculera épouvantée. Figurez-vous une agonie de trois cents pages! Figurez-vous un homme de style et d'imagination et de courage, un poète habitué à jouter avec les plus grandes difficultés de la langue et des passions, se plongeant par plaisir dans ces longues tortures, interrogeant le pouls de ce misérable, comptant les battements de ses artères, prêtant l'oreille à ce cœur qui se gonfle dans cette poitrine, et ne se retirant de l'échafaud que lorsque la tête a roulé! Tout ceci n'est-il pas de l'atroce? Et puis ne s'agit-il pas d'un homme de sang? Que si par hasard vous avez essayé un plaidoyer contre la peine de mort, je vous répondrai qu'un drame ne prouve rien. De grâce, vous nous faites trop peur. Trêve à ces tristes

efforts ! Préservez-nous d'une vérité si nue ! Permettez-nous encore de nous sentir hommes quelquefois, c'est-à-dire des êtres assez bien organisés pour être émus par des beautés simples et naturelles, intéressés par une fable riante et jeune, attendris par des récits animés et vivement passionnés. Voyez ce que vous avez fait ; vous êtes allé plus loin que ces modèles en cire destinés aux amphithéâtres, plus loin que la peinture la plus hardie ; votre livre a fait pâlir en même temps le cabinet de M. Dupont et le pinceau de M. Boulanger ! Ou bien mettez en tête de votre livre cette épigraphe qui l'expliquera très bien :

Ægri somnia !





LE MAÇON

(MŒURS POPULAIRES)

Par RAYMOND BRUCKER

(1829)

« Mais où est le peuple? dit l'épigraphe; le peuple n'est-il pas partout! »

Et, cela dit, l'auteur du nouveau roman se met à le chercher où il est le plus souvent, au cabaret, aux contredanses hors barrières, à l'hôpital, au Mont-de-piété, à la Bourbe; et, quand il a bien trouvé ce qu'il appelle le *peuple*, il nous le peint avec mille couleurs attachantes et terribles. On dirait, si ce livre n'était pas écrit avec une habileté qui en impose, que son auteur fut longtemps *peuple* lui-même, et, malgré son élégante énergie, on ne peut s'empêcher de penser parfois qu'il faut absolument que l'auteur se soit

trouvé dans ces lieux ignorés pour les peindre avec tant de vérité.

Ce serait donc une trahison que de conseiller ce roman aux esprits délicats qui mettent avant tout l'élégance des mœurs et la grâce du langage; mais aux âmes blasées (et quelle âme n'est pas blasée en notre temps!) nous ne pouvons nous empêcher de vanter comme un délicieux sujet de terreur et de pitié ces scènes désolantes où la faim, la misère, l'homicide, le vol, toutes les passions du pauvre et de l'oisif sont montrées dans tout leur jour. Et en ceci l'auteur n'a nulle pitié, nul égard pour son lecteur; il est sans miséricorde, même pour son héros; son héros, son homme de prédilection porte sa tête sur l'échafaud, et la seule femme honnête de son livre, une pauvre jeune créature aussi, se précipite dans la Seine avec ses deux enfants et s'y brise le crâne sur les parapets du Pont-Neuf. Pauvres enfants! L'un d'eux fut enfanté à la Bourbe et allaité sur la paille; l'autre eut une fille publique pour marraine, et, un jour que leur mère transportait ses meubles d'une mansarde à l'autre, le portier de sa nouvelle habitation, vieux et méchant cerbère au cœur dur, refusa à cette pauvre famille son lit sous les combles avant d'y avoir payé son gîte.

Car dans ces *mœurs populaires* il ne s'agit, à

chaque page, que d'argent, et de quelles faibles sommes encore! Si c'est là le peuple; si sa vie, son bonheur, son repos, sa femme et ses enfants, tiennent ainsi à un écu de plus ou de moins; si cette misère et ce dénûment sont choses réelles; si ces passions de boire et de manger, si ces plaisirs orduriers, si cette énergie si mal entendue, sont en effet l'essence du peuple; en un mot, si la bonne foi apparente et l'intérêt réel de cet ouvrage ne sont pas encore un mensonge, alors bien sincèrement nous plaignons ce pauvre peuple!

Pourtant, s'il est si *malheureux,* ce n'est pas faute qu'on s'en occupe. *Le Constitutionnel* vante à tout propos ses lumières et sa puissance; M. Charles Dupin, tout baron qu'il peut être, écrit pour lui des petits livres, qu'il daigne lui vendre au prix modique de 25 centimes. Quand par hasard le peuple est au bagne, M. Appert court au poste pour le visiter et le serrer dans ses bras.

Mais dans *le Maçon,* je ne sais si c'est par oubli ou ingratitude, il n'est pas dit un mot de ces grands entrepreneurs de philanthropie à prix fixe. Il n'y a qu'un bon homme dans tout le cours de ce roman : c'est un noble de l'ancien régime, qui, comme nous l'avons vu récemment autre part, a mieux aimé être maçon que conseiller d'État. Puis une honnête fruitière qui ressemble à toutes

les dames de la halle, et son époux, ancien soldat qui ne ressemble à personne. Ce qui recommande ce livre, malgré le décousu de sa narration, l'exagération de ses personnages, la longueur souvent monotone de ses détails, c'est une grande franchise d'opinion, une grande énergie de style, et surtout un intérêt d'autant plus étonnant en de pareilles aventures qu'on se sent toujours près de mettre la main à sa poche pour arrêter toutes ces calamités. C'est donc, selon moi, un grand mérite d'avoir triomphé de ces détails, le sujet n'en comportant pas d'autres, et de n'avoir reculé, comme M. Michel Raymond, devant aucune des conséquences de son extraordinaire narration.

Si vous allez sur les boulevards neufs, à l'heure de midi, vous rencontrerez, à coup sûr, un homme à l'air pensif et au sourcil froncé, qui, les mains dans ses poches et la tête baissée, semble écouter de loin les moindres bruits qui sortent du faubourg Saint-Marceau.

Cet homme, et je l'ai vu, est à la fois grand et court, pâle et coloré, triste et gai; tantôt déclamateur nomade, vous croiriez entendre un des apôtres ardents du libéralisme légal; tantôt narrateur sceptique et frondeur, vous le prendriez pour une espèce de Timon d'Athènes, qui des passions de l'homme ne connaît que la haine et le mépris.

Ignorant et fort instruit, écrivain coloriste quelquefois, mais toujours homme du peuple, écrivant sur la borne, comme feu Mercier, tel est M. Michel Raymond, avec qui vous ferez connaissance tôt ou tard si vous aimez quelque peu la vérité et la terreur.





CHRONIQUE

DU TEMPS DE CHARLES IX

(MÉRIMÉE)

(1829)

J'APERÇUS une espèce de fantôme d'une haute taille et de fort belle apparence; il était recouvert d'une cuirasse resplendissante, son casque était ombragé d'une plume, sa visière était baissée; il marchait d'un pas solennel; il vint à moi, me fit un geste impérieux, et, comme j'étais dans un de ces jours de nonchalance paresseuse si favorable aux héros qui veulent nous distraire, j'obéis au premier geste, et je suivis mon fantôme partout où il voulut.

A dire vrai, je n'eus pas lieu de m'en repentir. En peu d'instants il me fit faire une longue et intéressante promenade à travers des lieux que

je ne connaissais pas, ou que je n'avais pas vus comme il me les montrait. D'abord mon guide mystérieux m'entraîna dans une auberge de grande route : des troupes franches, de bons soldats de la religion réformée avaient envahi le cabaret; je les vis briser les bouteilles, battre les valets, s'escrimer à outrance contre une statue en pierre de la Vierge, pendant que deux femmes de leur troupe détroussaient un jeune cavalier de leur religion. « Fantôme, dis-je à mon conducteur, voilà une scène plaisante, incroyable. — C'est l'effet des guerres de religion, mon fils », me répondit-il, et il m'entraîna vers Paris.

En entrant à Paris, je me trouvai dans un tumulte immense : une foule de peuple, de cavaliers turbulents, de grandes dames masquées, de gens de guerre et de gens d'église; on jurait, on disputait, on argumentait, on se battait surtout. Je vis, à la porte d'une taverne, un combat singulier entre deux amis qui s'escrimaient à outrance; les passants les regardaient faire, comme on regarde un spectacle; le guet se tenait au loin pour dépouiller la victime et emporter son cadavre. « Il n'y a guère de police dans cette ville de Paris, m'écriai-je en regardant mon fantôme. — C'est l'effet des partis opposés, me répondit-il. Quand il y a deux maîtres quelque part, souviens-

toi qu'il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas du tout », et il me conduisit à la cour de ces deux maîtres.

Le premier était un homme grand et sévère, sombre et triste, un bon calviniste de son métier; bien remuant, bien hostile, toujours prêt à tourmenter l'autre maître, qui, bien qu'il fût le plus faible, était pourtant le maître légitime de la France. Il avait été bon, jeune et brave; mais, homme fait, il avait vu tant de révolutions autour de son trône, sa mère avait été tant de fois attaquée, son bel âge de jeunesse avait été si malheureusement soumis à sa mère, qu'il était facile de comprendre que, par faiblesse, ce triste prince arriverait à un épouvantable résultat. A cette vue, j'eus peur; je voulus reculer, n'étant pas homme à me complaire à l'aspect du sang et du meurtre politique. Mais le fantôme me comprit. « Marche, me dit-il avec quelque chose de la voix puissante de Bossuet; celui qui veut savoir l'histoire doit oser la regarder en face. » Et, sans doute pour me faire prendre courage, il me transporta dans mille scènes de volupté et d'amour.

Il s'agissait d'une grande dame et d'un tout jeune homme; il s'agissait de ces serments d'amour éternel, et de ce remords combattu, et de ces invraisemblables aventures que l'Espagne mit plus

tard à la mode parmi nous. Nous autres jeunes hommes, nous aimons à trouver dans les livres ces longues histoires, ces rues noires et étroites, la maison isolée dont la porte, heurtée légèrement, nous est ouverte par une vieille femme à minuit; vous gravissez un escalier tournant, ne sachant si vous allez à une scène de meurtre ou bien à un rendez-vous d'amour; enfin, vous pénétrez dans une immense salle aux panneaux de chêne noir, éclairée par le vaste foyer, dont le reflet joyeux prend ses ébats sur une table chargée de vins et de gâteaux. C'est là que me conduisit mon fantôme. « Fantôme, lui dis-je en mettant le pied dans la salle gothique, cette scène n'est pas sans charme, mais il me semble l'avoir vue bien souvent. — Que t'importe, répliqua le fantôme, si la jolie dame de Turgis, avec ses yeux brillants et sa longue robe de châtelaine, t'intéresse encore ! Félicite-toi de ta bonne fortune, c'est la dernière à laquelle je te conduirai. »

Et, en effet, je suivis toujours le fantôme, qui finit par me conduire chez le roi, au Louvre. Un huissier, soulevant une tapisserie, nous introduisit dans le cabinet. Charles IX était assis près d'une petite table fort simple. L'appartement était simple aussi. Une bonne Vierge italienne, surmontée d'un rameau de buis, une arquebuse et

un cor de chasse, voilà l'ornement des murs. Sur le plancher, un chapelet et un livre d'heures, des filets et des sonnettes de faucon, un grand lévrier dormant sur un coussin. Le prince était occupé à chercher une rime; j'admirais encore cet incroyable mélange de cruauté et de douceur, de faiblesse et de tyrannie, de bon courage et de lâche cruauté, quand tout à coup le fantôme, m'arrachant à ma contemplation, me jeta dans une horrible mêlée : une compagnie de chevau-légers entrait à Paris par la porte Saint-Antoine; les derniers feux du jour éclairaient les visages basanés des soldats; le 24 août commençait!

Vous ne vous figurez pas ce terrible massacre, ces cris plaintifs, ces affreux blasphèmes, ce sang qui se rendait à la rivière. « Assez! » disais-je au fantôme; mais il ne m'entendait pas, il m'entraînait toujours, me montrant dans ses plus horribles détails cette catastrophe inouïe. A la fin, fatigué de tant de meurtres, je me révoltai contre l'acharnement de mon guide. « Je saurai qui tu es, m'écriai-je en l'arrêtant; qui es-tu? je veux le savoir absolument », et je pris une attitude fière et résolue.

« Tu le sauras, me dit mon guide; mais il faut me suivre encore », et je me trouvai sous les murs de La Rochelle. Autour de ces remparts, la guerre civile se ranimait de plus belle; Français

contre Français, chrétiens contre chrétiens, tous se battaient avec un acharnement indicible. Pour moi, en sûreté sur le sommet d'une tour, je pensais amèrement à tout ce sang inutilement répandu ; je maudissais ces dissidences de croyances qui reculaient de cent ans les progrès de la France, et je pensais amèrement qu'elle eût été plus avancée, cette belle patrie des arts et de la monarchie, si, loin de se déchirer de ses propres mains, elle se fût occupée à construire en silence l'édifice de sa grandeur, à réunir les étincelles éparses de son feu poétique. Tout à coup, au milieu de mes regrets, un grand bruit se fit entendre ; je tournai la tête, et dans la mêlée je distinguai un frère assassiné par son frère, pleurant sur cette mort fatale. Le blessé était transporté sur la paille d'un hôpital, et, à force de s'être battu pour des opinions religieuses, il expirait en blasphémant.

« Assez, dis-je encore au fantôme ; voilà déjà trop de meurtres, trop de sang, trop de crimes, pour quelques grivoiseries de cabaret, pour quelques scènes attendrissantes. J'ai trop vu de soldats, trop vu de peuple, trop vu de courtisans, mon cauchemar a duré trop longtemps. Adieu donc, séparons-nous ; cependant je ne voudrais point que ce fût pour toujours ; je t'en supplie, dis-moi ton nom ! »

A ma grande surprise, cette voix impérieuse et fière devint tout à coup douce et polie. « Je suis le moyen âge, me dit mon fantôme, et je viens de te guider à travers le règne de Charles IX ; j'espère que tu es content de ton voyage?

— Si tu es le moyen âge, lui répondis-je, tu as terriblement oublié ton caractère, ton vieux et naïf langage, tes mouvements brusques et heurtés, tes formes bizarres et gigantesques ; tu me donnes plutôt l'idée de quelque homme de goût qui, par fantaisie, se serait déguisé en ancien preux, que d'un être véritablement existant. De nos jours, on parle beaucoup du moyen âge, mais je ne l'ai encore rencontré nulle part. »

Et, désirant connaître le visage de mon inconnu, je levai respectueusement sa visière. Je le reconnus tout d'abord pour un franc et spirituel narrateur, qui nous avait déjà tous mystifiés une fois sous les habits d'une comédienne espagnole.

« C'est donc vous, Monsieur Mérimée? lui dis-je en reculant de deux pas : vous venez de me faire une terrible peur ; heureusement que vous voilà à découvert ; je vous reconnais, beau masque, on ne nous trompe pas deux fois. Consolez-vous ; si vous n'êtes pas encore le moyen âge ; si, par exemple, vous n'êtes pas plus le moyen âge que M. Victor Hugo n'est l'Orient, du moins est-il

vrai de dire que vous savez quelquefois en prendre les formes ; et si, malgré vous, vous retombez souvent dans votre bonne et élégante nature, c'est encore tant mieux pour vos lecteurs. »









SOIRÉES DE WALTER SCOTT
A PARIS

Publiées et recueillies par P.-L. JACOB, bibliophile.

(1829)

Mais, disent-ils, qu'est-ce que l'histoire? La connaissance des temps passés. Pourvu que je vous porte dans une époque historique et que je vous la fasse voir dans ses moindres détails, que vous importe que je vous fasse entrer d'abord par le palais ou par la chaumière, par la tour féodale du seigneur suzerain ou par le pénible sillon du serf attaché à la glèbe? Croyez-moi, ce n'est pas au milieu de ces salons, aux lambris de chêne noir, aux larges tapisseries, ouvrages mystiques de l'infatigable aiguille de nos grand'mères, que vous trouverez toute notre vieille histoire. Notre vieille histoire,

ce ne sont pas seulement les pages écarlates, le majordome à la chaîne d'or, les dames aux fins corsages, aux immenses paniers et tout cet état gothique et royal dont on a composé jusqu'à présent le moyen âge. Si vous l'osez, venez avec nous dans ces cabarets présidés par l'hôtelier mystérieux, dans ces carrefours en fureur, dans ces églises aux vitraux peints, un jour solennel de prêche, en un mot au milieu de tout ce peuple en habits de laine et en bonnet, qui défend ses franchises, qui nomme ses échevins, qui appelle son roi à merci et à miséricorde, qui passe aussi facilement de l'amour à la haine, du trouble à la paix, et dont la physionomie mobile sera pour l'historien, comme pour le poète, un inépuisable sujet de hautes méditations.

Et puis pour les hommes plus timides et moins habitués aux émeutes populaires, pour ceux qui, comme Walter Scott, avec son intrépide dévouement, n'osent pas se mêler à ces détails de l'histoire, marcher à côté de Louis XI, par exemple, entre ses deux bourreaux, c'est encore un délicieux passe-temps que de monter à quelque troisième étage d'une maison du XVI[e] siècle, et là, dans une muette et tranquille contemplation, de voir passer devant soi, sous sa fenêtre, toute cette bonne vieille nation française qu'on a si peu étu-

diée jusqu'ici. Le jour commence au son des cloches, les chevaliers sellent leurs coursiers, les dames préparent leurs écharpes, chevaliers, hérauts d'armes, le roi et la reine, toute la cour et les saints évêques, se rendent aux tournois, enseignes déployées; viennent après, le gentillâtre équivoque à l'air hautain, le bourgeois de la cité, coloré et rebondi, le docteur ès sciences, maigre, pâle et efflanqué, pauvre diable à l'air distrait et triste; les écoliers se précipitent du Pré-aux-Clercs, encore tout meurtris du combat de la veille, et toujours la foule augmente, et toujours s'augmentent la variété des vêtements, la mobilité des figures, la fougue diverse des attitudes; le soudard étranger se heurte contre un chef de compagnie franche; les corporations de Saint-Benoît se croisent avec les élèves de la basoche; la croix de Saint-Jacques-la-Boucherie dispute le pas à la croix de Saint-Merry; les jeunes filles françaises, blanches, vives, au sourire décent et enjoué, se pressent contre la muraille; on se froisse, on se heurte, on se presse; les chevaliers se battent, on crie : *Vive le roi!* c'est une confusion charmante; tout un poème dans un seul jour d'observation.

Voilà comment l'honorable M. Jacob a fait son livre : déjà très vieux, fort savant pour son âge et aussi égoïste qu'il a besoin de l'être pour être

heureux et savant, il s'est peu soucié de se jeter dans la mêlée, il s'est mis à la fenêtre, et de là il a vu tout ce qu'il en était de notre ancienne monarchie. D'abord, au fond d'une boutique, et enluminant avec soin de vieux missels, il a aperçu Nicolas Flamel, qui, de vendeur de Bibles, s'est fait acheteur de créances des juifs, et, avec une habileté digne des meilleurs procureurs, s'appropriait les biens de cette nation persécutée; la vie de cet homme, qui passa pour magicien, fournit au savant bibliophile une lamentable tragédie, tout empreinte de mysticité et de vengeance. Tout à coup, au milieu de la foule, voilà Jeanne d'Arc qui arrive, qui s'agenouille devant le maître-autel de Notre-Dame, et qui bientôt après s'en va en grand mystère baiser les blanches mains d'Agnès Sorel; je vois d'ici le curieux Jacob découvrant sous la visière de l'héroïne un beau et jeune page qui meurt assassiné au coin d'un bois.

Puis, quand vient l'heure de midi, sur les bords de la Seine, flamboyante comme un miroir, un honnête Allemand, arrivé à Paris pour y vendre les premières Bibles sorties de l'imprimerie de Guttemberg, est accosté par une fille agaçante, ornée de l'affiquet légal de ce temps-là, et qui empêche le pauvre imprimeur d'être brûlé vif

comme juif et sorcier au milieu de ses belles Bibles.

Plus loin, dans un coin du cimetière de Saint-Séverin, est étendu un archer de la garde écossaise; Louis XI le regarde avec un air de compassion attendrie; le médecin du roi, Jacques Coythier en personne, au moyen d'une large blessure, délivre le patient de la pierre qui le tourmente; Louis XI embrasse son médecin, l'archer qui devait être pendu obtient sa grâce, pour être pendu trois mois plus tard.

Regardez plus loin, cette joyeuse et spirituelle figure, dont le sourire est une grimace, dont la louange est un trait envenimé : c'est le plaisant curé de Meudon, faisant mille impiétés à la face du Saint-Père et se les faisant toutes pardonner par un bon mot.

Un peu plus bas, cet homme traîné dans les rues de Genève et fouetté à outrance pour crime de paillardise, c'est Clément Marot, le créateur de notre langue, l'intime ami de François Ier et de sa sœur. Cet homme à la barbe noire, à l'œil creux et plein de feu, qui, du péristyle d'une église en ruine, commande le supplice, c'est Calvin, le réformateur. Si vous osez lever sa robe noire, vous verrez sur son épaule flétrie la fleur de lis de l'adultère.

Mais, hélas! pourquoi le vénérable Jacob détourne-t-il la tête? pourquoi la plume échappe-t-elle à ses mains tremblantes? C'est que du haut de l'échafaudage Jean Goujon, atteint d'une balle mortelle, est tombé, laissant incomplètes ses délicieuses arabesques du vieux Louvre, que tout le faste de l'Empire n'a jamais pu égaler.

« Jean Goujon chancela, s'appuya contre les parois de l'échafaudage, s'y cramponna un instant, roula le long de l'échelle et ne bougea plus. »

Voilà tout le livre du révérend Jacob, intéressant comme un vieux conte raconté pendant l'hiver au coin du feu, écrit avec l'originalité piquante d'une page de Froissart.





LE

DERNIER JOUR DE POMPÉI

POÈME

Par Mlle Delphine GAY

Si Mlle Gay n'avait pas déjà un beau nom poétique, le seul titre de ce nouveau recueil, et surtout ce mot fatal qui l'accompagne, ce mot *poème* si fort en honneur au siècle passé, et par tant de raisons si insipide dans le nôtre, aurait porté un coup mortel à son livre. En général, on ne se relève pas d'un poème aujourd'hui, surtout d'un poème sur cette vieille catastrophe de Pompéi; mais heureusement, cette fois, on en sera quitte pour la peur. Ce titre de poème sera, si l'on veut, une ruse de jeune femme et de jeune poète pour se donner plus d'importance, comme si un beau vers et une grande pensée n'étaient pas toujours à leur place.

Quoi qu'il en soit, je ne chicanerai pas plus longtemps Mlle Delphine Gay sur le titre donné à son nouveau recueil, bien que ce titre m'ait fait peur au premier abord, et qu'un poltron ne pardonne guère la peur qu'on lui a faite, je pardonne très sincèrement à Mlle Gay, parce qu'en dernier résultat Mlle Gay a vu l'Italie l'an passé, et qu'elle s'est senti le besoin de dire en vers : J'ai vu l'Italie, son beau ciel, ses beaux fleuves et les beaux monuments qui la couvrent; j'ai respiré cet air moitié sacré, moitié profane, cet air que respirait Auguste, que respirait Grégoire le Grand; et, malheureusement, ce n'est pas là ce que l'aimable voyageuse nous a dit. Par je ne sais quelle coquetterie d'antiquité et quel besoin poétique de voir toujours au delà du quelque chose existant, Mlle Gay, cette belle muse de notre époque, s'est jetée à corps perdu dans le Vésuve; et je suis sûr que, si quelque paladin des anciens temps osait monter à ces sommets brûlants, il trouverait sur la lave à peine refroidie un joli petit soulier de femme, en satin blanc, avec un nœud couleur de rose, tout à côté des énormes sandales d'Empédocle. Heureusement que cette fois le volcan n'a pas retenu trop longtemps son captif : à peine a-t-elle fait quelques pas dans les ruines de Pompéi, au milieu de ces palais silencieux, de ces temples sans sacrifices, de

ces tombes sans cadavres, Mlle Delphine sort de cette ville surprise par la mort aussi jeune, aussi riante que jamais, avec le cœur brûlant d'amitié, et se figurant parfois que c'est un sentiment plus tendre, avec ce front incliné par la pensée poétique, avec cette verve un peu recherchée, il est vrai, mais d'un effet élégant et pittoresque; en un mot, le Vésuve a rendu Mlle Gay au poème qui a fait sa renommée, à l'élégie comme elle l'écrivait au premier jour où elle se sentit poète, à ces confidences intimes qu'une jeune fille se fait à elle-même dans toute la vivacité de son cœur, mais dont elle est la première à rougir, quand, avec une tête plus froide, elle se met à relire tout haut les confidences qu'elle s'était faites tout bas.

Ce sont deux instants poétiques dans une femme jeune et belle, l'instant où elle produit se croyant seule, et l'instant où elle se lit au grand jour; l'instant où elle n'est que poète, un simple poète en déshabillé et robe blanche du matin et à peine revenue de son sommeil, et l'instant où elle entre parée au milieu d'un salon éclatant de lumière. Il faut être bien maladroit pour reprocher le soir à cette jeune fille ses rêveries du matin, pour lui faire un crime de l'avoir épiée; c'est pourtant ce qu'on a fait plus d'une fois pour Mlle Gay : il est des gens qui ont pris à la lettre toutes ses rêveries d'amour,

qui ont commenté toutes ses pensées, qui lui ont reproché jusqu'à la vivacité de son abandon. Ainsi, dans le nouveau recueil que j'annonce, cette élégie : *Il m'aimait,* véritable rêve poétique, est une chose ravissante qu'il faut bien se garder de commenter, d'expliquer, de torturer à la manière d'une âme froide ou d'un esprit positif, car ce serait en détruire tout le charme :

Il m'aimait, et mon cœur ne l'a point deviné,
Et l'espoir à mes pas ne l'a point enchaîné!
Je n'ai point reconnu l'amour à son silence,
Aux feux dont un regard trahit la violence,
A cet effroi charmant qu'il savait m'inspirer!
. . . .
Puis, quand il revenait, par sa vue embellie,
Quand sa voix triomphait de ma mélancolie,
Quand chacun partageait ma subite gaîté,
Lui s'indignait tout bas de ma légèreté.
Dans le monde on exclut la jeunesse de l'âme,
On veut que la langueur soit l'amour d'une femme ;
On la juge insensible, alors qu'elle sourit :
On ne croit pas qu'elle aime en gardant de l'esprit.

Et voilà certainement ce qui, dans notre jeune poète, devrait faire pardonner ces naïfs épanchements; tant qu'*il garde de l'esprit,* comment *peut-on croire qu'il aime?* Et, en vérité, quand une femme fait des vers, il ne faut rien croire, il faut

partager son émotion, rien de plus ; ou, si, pour partager son émotion, il faut y croire à toute force, gardons-nous de croire quelque chose au delà de cette émotion ; c'est une croyance qu'il faudra prolonger, et alors plus de poésie pour nous : la jeune fille gardera ses poésies pour elle seule, et alors, plus de ces vers comme ceux qu'on va lire, et qui nous raccommodent encore avec les vers. Il s'agit, dans cette pièce de vers, du plus grand malheur qui puisse affliger une femme, du *malheur d'être laide ;* Mlle Delphine Gay s'est fait à ce propos une grande peur, à laquelle nous devons un morceau plein de verve et de vérité :

En vain il se promet de me rester fidèle,
Sa tristesse me dit que je ne suis plus belle ;
Hélas ! son inconstance est peinte en ses regrets,
Depuis qu'un mal affreux a dévasté mes traits ;
Dans mes yeux, autrefois embellis par mes larmes,
La douleur elle-même a perdu tous ses charmes.
Maintenant il s'épuise en regrets superflus
Pour exprimer encor l'amour qu'il ne sent plus.
Sans espoir de bonheur, sans trouble, sans ivresse,
C'est dans ses souvenirs qu'il cherche sa tendresse,
Et triste, lorsqu'il veut m'admirer aujourd'hui,
Ses yeux sur mon portrait se fixent malgré lui ;
Pour être plus sincère en sa pitié touchante,
Il dit que je suis bonne et que ma voix l'enchante.

Je vous supplie, réfléchissez sur tout cela : ne

croiriez-vous pas, à ces vers, que Mlle Delphine Gay n'est plus telle que nous l'avons admirée au dernier salon ? Ces regrets ne sont-ils pas d'une vérité touchante ? N'y a-t-il pas de la nature dans ses pleurs ? Eh bien, toute cette laideur est encore un château en Espagne, une rêverie ; et, par un effort d'imagination que nulle femme ne comprendra, Mlle Gay se fait laide comme tout à l'heure elle se faisait passionnée ; elle ment à son miroir comme elle ment à son cœur ; elle est fausse même vis-à-vis d'elle-même. Après cela, croyez à la passion d'une femme, croyez à ses serments d'amour, croyez à son sourire, croyez à ses larmes. Serait-il vrai de dire que toute cette passion n'est que de la poésie, ou bien encore serait-il plus juste de dire que toute cette poésie n'est que de la passion ? Toutes ces questions, je le sais bien, touchent un peu au fleuve du Tendre ; cependant, à notre sens, elles ne sont pas oisives, puisqu'elles peuvent servir à nous expliquer comment il est advenu que Mlle Gay s'est élevée toute seule à la passion qui se retrouve partout dans ses vers, même dans le poème de *Madeleine,* dont Mlle Delphine Gay nous donne le septième chant aujourd'hui.

Ce poème, dont plusieurs parties sont fort remarquables, mais qui a le malheur d'être un poème, sera sans doute achevé par son auteur, et

alors j'en parlerai en détail. Pour aujourd'hui, Mlle Delphine Gay termine son recueil par *sa réponse* à ceux qui l'accusent de *ne pouvoir aimer*. Je suis sûr qu'après les vers que j'ai cités, on ne s'attendait guère à cette accusation.

Le poète, dit-on, dans sa brûlante ivresse,
Veut rester insensible en plaignant la tendresse ;
Son art ingénieux, de lui-même vainqueur,
Parle à force d'esprit le langage du cœur.

Voilà ce que l'on dit, et je n'ai pas dit autre chose dans mon article ; j'ai prouvé que Mlle Gay, s'étant décidée à se faire laide, était capable de tous les mensonges poétiques. Cependant, après avoir entendu l'acte d'accusation, écoutez, je vous prie, la défense :

O toi dont l'harmonie accompagne mes chants,
Qui fais parler mon âme en tes accords touchants ;
Toi qu'hélas ! en secret j'arrosai de mes larmes,
Toi qui connais mes vœux, mes rêves pleins de charmes,
Mes regrets éternels, mes tourments, mon effroi,
Toi qui sais mon secret, ma harpe, réponds-moi !
Dis comment le poète en proie à la souffrance
Peut célébrer l'amour, la joie et l'espérance ;
Comment par l'avenir son génie attristé
S'abandonne à l'erreur pour fuir la vérité ;
Dis comment, créateur des plus riants mensonges,
Son cœur désespéré s'exile dans les songes !

N'est-il pas malheureux que tout ceci soit en vers ?

Une fois dans son entraînement poétique, qui peut répondre à Mlle Delphine Gay? N'est-ce pas là une illusion nouvelle? un mensonge plus menteur que tous les autres? Sa crainte n'est-elle pas comme sa foi? Peut-on se fier davantage à ses serments qu'à ses regrets de n'être plus belle? Non, non, ne soyons pas assez imprudents pour croire à tous ses transports; défions-nous de sa passion, défions-nous de ses larmes, défions-nous de ce qu'elle appelle sa laideur; seulement ne nous défions pas de ses vers!





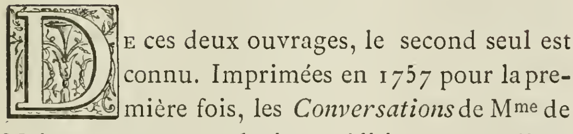
PROVERBES INÉDITS

DE Mme DE MAINTENON

(1829)

CONVERSATIONS

DE MADAME DE MAINTENON



De ces deux ouvrages, le second seul est connu. Imprimées en 1757 pour la première fois, les *Conversations* de Mme de Maintenon ont eu plusieurs éditions, et ce livre si simple et si naïvement écrit a toujours été recherché par les amis de la jeunesse comme une excellente lecture, pleine d'idées et de leçons intéressantes et variées.

Les *Proverbes inédits* que publie M. Blaize aujourd'hui, et qui font la suite naturelle des *Conversations*, sont, à n'en pas douter, de la même

plume élégante et facile. Non contente de commander, pour ses pensionnaires de Saint-Cyr, l'admirable tragédie d'*Athalie* et la délicieuse élégie d'*Esther* à la muse oisive du grand Racine, Mme de Maintenon, tout entière aux soins de l'intéressant troupeau qu'elle avait réuni, s'occupait, dans ses moments de repos, de faire, exprès pour elles, de petites comédies dans lesquelles le précepte, subtilement développé et caché sous l'intérêt d'une action dramatique, arrivait à ces jeunes âmes avec tout son pouvoir. J'ai lu comme un enfant tout ce recueil, d'abord parce que c'était un livre pour l'enfance, un de ces livres difficiles à composer dont peu d'hommes ont eu le secret, et ensuite parce que c'était un livre du XVIIe siècle. Eh bien! dans ces esquisses légères de comédies enfantines, ce n'est pas sans un grand intérêt que j'ai retrouvé les traces vivantes de ce siècle, de cette cour, et de Mme de Maintenon qui, reine et bourgeoise à la fois, se plaisait souvent, pour l'instruction de ses protégées ou de ses nièces, à redescendre dans les détails de ménage si communs dans ce grand siècle, et qu'on rencontre souvent chez Mme de Sévigné.

Dans ces proverbes on parle de tout : toilette, économie, propreté, ordre, femme de chambre, travail, prière, tout y est; on y trouve même en

scène Mme de Maintenon qui, dans un dialogue très simple, se représente s'ennuyant à Marly, dans cette chambre *qui va de plain-pied dans l'appartement du Roi, qu'il a fait meubler et tapisser de même que la sienne.* Il est vrai qu'elle ne voit *que le Roi au-dessus d'elle;* mais sous cette tapisserie d'or il y avait une muraille *nouvellement plâtrée qui lui donna une fluxion sur les yeux et sur les dents;* de sorte qu'elle ne put fermer l'œil. Le matin, elle se leva *dès six heures.* A peine fut-elle habillée *qu'il lui fallut recevoir Mgr l'archevêque* avec qui elle avait à traiter d'affaires sérieuses. Au sortir de là, sa chambre fut remplie de *princesses et d'autres dames,* sans qu'il lui fût permis de trouver un instant de repos.

Ce qui prouve, ajoute l'auteur, que *tout ce qui brille n'est pas or.*

Ces proverbes de Mme de Maintenon, tout pleins de ces naïfs détails, sont donc, à mon sens, un bon livre intéressant et moral, un des meilleurs ouvrages qu'on puisse mettre entre les mains d'une jeune personne, et, qui plus est, un livre historique pour ceux qui aiment, dans l'histoire, les petits faits de la vie privée des grands personnages de la cour.



MÉMOIRES

DE MADAME LA COMTESSE DU BARRY

(1829)

Pourquoi donc n'en parlerais-je pas? La contemporaine n'a-t-elle pas écrit sa vie en huit gros volumes et en style de corps de garde; pendant que ce livre, digne avant-coureur des *Mémoires* de M. Vidocq, fait encore les délices de nos salons, pouvait-on me défendre de m'intéresser à la vie d'une femme qui devint pouvoir, dans un temps où tous les pouvoirs du monde allaient en s'affaiblissant? Certainement je parlerai de ces mémoires, je me suis trouvé trop intéressé à ce récit rapide et varié d'une fortune si étrange, pour ne pas en dire quelque chose à mes lecteurs.

Au milieu du règne de Louis XV, alors que la belle Mme d'Étioles s'égarait dans les forêts de Vin-

cennes sous les attributs de la Diane chasseresse, une jeune fille venait au jour, ignorée et pauvre; à sept ans, la misère forçait sa mère de venir à Paris à petites journées, et la jeune enfant, toute fière d'être en voiture, ne se sentait pas de joie. A Paris elle arriva pour être protégée; son joli visage, qui plus tard captiva la cour enchantée, se développa d'abord à l'ombre des murs élevés d'un pensionnat de deuxième ordre, et bientôt après dans l'élégante et somptueuse boutique d'une marchande de modes.

Là, en simple tablier, en petit bonnet rond, la jeune ouvrière assistait à tout le luxe de cette grande ville qui faisait de l'intrigue et du plaisir sa principale occupation. Elle était donc assise au comptoir, suivant d'un œil d'envie les innombrables transformations de la coquetterie, et ne se doutant pas que dans ce drame si compliqué, si animé, si mêlé de passions, elle dût jamais jouer un rôle.

Il est inutile de dire ici comment la jeune fille passa des jeux innocents aux plaisirs coupables. Elle se perdait; insouciante comme une jeune fille abandonnée à elle-même et qui ne croit pas à d'autre devoir qu'à celui de plaire, elle entra comme dame de compagnie chez une vieille marquise dont les salons étaient ouverts aux célébri-

tés de l'époque. Ce fut dans ces salons qu'elle apprit à connaître le monde, et Dieu sait comment cette jeune fille sans expérience jugeait les hommes fameux de ce temps!

Au premier abord et avec un faux tact féminin, la voilà qui juge que Diderot est un enthousiaste à froid, M. d'Alembert un esprit sec et guindé, M. Marmontel un esprit faux et creux, M. de La Harpe un ennuyeux homme de goût, M. le baron Grimm un hypocrite de sentiment.

Dans son livre, aucun des hommes de ce temps n'échappe à un jugement sévère et rapide ; on voit que Mme du Barry partageait l'aversion du roi de France pour ces coteries puissantes qui détruisirent la monarchie pièce à pièce. Voltaire seul trouve grâce aux yeux de la frondeuse marquise ; Voltaire, roi à Ferney, est encore roi à Versailles, dans les petits appartements ; esprit souple, courtisan délié, on le voit d'abord, quand la nouvelle favorite est au premier degré de l'échelle, faire la cour aux Choiseul, en écrivant une satire contre une rivale qui leur déplaisait ; mais, à mesure que cette rivale s'avance à la place de Mme de Pompadour, favorisée par ce singulier esprit qui lui enseigne à n'être vis-à-vis du roi de France qu'une femme simple et jolie, alors vous voyez le philosophe français désavouer d'abord sa première satire, en

demander pardon à genoux, remplacer cette satire par un éloge, et enfin grossir au loin cette cour, en dehors de la cour, où se pressent tous les vieux noms de la monarchie.

Ceci est, à n'en pas douter, une époque de décadence, un drame lamentable qui se joue dans un royaume croulant. Il est vrai, ce drame est élégant et hardi; ces gens qui vont à leur perte s'y rendent en chantant, et couronnés de roses; cela même devient un nouveau sujet de réflexion, et la lecture du livre où sont contenus ces affligeants détails est une leçon qui peut n'être pas inutile, même à des temps devenus plus graves.

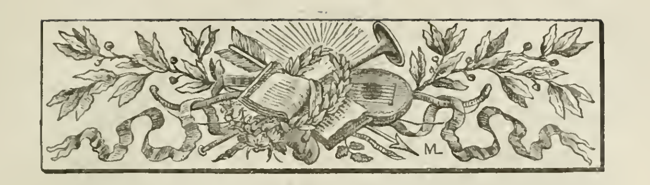
On y trouve plusieurs scènes qui font un contraste terrible et frappant avec ces jeux folâtres d'une cour qui renvoyait toujours les affaires sérieuses au lendemain. Ainsi la prise de voile de Madame Adélaïde, la sainte résignation de cette princesse et sa sépulture vivante dans un monastère, précèdent de peu de mois la présentation en forme de la nouvelle favorite; après quoi le mariage du Dauphin et les tristes accidents qui désolèrent les fêtes populaires; en un mot, dans les *Mémoires de Mme du Barry*, on respire malgré soi et presque à chaque page je ne sais quelle odeur de meurtre et de révolution qui fait horreur. Même à celui qui ne connaît pas l'histoire, il serait facile de com-

prendre, après cette lecture, qu'à une monarchie ainsi conduite il n'y a pas d'autre fin qu'une révolution.

Dans les *Mémoires de Mme du Barry* la révolution se voit partout, à l'armée, dans le peuple, parmi les grands, chez les philosophes, dans le haut clergé, dans les mœurs des femmes, dans l'apathie du roi : sous ce rapport c'est un bon et énergique commentaire à l'histoire de cette époque.

Je reviendrai sur ce livre quand il sera entièrement terminé; deux volumes seulement ont paru, et si ce style rapide, concis, coloré, toujours facile, appartient en effet, comme le disent les éditeurs, à Mme du Barry, on ne peut que s'étonner de trouver que la protectrice des lettres, Mme de Pompadour elle-même, est loin de parler aussi bien.





CRITIQUE HISTORIQUE

ÉTUDES HISTORIQUES

Par M. le vicomte de CHATEAUBRIAND

(1831)

Il faut un vaste coup d'œil pour saisir l'ensemble de ce beau travail. A l'instant même où l'histoire moderne de la France vient de finir, à l'instant où les destinées prédites par 89 sont enfin accomplies, M. de Chateaubriand se rencontre pour poser la borne de cette grande histoire de France, pour la résumer à la manière du génie; M. de Chateaubriand, comme Auguste, ferme le temple du Janus historique, les vieilles portes ont roulé sur leurs gonds;

à présent le noble historien est assis sur le seuil les bras croisés. Vienne le temps, inflexible vieillard qui de sa main de fer ouvrira de nouveau la porte du temple ; il recommencera les annales interrompues ; il gravera sur un nouvel airain les révolutions à venir ; infatigable historien, il poursuivra de nouveau l'humanité haletante dans cette route frayée par tant de dieux, par tant de prêtres, par tant de rois, aujourd'hui seulement frayée par tant de peuples ; mais alors nous ne serons plus. Même en vivant de notre vie moderne, il faut cent ans au moins pour reconstruire une histoire nouvelle. A toute force, et quel que soit notre désir de savoir et d'apprendre, il faut nous arrêter quand M. de Chateaubriand s'arrête, il faut nous reposer quand il se repose, il faut attendre quand il attend. C'en est donc fait ; renonçons à l'avenir, remontons dans le passé ; eussions-nous encore de longues années à vivre, le présent seul nous reste, et le présent nous suffira.

Le livre historique de M. de Chateaubriand est formé sur un plan aussi vaste que l'histoire de Bossuet. Comme Bossuet, il remonte au commencement des âges. Trop tolérant et trop philosophe, il ne prend pas la *Bible* pour point de départ. Il sait que le peuple juif, en commençant par la *Bible*, n'a fait qu'obéir à la curiosité commune des peu-

ples qui les force, pour premier acte littéraire, à s'inquiéter du pourquoi et du comment de leur existence, *à faire Dieu*, selon l'admirable expression de Fichte. Non, M. de Chateaubriand ne se perdra pas dans les hauteurs de cette métaphysique tout allemande, qui a compromis l'histoire au point d'en faire un poème épique. Il se contente de remonter aux vrais historiens. Qu'Hérodote donne à ses livres le nom des Muses; qu'Homère fasse en vers l'histoire de la Grèce, donne une vie à ses héros et à ses dieux, M. de Chateaubriand fait de l'histoire ce qu'en faisait Aristote, une muse inférieure à la poésie, une muse différente, plus correcte, plus vraie, plus décente, plus maîtresse de ses passions, en un mot, plus juste et d'un sang plus froid; il a passé en revue, avant d'écrire la sienne, toutes les histoires qui l'ont précédé : Thucydide qui raconte comme s'il avait vu les faits, Tacite et Tite-Live qui racontent comme Thucydide, sauf quelques rares passages dans lesquels ils invoquent à leur secours des témoignages étrangers; il a pesé tout ce que valait cette manière de composer l'histoire et de l'arranger méthodiquement, de la parer avec élégance, d'en faire une œuvre d'art, de se complaire en beaux discours, en périodes redondantes, en beau langage; corrigeant, retranchant, arrangeant la posi-

tion historique comme on ferait pour un drame; certes, si quelqu'un pouvait être touché de cette manière d'être historien et de mettre à profit tout son style, toute son imagination, toute son âme, toutes ses anciennes habitudes, ce devait être M. de Chateaubriand. Qui, mieux que lui, aurait refait à propos de la France les *Décades* de Tite-Live, ce beau livre que nous lisons pour avoir une idée de l'élégance et de la pureté romaines, encore plus que nous ne le lisons pour savoir l'histoire de la ville maîtresse ? Eh bien! M. de Chateaubriand, à qui cela aurait été si facile, n'a pas voulu être Tite-Live. Tite-Live, pour nous peuple constitutionnel, peuple positif, peuple d'action plutôt que de réflexions et de théories, Tite-Live n'a pas été trouvé assez historien; à plus forte raison Thucydide. M. de Chateaubriand a fait autrement que ces deux-là.

Il a parlé non pas seulement des beaux faits de l'histoire : batailles, sièges, traités, héros qui plient leur manteau, laissant d'un côté la paix, et de l'autre tenant la guerre suspendue, généalogies qui descendent du ciel, mais encore il a appelé sur la scène tout ce qui était resté derrière les décorations antiques, il a appelé à son secours tout ce qui était de son monde historique, la poésie et toutes les lois, lombardes, allemandes, bavaroises, anglo-

saxonnes et galliques; il a fouillé dans les archives, dans les chartes, dans les mémoires d'académies, dans les conciles; il a entassé les monuments, les faits, les dates, il s'est entouré de recherches, et n'a reculé devant aucune poussière; il a pâli, il a vieilli sur ses pénibles travaux; il n'a pas pensé, lui, qu'on pût écrire l'histoire sans la savoir, au contraire, il a voulu la savoir trop avant de l'écrire; ce qu'il a fait pour notre histoire est effrayant; il lui était si facile pourtant et si commode de se livrer avec son style à la narration des faits déjà connus, ses doctrines politiques sont si belles et si favorables au talent, son nom est si grand, son influence sur son époque est si puissante, ce titre : *Histoire de France*, et ce nom *Chateaubriand* auraient fait si bien à la tête d'un livre! Mais M. de Chateaubriand n'a pas voulu.

Il a suivi avec la patience du génie nos vieilles annales dans leurs ramifications les plus opposées et les plus diverses. D'abord l'histoire de France prend naissance à Sainte-Mure, à l'abbaye de Saint-Denis, à l'ombre de l'église de Dagobert; elle se glisse dans les conciles, dans les coutumes des provinces, peu à peu elle fait corps, elle prend de l'unité, ses faits s'arrangent méthodiquement sous les dates, comme le soldat sous le drapeau; d'abord l'histoire est monacale, puis, sous les rois,

elle flatte et tend la main. Vély donne à Clovis la cour et presque les broderies de Louis XIV, il voit déjà le roi de France marchant escorté des trois ordres et du parlement en robes longues, ce qui n'empêche pas l'histoire de marcher. Elle a déjà fait des pas, escortant assidûment la royauté avec laquelle elle se modèle, jusqu'à ce qu'enfin, la France, devenue républicaine, de royaliste qu'elle était, force fût à l'histoire de faire comme elle, de quitter les vieilles allures, de se renouveler quand la législation se renouvelait ; il fallait, à ce propos, que l'histoire prît un parti ; deux écoles se trouvaient indiquées, restait à choisir.

La première de ces deux écoles consiste dans le simple récit des événements et des mœurs ; elle raconte, elle ne discute pas, elle laisse le lecteur à son arbitre, elle ne prend parti ni pour ni contre, elle s'abstient de toute passion ; elle n'est prévenue pour aucune idée. Cette école s'appelle l'*école descriptive* par opposition à l'*école philosophique* du dernier siècle ; remarquez que cette épithète *philosophique* était une niaiserie, un ridicule pléonasme ou un absurde contresens.

Après l'école descriptive, système fort simple et qui doit convenir aux esprits peu hasardeux et tremblants, aux sceptiques surtout, heureuse race d'hommes qui s'en va chaque jour, vient l'his-

toire *fataliste*. Le fatalisme historique raconte les faits généraux, supprime les détails, substitue l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, reste impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques ; ce système est plus favorable au talent, au misanthrope, comme l'est d'ordinaire tout historien ; il donne de l'énergie à l'esprit, il laisse une grande liberté à l'écrivain, il se couvre d'un masque sous lequel il peut rougir impunément ; ces deux systèmes, M. de Chateaubriand les a parfaitement distingués et analysés, indiquant le fort et le faible.

D'une part, l'histoire descriptive, à force d'être simple et nue, peut finir par ressembler à de simples mémoires privés, sans mouvement et sans couleur. La vérité et la philosophie y perdent toutes deux ; il est impossible de se contenter de quelques tableaux de mœurs quand il s'agit de l'histoire entière et de l'humanité.

D'autre part, l'école fataliste flétrit l'individu en lui donnant la place d'un chiffre, en le dépouillan- de toute consistance, de toute valeur morale. Sout mis à ce système, les hommes n'ont plus de noms à eux, plus de vertus à eux, ils agissent poussés par une idée dominante qu'ils ne comprennent pas, ils sont guidés par des révolutions qui triomphent avec leur secours, et qui ne leur font pas

même l'honneur de les consulter; ils agissent comme ces comparses de tragédie, qui n'entendent rien à l'action du drame qu'ils jouent, et qui pleurent, rient ou se battent à un signe convenu. Entre ces deux systèmes il est difficile de choisir, aussi M. de Chateaubriand ne choisit pas; M. de Chateaubriand n'est pas l'homme d'un système unique; au contraire, il les accepte tous : heureux l'historien qui saurait unir la gravité de l'histoire à l'intérêt du roman, qui pourrait être à la fois Thucydide et Plutarque, Tacite et Suétone, Bossuet et Froissart, et fonder son livre sur les principes généraux de l'école moderne. Le mieux est, quand on écrit l'histoire, de se livrer à son génie, si on a du génie; or, pour écrire l'histoire, aujourd'hui que nous n'avons plus de chroniques, il me semble indispensable d'en avoir!

Je parlerai très peu du système historique de l'Allemagne, bien que M. de Chateaubriand en ait parlé. C'est de la philosophie à propos d'histoire. Certainement c'est la plus belle application que la philosophie puisse faire de ses travaux sur le cœur humain. Ces divers systèmes, à l'homme qui a loisir et intelligence, sont plus amusants et plus récréatifs que les meilleurs romans de Walter Scott. Chaque philosophe, de temps à autre, dans cette Allemagne composée de tant de capitales,

dont Weimar est encore la reine, grâce à Gœthe, et qui déjà s'est affaiblie comme Gœthe, partageant la décadence de sa vieillesse comme elle a partagé l'exaltation poétique de son jeune âge, comme elle partagera le froid mortel des derniers moments du grand homme; chaque philosophe, dis-je, vient apporter son tribut à cette masse d'idées philosophiques qui sortent de l'âme des peuples, qui dominent tout ce qui les approche, et qui s'attaquent à tout ce qu'elles peuvent atteindre.

Regardez et soyez attentifs. Quel trésor d'idées! comme le trésor s'amasse et s'enfle! on ne compte déjà plus les travailleurs. Hégel a trouvé quatre modes de manifestation historique; l'Orient se développe dans l'immobilité; il faut du mouvement à la Grèce; Rome se repose après avoir marché; les nations du Nord marchent après s'être reposées tout d'abord.

D'autre part, dans l'école historique, Niebuhr, que l'Allemagne vient de perdre, a composé l'histoire romaine avant l'existence de Rome, dominé par le souvenir de Herder, génie poétique, si admirablement compris et traduit par Edgar Quinet, qui, bien avant Niebuhr, avait déjà fait l'histoire du monde et de l'humanité, au seul aspect de ce monde et avant que le sol humide, œuvre de la création, eût été foulé par des pas humains.

De nos jours, — et ici je me sers des éloges de M. de Chateaubriand, qui peut-être, tant il y a d'indulgence dans le talent, a lu beaucoup trop de monde, — de nos jours, l'histoire a fermenté, elle a monté jusqu'aux bords; elle éclate. Plusieurs hommes de talent ont entrepris de faire de l'histoire, et quelques-uns ont eu le bonheur et la gloire de réussir. M. Villemain a écrit la vie de Cromwell, comme pour se préparer à écrire la vie de Grégoire VII, qui doit mettre le sceau à sa réputation. M. de Saint-Martin s'est occupé avec science et ténacité de l'histoire des Perses, qui ont l'honneur d'être un des peuples primitifs. Madame de Staël, *cette femme qui n'a point de rivale*, a montré dans ses *Considérations sur la Révolution française,* qu'elle était née historien comme d'autres naissent poètes. M. Fiévée, homme de talent et d'esprit, a fait mieux que M. de Bonald, longtemps trop vanté, aujourd'hui tombé trop bas, et qui n'a mérité cette honte que pour avoir été censeur! M. Salvandy, écrivain d'un si beau style, a prédit, dans son *Histoire de Pologne*, cet affranchissement dont nous restons les niais spectateurs. Dans les recherches historiques, M. Monteil, écrivain d'esprit, de science, de goût, et si modeste que ce serait une nouveauté de le voir, a déjà fait quatre volumes charmants et trop peu connus sur

notre vieille histoire. C'est fâcheux que M. de Chateaubriand ait accolé le nom de M. Capefigue au nom de M. Monteil. C'est une injustice gratuite faite à M. Monteil. C'est une grande inadvertance ou une grande faiblesse de la part du noble historien.

En suivant cette liste, où se trouvent, par un étrange malheur, tant de nullités, tant d'éloges incroyables, que personne ne rectifiera, pas même celui qui les a dictés, nous rencontrons de grands travaux et de beaux ouvrages. M. Guizot jette la clarté et la vie dans cette histoire d'Angleterre, qu'il nous importe tant de bien savoir. M. de Barante se fait chroniqueur, à l'exemple de Froissart, et il réussit. M. Sismondi travaille avec une infatigable conscience pour les historiens à venir. M. Thierry a trouvé de vives et fortes théories que notre siècle a adoptées comme des vérités, tant elles lui ont paru véritables. Nous avons deux historiens de la révolution qui sont devenus également populaires. Tous deux écrivirent l'histoire de la Révolution française, qui est encore à écrire, qui sera encore à écrire longtemps, tant que vivront nos vieilles passions politiques, tant que nous serons dans cette incertitude fatale sur les hommes et sur les choses, qui nous inquiète et qui nous perd, tant qu'il restera à écrire des mémoires, après les

mémoires innombrables que nous avons déjà; je ne crois pas que nous puissions nous attendre, nous, à lire une véritable histoire de la Révolution.

C'est à juste titre que M. de Chateaubriand a mis au nombre des historiens M. Béranger; l'empire guerrier, le soldat, la patrie et le patriotisme des camps respirent dans ses chansons.

Le cours de M. Saint-Marc de Girardin à la Sorbonne, le seul cours suivi de cette Sorbonne, si caduque depuis que M. Villemain et M. Guizot ne professent plus, a jeté déjà plus de lumière sur la vieille Allemagne et sur ses liaisons avec les peuples de l'Europe qu'on n'eût pu en attendre du plus vieux professeur; aussi la réputation de M. Saint-Marc, comme historien et comme écrivain, est-elle déjà égale à toutes les célébrités.

Si M. Delatouche l'eût voulu, il eût fait de l'histoire aussi. Sa préface et son livre sur les réactions napolitaines annoncent un maître. Il y a, dans ce livre si frivole en apparence, des portraits que ne désavouerait pas Tacite; mais M. Delatouche n'a pas voulu; l'imagination l'a emporté chez lui sur la science; homme heureux, il a préféré le repos au travail, il a préféré le bonheur à toute la gloire littéraire, et la gloire, capricieuse qu'elle est! lui est venue avec le bonheur.

Il y a trois ans, paraissait une *Histoire d'Angleterre,* par M. Armand Carrel : c'était un travail énergique, un style de fer, une passion de Spartiate ; on eût dit un sauvage qui écrivait l'histoire. L'auteur voyait de haut et voyait bien. Depuis ce temps, il garda le silence. Il reparut aux journées de juillet, pour défendre la presse attaquée, il faisait un journal d'opposition, en compagnie de deux hommes de talent, historiens comme lui. Quand ces hommes quittèrent le journal, M. Carrel les remplaça tout seul ; personne ne s'aperçut, excepté le ministère, qu'il y avait au *National* deux hommes de moins.

La liste de nos historiens, chez M. de Chateaubriand, est plus longue que cela. En citant tous ces noms, M. de Chateaubriand devait avoir peur de trouver trop de bons historiens, malheureusement chose si rare qu'il faut prendre garde de prodiguer ce titre, surtout quand il est bien convenu qu'à la fin de cette liste la postérité reconnaissante, éclairée par tant de travaux, consolée et charmée par tant de génie, fière de son historien et de son poète, à la tête de tous ces noms honorés de la vieille et de la moderne histoire, écrira ce grand nom : *Chateaubriand.*



HISTORIETTES

DE TALLEMANT DES RÉAUX

(1834)

Je vous en demande bien pardon, mais je vais vous faire de la littérature facile parmi les littératures faciles, une littérature de citations ; seulement, comme le livre que je veux vous citer est tout neuf, à moitié inédit et très curieux, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop, et que le terrible Nisard me dira : *Amen !*

Le livre en question est intitulé : *Historiettes de Tallemant des Réaux*, *parce que*, dit l'auteur, *ce ne sont que des petits mémoires qui n'ont aucune liaison les uns avec les autres*. Quant à ce que peut être ce Tallemant des Réaux, c'était, autant qu'il me paraît, un gentilhomme de l'école de Montaigne; sceptique, railleur, indifférent au bien

et au mal, racontant le bien comme le mal, mais préférant le mal au bien, en sa qualité d'historien véridique. Son livre, retrouvé et publié par MM. de Monmerqué et Taschereau, commence à Henri IV et ne s'arrête qu'au dix-huitième siècle. C'est la découverte la plus amusante qu'on ait faite depuis vingt ans, en prenant les *Mémoires de Saint-Simon* pour ce qu'ils sont en effet, pour une histoire.

Mais que d'idées nouvelles vont surgir de la lecture des *Mémoires* de Tallemant! que d'admirations il va détruire! que d'enthousiasme il va réduire à sa juste valeur! On dirait, à l'entendre, que cet homme a été le valet de chambre de tous les héros dont il parle, tant cet homme rencontre peu de héros. Vous allez voir si ce que je dis n'est pas de toute vérité! Commençons, comme il commence lui-même, par Henri IV, Henri le Grand, le héros de Voltaire, l'ami de Sully, l'amant de Gabrielle. Vous allez voir ce que devient Henri IV entre les mains de notre sceptique Tallemant des Réaux.

« Si ce prince fût né roi de France et roi paisible, probablement ce n'eût pas été un grand personnage; il se fût noyé dans les voluptés, puisque, malgré toutes ses traverses, il ne laissait pas, pour suivre ses plaisirs, d'abandonner les plus importantes

affaires. Après la bataille de Coutras, au lieu de poursuivre ses avantages, il s'en va badiner avec la comtesse de Guiche, et lui porte les drapeaux qu'il avait gagnés. »

.... Mme de Verneuil, le grondant un jour cruellement, lui dit que bien lui prenait d'être roi, que sans cela on ne pourrait le souffrir, et qu'il puait comme une charogne.

« Elle disait vrai ; il avait les pieds et le gousset fins ; et quand la feue reine mère coucha avec lui la première fois, quelque bien garnie qu'elle fût d'essences de son pays, elle ne laissa pas que d'être terriblement parfumée : « Je tiens de mon père, « moi, je sens le gousset. »

« Quelque brave qu'il fût, on dit que quand on lui venait dire : « Voilà les ennemis », il lui prenait toujours une espèce de dévoiement, et que, tournant cela en raillerie, il disait : « Je m'en vais « faire bon pour eux. »

« Il était larron naturellement ; il ne pouvait s'empêcher de prendre ce qu'il trouvait ; mais il le renvoyait. Il disait que, s'il n'eût été roi, il eût été pendu.

« Pour sa personne, il n'avait pas une mine fort avantageuse ; Mme de Simier, qui était accoutumée à voir Henri III, dit, quand elle vit Henri IV : « J'ai vu le roi, mais je n'ai pas vu *sa majesté.* »

Eh bien ! malgré plusieurs autres petites anecdotes qui ne sont guère à la gloire de sa personne, en voici deux ou trois où se retrouve, peut-être malgré Tallemant, l'homme d'esprit et le grand roi.

« A La Rochelle, le bruit était parmi la populace qu'un certain chandelier avait une *main de gorre*, c'est-à-dire une mandragore ; or, communément on dit cela de ceux qui font bien leurs affaires. Le roi, qui n'était encore que roi de Navarre, envoya quelqu'un, à minuit, chez cet homme, demander une chandelle. Le chandelier se lève et la donne. « Voilà, dit le lendemain le roi, la *main de gorre*.

« Cet homme ne perd point l'occasion de gagner, « et c'est le moyen de s'enrichir. »

« Une fois, un gentilhomme servant, au lieu de boire l'essai qu'on met dans le couvercle du verre, but, en rêvant, ce qui était dans le verre même. Le roi ne lui dit autre chose, sinon : « Un tel, au « moins deviez-vous boire à ma santé ; je vous « eusse fait raison. »

Ce sont là des anecdotes qui manquent à l'histoire de Péréfixe, et qui tiendraient bien leur place dans les notes de *la Henriade*. En voici une qui ne déparerait pas non plus la vie de Crillon.

« Avant la réduction de Paris, une nuit que le roi ne dormait pas bien et qu'il ne pouvait se

résoudre à quitter sa religion, Crillon lui dit : « Pardieu ! Sire, vous vous moquez de faire diffi- « culté de prendre une religion qui vous donne une « couronne. » Crillon était pourtant bon chrétien ; car un jour, priant Dieu devant un crucifix, tout d'un coup il se mit à crier : « Ah ! Seigneur, si j'y « eusse été, on ne vous eût jamais crucifié. » Je pense même qu'il mit l'épée à la main, comme Clovis et sa noblesse au sermon de saint Remi. Ce Crillon, comme on lui montrait à danser, et qu'on lui disait : « Pliez, reculez. — Je n'en ferai rien, dit-il, « Crillon ne plia ni ne recula jamais. »

Viennent ensuite plusieurs anecdotes sur Biron, qui savait le grec *et qui s'en cachait*, ayant honte de la science *pour s'accommoder à son siècle* ; plusieurs bons mots de Roquelaure, espèce de bouffon, qui a plus d'esprit dans Tallemant que toute autre part. Ce diable de Roquelaure était borgne, et il avait les ballets en horreur. Sa Majesté, pour l'attraper, le conduisit elle-même à un ballet. Il n'y avait pas moyen de fuir ; mais il se mit en telle posture qu'il avait son bon œil caché. On n'y prit pas garde, et après il dit au roi qu'avec toute sa puissance il ne lui avait pu faire voir un ballet en dépit de lui.

Nous passons de là à la biographie du marquis de Pisani, ambassadeur à Rome, qui passa *huit*

ans sans boire; bientôt le marquis de Pisani cède la place à M. de Bellegarde, et à propos de M. de Bellegarde, l'auteur parle beaucoup de Henri III. Henri III avait du bon quelquefois; l'anecdote de son commis, *trésorier de mon épargne*, est fort connue. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est la manière dont il prit ce commis à son service.

« Allant à la foire Saint-Germain, il trouva un jeune garçon endormi ; un assez bon prieuré vaquait; plusieurs personnes étaient après, à qui l'aurait. « Je le veux donner, dit-il, à ce garçon, « afin qu'il se puisse vanter que le bien lui est « venu en dormant. »

La princesse de Conti vient ensuite; mais l'histoire de ces dames est encore bien plus scabreuse que l'histoire de ces messieurs. C'est à peine si, dans le cours de son récit, Tallemant rencontre une femme honnête; voici cependant un mot très spirituel de Mme de Guise à la princesse de Conti : « Mme la princesse de Conti dit aussi à Mme la comtesse : « Vous m'êtes bien obligée de n'avoir « point fait d'enfants. — En vérité, lui répondit « l'autre, pas tant que vous penseriez : car nous « sommes persuadées qu'il n'a pas tenu à vous. »

Après les dames, après les courtisans, après les rois, viennent les poètes ; Tallemant n'a garde de les oublier. Le premier qui lui vient en mémoire,

c'est Philippe Desportes, né à Chartres, d'une basse naissance, *mais il avait bien étudié.*

« Il fut clerc chez un procureur à Paris. Ce procureur avait une femme assez jolie, à qui ce jeune élève plaisait un peu trop. Il s'en aperçut, et un jour que Desportes était allé en ville, il prit ses hardes, en fit un paquet, et le pendit au maillet de la porte de l'allée avec cet écrit : « Quand Philippe « reviendra, il n'aura qu'à prendre ses hardes et s'en « aller. » Desportes prit son paquet et s'en alla à Avignon (peut-être que la cour était vers ce pays-là) ; sur le pont, où les valets à louer se tiennent, comme à Paris sur les degrés du Palais, il entendit quelques jeunes garçons qui disaient : « M. l'évêque du « Puy a besoin d'un secrétaire. » Desportes alla trouver l'évêque qui était alors à Avignon ; la physionomie de Desportes plut au prélat. Ce fut du temps qu'il était à ce prélat qu'il commença à se mettre en réputation par une pièce de vers qui débutait ainsi :

O Nuit ! jalouse Nuit, etc.

qui réussit, et que tout le monde chanta. »

La plus grande gloire de Desportes aujourd'hui, c'est d'avoir été le maître et le protecteur de notre grand poète et grand satirique Régnier, son neveu. Voici une bonne anecdote sur Régnier :

« Desportes était en si grande réputation que tout le monde lui apportait des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un avocat lui apporta un jour un gros poème qu'il donna à lire à Régnier, afin de se délivrer de cette fatigue; en un endroit cet avocat disait :

Je bride ici mon Apollon.

« Régnier écrivit à la marge :

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des Muses le roi;
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien les ânes comme toi. »

Quel grand malheur que ce grand Régnier soit mort à trente-neuf ans!

Du reste, la vie du poète des poètes est une belle vie. Amoureux et poète, ses vers furent chantés, ses amours furent célèbres. Il commença par aimer Mlle de Senneterre, et il fut aimé de la reine de Navarre. Un jour le roi Henri IV lui dit en riant, devant Mme la princesse de Conti, sa nièce : « *Monsieur de Tiron* (c'était sa principale abbaye), il faut que vous aimiez ma nièce, cela vous fera faire encore de belles choses, quoique vous ne soyez plus jeune. » La princesse lui répondit hardiment : « Je n'en serais pas fâchée; il en a aimé de meilleure maison que moi. »

Dans le second volume de Tallemant, qui n'a pas paru encore, vous trouverez un digne pendant à la biographie de Desportes, un très amusant chapitre, intitulé : *Racan, et autres rêveurs.*

Il n'a jamais su le latin, et cette imitation de l'ode d'Horace, *Beatus ille,* etc., est faite sur la traduction en prose que lui en fit le chevalier de Bueil, son parent, et qu'il se chargea de mettre en vers français.

« Jamais la force du génie ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-ci : car, hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier, il bégaye, et n'a jamais pu prononcer son nom, car, par malheur, l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal. Plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre. Bon homme du reste et sans finesse. »

La vie de Racan est une suite continuelle de mystifications plaisantes. Tallemant est inépuisable au sujet des innombrables distractions du poète.

« Une fois, en rêvant, il mangea tant de pois qu'il n'en pouvait plus. « Regardez, dit-il, *ces to-*
« *tins de latais*, ils ne m'avertissent pas, ils m'ont
« laissé *trever.* »

« Il allait voir un jour un de ses amis à la campagne, seul, et sur un grand cheval. Il fallut descendre pour quelque nécessité et il ne put trouver de montoir : insensiblement il alla à pied jusqu'à la porte de celui qu'il allait voir ; mais, y ayant trouvé un montoir, il remonta sur sa bête, et s'en revint sur ses pas sans sortir de sa rêverie.

« Une après-dînée il fut extrêmement mouillé. Il arrive chez M. de Bellegarde et entre dans la chambre de Mme de Bellegarde, pensant entrer dans la sienne ; il ne voit point Mme de Bellegarde et Mme Des Loges, qui étaient chacune au coin du feu. Elles ne dirent rien, pour voir ce que ce maître rêveur ferait. Il se fait débotter et dit à son laquais : « Va nettoyer mes bottes, je ferai sécher « ici mes bas. » Il s'approche du feu, et met ses bas à bottes bien proprement sur la tête de Mme de Bellegarde et de Mme Des Loges qu'il prenait pour des chenets.

« A l'Académie, quand ce fut à son tour à haranguer, il y vint avec un chiffon de papier tout déchiré dans les mains. « Messieurs, dit-il, je « vous apportais ma harangue, mais une grande « levrette l'a toute mâchonnée ; la voilà, tirez-en « ce que vous pourrez, car je ne la sais pas par « cœur, et je n'en ai point de copie. »

Qui pensez-vous qui vienne après Racan

comme autre rêveur ? C'est La Fontaine ! *Un garçon de belles-lettres et qui fait des vers.*

« Son père, qui est maître des eaux et forêts de Château-Thierry en Champagne, étant à Paris pour un procès, lui dit : « Tiens, va vite faire « telle chose, cela presse. » La Fontaine sort, et n'est pas plus tôt hors du logis qu'il oublie ce que son père lui a dit. Il rencontre de ses camarades, qui lui demandent s'il n'avait point d'affaires. « Non », leur dit-il, et il alla à la comédie avec eux. Une autre fois, venant de Paris, il attacha à l'arçon de sa selle un gros sac de papiers importants ; le sac était mal attaché et tomba. L'ordinaire passe, ramasse le sac, et, ayant trouvé La Fontaine, il lui demande s'il n'avait rien perdu. Ce garçon regarde de tous les côtés. « Non, dit-il, « je n'ai rien perdu. — Voilà un sac que j'ai trouvé, « lui dit l'autre. — Ah ! c'est mon sac, s'écrie La « Fontaine ; il y va de tout mon bien. » Il le porta entre ses bras jusqu'au gîte.

« Depuis, son père l'a marié, et lui l'a fait par complaisance. Sa femme dit qu'il rêve tellement qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié. C'est une coquette qui s'est assez mal gouvernée depuis quelque temps. Il ne s'en tourmente point. On lui dit : « Mais un tel cajole votre « femme. — Ma foi, répond-il, qu'il fasse ce qu'il

« pourra; je ne m'en soucie point. Il s'en lassera « comme j'ai fait. » Cette indifférence fait enrager sa femme, qui sèche de chagrin : lui est amoureux où il peut. »

Je vous demande si vous savez un récit plus naïf, si tout cela n'a pas l'air d'avoir été écrit sous la dictée de quelque commère du voisinage du jeune La Fontaine, *ce garçon de belles-lettres* qui a fait un si grand chemin depuis Tallemant des Réaux.

Ce qui prouve fort le bon sens de notre homme, c'est que, contrairement à l'admiration générale de son temps pour Chapelain, il en juge tout à fait comme en ont jugé les hommes d'esprit de ce temps-là. Même le portrait qu'il en fait est plus cruel, à mon sens, que tous les sarcasmes immortels de Despréaux.

« Chapelain fut introduit à l'hôtel Rambouillet vers le siège de La Rochelle; Mme de Rambouillet me dit qu'il avait un habit comme on en portait il y avait dix ans; il était de satin colombin, doublé de panne verte, et passementé de petits passemens colombin et vert, à œil de perdrix. Il avait toujours les plus ridicules bottes du monde, et les plus ridicules bas à bottes. Il avait du réseau au lieu de dentelles. Depuis, il ne laissa pas d'être aussi mal bâti en habit noir; je pense qu'il n'a

jamais rien eu de neuf. Le marquis de Pisani, en je ne sais quels vers qu'on a perdus, disait :

J'avais des bas de Vaugelas
Et des bottes de Chapelain.

« Quelque vieille que soit sa perruque, il en a pourtant une plus vieille pour la chambre, et un chapeau encore plus vieux. Je lui ai vu du crêpe à la mort de sa mère, qui, à force d'être porté, était devenu feuille morte. On lui a vu un justaucorps de taffetas noir moucheté ; je pense que c'était d'un vieux cotillon de sa sœur, avec qui il demeure. On meurt de froid dans sa chambre ; il ne fait quasi point de feu. »

Voilà pour les dehors de notre homme. Quant à ses qualités morales, il n'est guère mieux traité.

« M. Chapelain est un des plus grands cabaleurs du royaume, il a toujours une douzaine de cours à faire. Il court après un petit bénéfice de 100 livres, et il en a quelques-uns. Il fallait qu'outre ses pensions il eût de l'argent, car on voit dans les *Lettres de Balzac* qu'il lui a mandé qu'il avait perdu huit cents écus sur les pistoles rognées ; et je sais, pour en avoir vu le contrat, que Mme de Rambouillet lui doit plus de 1,600 livres de rente

présentement. Voyez quelle richesse a un homme comme lui ! Cependant, quelque maladie qu'il ait eue, bien loin d'avoir un carrosse, il n'a jamais eu assez de force sur lui pour faire la dépense d'une chaise, et on dit qu'il n'a rien donné aux enfans de sa sœur quand on les a mariés. »

Tout aussi bien vous comprenez que, sous le rapport de l'esprit, cette spirituelle commère, Tallemant, n'épargnera pas l'auteur de *la Pucelle*. « *Sa maladie était de faire des vers*, *et il n'y était pas propre.* Vous n'attendez pas que je m'amuse à critiquer *la Pucelle.* C'est le plus grand service qu'on pourrait rendre à M. Chapelain. Pour moi, je suis épouvanté d'un si grand *Parturient montes.* »

Et pour nous faire voir qu'on était déjà désabusé de ce livre avant qu'on l'imprimât, Tallemant rapporte une épigramme contemporaine :

La France attend de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse *Pucelle.*
La cabale en dit force bien :
Depuis vingt ans on parle d'elle ;
Dans six mois on n'en dira rien.

Vous voyez que toutes les conversations, tous les petits vers, toutes les anecdotes de son temps,

Tallemant les rapporte sans remords, sans souci, sans enquête, sans scrupule, sans s'inquiéter de dire vrai ou faux, bien ou mal ; son livre est une conversation écrite, dans laquelle on parle de tout, des grands et des petits, de la ville et de la cour, mais plus souvent des grands que des petits, plus souvent de la cour que de la ville, comme c'est justice. Dans ce livre tout est confondu, tout est pêle-mêle : le plaisant à côté du sévère, le sang à côté du rire, M. de Pisani qui dit de petits bons mots à côté de la maréchale d'Ancre qu'on égorge. « C'était une petite personne fort brune, petite, fort maigre et fort malsaine. » Soyez donc brûlée toute vive et la plus grande dame de votre temps, pour laisser de pareils souvenirs !

Vous voyez que les anecdotes scandaleuses se trouvent à foison. La vie de Mme de Villars est un modèle en ce genre. « Faute d'argent elle souffrit les galanteries d'un partisan nommé Moisset. C'était la plus grande escroqueuse du monde. Elle vit encore, mais gueuse. »

Mlle de Soissons, au contraire, n'avait qu'un défaut, c'était de dire *ovec* pour *avec*, « et cela semblait le plus vilain du monde pour une personne de sa condition ».

Il y a d'ailleurs des portraits charmants, en prose et en vers, dans ces historiettes.

M. DE SENNETERRE

Senneterre
Fut en guerre.
Il porta sa lance à Metz,
Mais
Il ne la tira jamais.

« Le cardinal de Richelieu s'en servait plus pour son espion que pour autre chose. »

M. D'ANGOULÊME

« Si M. d'Angoulême eût pu se défendre de son humeur d'usure, c'eût été un des plus grands hommes de son siècle.

« Il faisait de la fausse monnaie tant qu'il pouvait.

« Il demandait à M. de Chevreuse : « Combien « donnez-vous à vos secrétaires ? — Cent écus, dit « M. de Chevreuse. — Ce n'est guère, reprit-il, je « donne deux cents écus aux miens. Il est vrai que « je ne les paye pas. »

« Quand ses gens demandaient leurs gages, il leur disait : « C'est à vous à vous pourvoir; « quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême, « vous êtes en beau lieu, profitez-en si vous « voulez. »

M. LE DUC ET Mme LA DUCHESSE DE LA FORCE

« C'est une race de bonnes gens qui ont presque tous du cœur, mais qui n'ont point bonne mine. Le bonhomme est bien fait, mais sa femme est fort laide. Ils n'ont jamais pu se défaire de dire : *ils allarent*, *ils mangearent*, *ils frapparent.* Rarement trouve-t-on une maison où l'on ait moins l'air du monde. »

LA VICOMTESSE D'AUCHY

« Cette femme pouvait se vanter qu'à tout âge elle avait fait bien des sottises.

« C'était la plus grande complimenteuse du monde, après Mme de Villiers, qu'on appelait *la servante très-humble du genre humain.* »

M. DE GUISE, FILS DU BALAFRÉ

« Il était, quoique camus et petit, de fort bonne mine. »

Et qui plus est, voici une très jolie chanson qu'une jeune femme a composée tout exprès pour M. de Guise.

Il s'en va, ce cruel vainqueur,
Il s'en va plein de gloire,

Il s'en va méprisant mon cœur,
  Sa plus noble victoire;
Et, malgré toute sa rigueur,
  J'en garde la mémoire.
Je m'imagine qu'il prendra
  Quelque nouvelle amante;
Mais qu'il fasse ce qu'il voudra,
  Je suis la plus galante.
Le cœur me dit qu'il reviendra;
  C'est ce qui me contente. »

LE CHEVALIER DE GUISE

« Il se mit imprudemment sur un canon qu'on éprouvait; le canon creva et le tua. »

Que sais-je encore? Il n'y a pas un nom de cette époque que Tallemant n'inscrive dans son histoire; mais, quel que soit le nom qu'il écrive, c'est toujours avec la même insouciante et incroyable légèreté. Croyez-vous, par exemple, que le cardinal de Richelieu, cet homme tout rouge, est traité aussi familièrement par Tallemant que Maugar, le musicien du cardinal. Singulière manière d'écrire l'histoire : rire et se moquer toujours!

Je veux finir cette étude par le cardinal de Richelieu; ce sera au moins un témoignage de respect qu'il recevra de moi, à défaut des respects de Tallemant :

« Étant sur les bancs de Sorbonne, il eut l'ambition de faire un acte sans précédent; il dédia ses thèses au roi Henri IV; et, quoiqu'il fût fort jeune, il lui promettait dans cette lettre de grands services, s'il était jamais employé. On a remarqué que de tout temps il a tâché à se pousser, et qu'il a prétendu au maniement des affaires.

« Il alla à Rome et y fut sacré évêque en 1607. Le pape lui ayant demandé s'il avait l'âge, il dit que oui, et après il lui demanda l'absolution pour lui avoir dit qu'il avait l'âge, quoiqu'il ne l'eût pas. Le pape dit : « *Questo giovane sarà un gran furbo.* »

« Les états généraux de 1614, où il fut député du clergé du Poitou, lui donnèrent lieu d'acquérir de la réputation. Il fit quelques harangues qu'on trouva admirables, mais on ne s'y connaissait guère alors.

« On a fort médit du cardinal de Richelieu, qui était bel homme, avec la reine mère. Durant cette galanterie, elle s'avisa, quoiqu'elle eût déjà de l'âge, de se remettre à jouer du luth. Elle en avait joué un peu autrefois. Elle prend Gaultier chez elle; voilà tout le monde à jouer du luth Le cardinal en apprit aussi, et c'était la plus ridicule chose qu'on pût imaginer, que de le voir prendre des leçons de Gaultier. Ce Gaultier était

un grand homme, bien fait, mais qui avait de grosses épaules; il faisait fort l'entendu. Il était d'Arles; sa mère gagnait sa vie à filer, et on disait qu'il ne l'assistait point.

« Pour montrer la grande puissance du cardinal, on fait un conte dont Boisrobert divertit fort Son Éminence. Le colonel Hailbrun, Écossais, homme qui était considéré, passant à cheval dans la rue Tiquetonne, se sentit pressé. Il entre dans la maison d'un bourgeois, et décharge son paquet dans l'allée. Le bourgeois se trouve là, et fait du bruit; le colonel était bien empêché. Son valet dit au bourgeois : « Mon maître est à M. le « cardinal. — Ah! Monsieur, dit le bourgeois, vous « pouvez faire partout, puisque vous êtes à Son « Éminence. » C'est ce colonel qui disait en son baragouin que, quand la balle avait sa commission, il n'y avait pas moyen de l'échapper.

« Le cardinal était rude à ses gens, et toujours en mauvaise humeur; il a, dit-on, frappé quelquefois Cavoye, son capitaine des gardes, et autres, transporté de colère. On raconte que le Mazarin en a fait autant à Noailles, quand celui-ci était son capitaine des gardes. »

La Rivière, qui est mort évêque de Langres, disait que le cardinal de Richelieu était sujet à battre les gens; qu'il a plus d'une fois battu le

chancelier Séguier et Bullion. Un jour que ce surintendant des finances refusait de signer une chose qui suffisait pour lui faire son procès, il prit les tenailles du feu, et lui serra le cou en lui disant : « Petit ladre, je t'étranglerai » ; et l'autre répondit : « Étranglez, je n'en ferai rien ». Enfin il le lâcha ; et le lendemain, Bullion, à la persuasion de ses amis qui lui remontrèrent qu'il était perdu, signa tout ce que le cardinal voulut. »

Le cardinal était avare, ce n'est pas qu'il ne fît beaucoup de dépense, mais il aimait le bien. « M. de Créquy ayant été tué d'un coup de canon, en Italie, il alla voir ses tableaux, prit tout le meilleur au prix de l'inventaire et n'en a jamais payé un sou. Il fit pis, car Gilliers, intendant de M. de Créquy, lui en ayant apporté trois des siens par son ordre, et lui en ayant présenté un qu'il le priait d'accepter, le cardinal dit : « Je les veux « tous trois », et les doit encore. »

Il ne payait guère mieux les demoiselles que les tableaux. « Marion de Lorme alla deux fois chez lui. A la première visite, il la reçut en habit de satin gris de lin, en broderie d'or et d'argent, botté et avec des plumes. Elle a dit que cette barbe en pointe et ces cheveux au-dessus de l'oreille faisaient le plus plaisant effet du monde. J'ai ouï

dire qu'une autre fois elle y entra en homme; on dit que c'était en courrier; elle-même l'a conté. Après ces deux visites, il lui fit présenter cent pistoles par des Bournais, son valet de chambre. Elle les jeta et se moqua du cardinal. On l'a vu plusieurs fois avec des mouches. »

Le cardinal aimait les femmes; mais il craignait le roi, qui était médisant. Il avait fait une comédie qui était fort ridicule, et il la voulait faire jouer. Mme d'Aiguillon et le maréchal de La Meilleraye firent agir Boisrobert pour l'en détourner. Le pauvre homme en fut disgracié quinze jours. Desmarets avait des peines enragées avec lui. Il fallait se servir de ses pensées ou du moins les déguiser. Depuis, il ne fut pas si docile; il croyait écrire mieux en prose que tout le reste du monde; mais il ne faisait état que des vers. Il a écrit en un endroit de son catéchisme ces mots : « C'est comme qui entreprendrait d'entendre le *More de Térence* sans commentaire. » C'est signe qu'il avait bien lu Térence.

Il était avide de louanges. « On m'a assuré que, dans une épître liminaire d'un livre qu'on lui dédiait, il avait rayé *héros* pour mettre *demi-dieu*. Une espèce de fou, nommé La Peyre, s'avisa de mettre au-devant d'un livre un grand soleil, dans le milieu duquel le cardinal était représenté; il en

sortait quarante rayons, au bout desquels étaient les noms des quarante académiciens. Monsieur le chancelier, comme le plus qualifié, avait un rayon vert. Je pense que M. Servien, alors secrétaire d'État, avait l'autre; Bautru ensuite, et les autres au *prorata* de leurs qualités, pour user des termes du président de La Vieuville. Il y mit Cherelles-Bautru, qui n'en était point, au lieu du commissaire Robert. C'était un Auvergnat, qui a fait de ridicules traités de chronologie. »

J'ai dit que le cardinal n'aimait que les vers. Un jour qu'il était enfermé avec Desmarets, que Bautru avait introduit chez lui, il lui demanda : « A quoi pensez-vous que je prenne le plus de plaisir? — A faire le bonheur de la France, lui répondit Desmarets. — Point du tout, répliqua-t-il; c'est à faire des vers. » Il eut une jalousie enragée contre *le Cid*, à cause que ses pièces des cinq auteurs n'avaient pas trop bien réussi. Il ne faisait que des tirades pour des pièces de théâtre; mais, quand il travaillait, il ne donnait audience à personne; d'ailleurs il ne voulait pas qu'on le reprît. Une fois L'Étoile, moins complaisant que les autres, lui dit le plus durement qu'il put qu'il y avait quelque chose à refaire à un vers. Ce vers n'avait *seulement* que trois syllabes de plus qu'il ne lui fallait. « La, la, monsieur de L'Étoile, lui

dit-il, comme s'il s'agissait d'un édit, nous le ferons bien passer ! »

Et, pour terminer dignement la biographie du cardinal-ministre, l'auteur a écrit ces deux lignes :

« Le roi ne fut voir le cardinal qu'un peu avant qu'il mourût, et, l'ayant trouvé fort mal, en sortit fort gai. »

Voilà pourtant ce que c'est que l'histoire ! Celui qui la raconte ne parle jamais comme celui qui l'écrit ; mais aussi quelle différence entre l'histoire racontée et l'histoire écrite ! L'une est terre à terre, et se traîne comme le vulgaire; l'autre est dans les cieux et vole à tire-d'aile; l'une ressemble à un conte d'enfant, l'autre à un poème épique; l'une fait rire ou fait pitié; l'autre ennuie ou fait peur; dans la première, les hommes sont hauts à peine de cinq pieds, les plus grands; dans la seconde, le plus petit a cinq coudées, taille mensongère et fantastique, à laquelle on ne sera pas disposé à ajouter foi, quand on pense que ce que nous voyons aujourd'hui sera de l'histoire dans cent ans.





MÉMOIRES

DE M. DE CHATEAUBRIAND

(1834)

Dans la préface de ses œuvres complètes, M. de Chateaubriand parle ainsi de ses *Mémoires* : « J'ai entrepris les *Mémoires* de ma vie; cette vie a été fort agitée. J'ai traversé plusieurs fois les mers; j'ai vécu dans la hutte des sauvages et dans le palais des rois, dans les camps et dans les cités. Voyageur aux champs de la Grèce, pèlerin à Jérusalem, je me suis assis sur toutes sortes de ruines; j'ai vu passer le royaume de Louis XVI et l'empire de Bonaparte; j'ai partagé l'exil des Bourbons et j'ai annoncé leur retour. Deux poids, qui semblent attachés à ma fortune, la font successivement monter et descendre dans une proportion égale : on me prend, on me laisse, on me reprend;

dépouillé un jour, le lendemain on me jette un manteau pour m'en dépouiller encore. Accoutumé à ces bourrasques, dans quelque port que j'arrive, je me regarde toujours comme un navigateur qui va bientôt remonter sur son vaisseau, et je ne fais à terre aucun établissement solide. Deux heures m'ont suffi pour quitter le ministère et pour remettre les clefs de l'hôtellerie à celui qui devait l'occuper.

« Qu'il faille en gémir ou s'en féliciter, mes écrits ont teint de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps. Mon nom, depuis vingt-cinq années, se trouve mêlé aux mouvements de l'ordre social ; il s'attache au règne de Bonaparte, au rétablissement des cultes, à celui de la monarchie légitime et à la fondation de la monarchie constitutionnelle. Les uns repoussent ma personne, mais prêchent mes doctrines, et s'emparent de ma politique en la dénaturant ; les autres s'arrangeraient de ma personne, si je consentais à la séparer de mes principes. Les plus grandes affaires ont passé par mes mains ; j'ai connu presque tous les rois, presque tous les hommes, ministres ou autres, qui ont joué un rôle de mon temps. Présenté à Louis XVI, j'ai vu Washington au début de ma carrière, et je suis retombé, à la fin, sur ce que je vois aujourd'hui. Plusieurs fois Bonaparte m'a

menacé de sa colère et de sa puissance, et cependant il était entraîné par un secret penchant vers moi, comme je ressentais une involontaire admiration de ce qu'il y avait de grand en lui. J'aurais tout été dans son gouvernement si je l'avais voulu ; mais il m'a toujours manqué pour réussir une passion et un vice : l'ambition et l'hypocrisie.

« De pareilles vicissitudes, qui me travaillèrent presqu'au sortir d'une enfance malheureuse, répandront peut-être quelque intérêt dans mes *Mémoires*. On y pourra lire d'avance ce que j'ai été, car ils embrassent ma vie entière. Les lecteurs qui aiment ce genre d'études, rapprocheront les productions de ma jeunesse de celles de l'âge où je suis parvenu. Il y a toujours quelque chose à gagner dans les rapprochements de l'esprit humain. »

Ainsi parle des *Mémoires* de sa vie le plus grand écrivain et le plus grand poète de notre temps. Cette page, qui peut servir très bien de préface à ses *Mémoires*, vous en donnera une idée d'autant plus grande que l'auteur s'y montre plus simple et plus modeste. Nul homme, en effet, de nos jours, ne représente mieux cette époque, qui fut à la fois la république, l'empire et la vieille monarchie, que M. de Chateaubriand. Il est le plus grand par l'esprit, par le style, par la poésie, par le cœur; je n'ai pas dit par le génie : il n'est que le

second dans le siècle : il faut laisser la première place à Bonaparte. Mais Bonaparte n'a pas écrit ses Mémoires. Nous avons de lui quelques paroles sur son rocher, et, de ce côté, il est encore bien tranquille, car sa vie a été écrite dans toute l'Europe, avec le fer, avec le feu, avec le despotisme, avec la liberté, avec la gloire ! sa vie est partout. Jusqu'à présent, la vie de M. de Chateaubriand n'est que dans ses ouvrages ; c'est là seulement qu'il faut la chercher. A qui sait lire dans ces grands livres, où toute l'humanité est passée en revue, rien n'échappe de la vie de l'écrivain. Il est là tout entier. Là vous trouverez, si vous savez chercher, le voyageur, le sceptique, le croyant, le poète, le philosophe, le chrétien, le Français, le royaliste, l'homme de la liberté, le gentilhomme, le citoyen, le soldat, l'historien, l'homme des jours de lutte, le fidèle qui défend ses rois tombés, le ministre qui conseille les rois tout-puissants. Le jeune homme est là, le vieillard est là encore : passions, plaisirs, rêves, espérances, désespoirs, songes d'été ; l'âme, et l'esprit, et le cœur, tout l'homme, tout le poète se retrouvent dans les œuvres de M. de Chateaubriand ; et il a dit une très belle chose et très vraie quand il a dit : *Mes ouvrages sont les preuves et les pièces justificatives de mes Mémoires ; on pourra lire à l'avance ce que j'ai été !*

Il y avait bien longtemps que nous pensions à réunir page à page les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, épars dans les vingt-deux volumes in-8° de ses œuvres complètes : car nous savions à l'avance tout ce qu'il y *avait à gagner dans ces analyses de l'esprit humain*, et de quel esprit !

Tout à coup le monde littéraire s'est ému à cette nouvelle : M. de Chateaubriand a terminé les *Mémoires* de sa vie ! Bien plus, le grand poète, à l'Abbaye-aux-Bois, sous le regard bienveillant et protecteur de Mme de Récamier, cette femme de tant d'esprit et de cœur, dont l'aimable souvenir se mêle à tous nos souvenirs poétiques depuis vingt ans au moins, M. de Chateaubriand fait la lecture de ses *Mémoires*. Il a décidé qu'ils ne paraîtraient qu'après sa mort ; mais, avant de mourir, il est bien aise d'évoquer les souvenirs de cette belle et grande vie, afin de s'assurer s'il a toujours été fidèle à ces deux sentiments de son cœur : l'amour d'une religion charitable et un attachement sincère aux libertés publiques. Donc, il a invité à cette grande fête de la pensée ses amis, jeunes et vieux ; il a mis à nu devant eux et son âme et son cœur ; il leur a lu les confessions de sa vie.

M. de Chateaubriand a marché à la tête du XIXe siècle, qu'il a ouvert aussitôt après que

J.-J. Rousseau eut fermé le XVIIIe siècle. O mon Dieu! quelle histoire, quelle biographie, devant laquelle eût reculé Plutarque! Quel historien et pour quel héros! Quel écrivain et pour quelle histoire! Vous faites-vous bien l'idée d'une biographie dont *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs* ne sont que des fragments épars et de *simples pièces justificatives?*

Eh bien! voilà tantôt quinze jours que M. de Chateaubriand a commencé la lecture de ses *Mémoires*. Les portes jalouses de l'Abbaye-aux-Bois se sont refermées sur le lecteur et sur son auditoire; pas un son, pas un éclat de voix, pas un signe de vie n'est sorti de cette enceinte si vivement émue à cette lecture; les vieux murs sont restés silencieux, et de ce jugement sans appel de notre temps, porté de si haut et par un tel homme, de ces paroles dernières qui ont la solennité de la tombe, de ce testament littéraire de M. de Chateaubriand, la France ne sait rien, Paris ne sait rien, l'Europe ne sait rien encore. M. de Chateaubriand a lu, pendant quinze jours, un nouveau livre dont il est le héros, et, de ce livre, rien n'a transpiré dans le public. Mais l'écho de cette voix puissante pouvait-il ne pas venir jusqu'à nous? M. de Chateaubriand n'a pas pu l'espérer!

Non, il n'en sera pas ainsi; non, il ne sera pas

dit que les murs de l'Abbaye-aux-Bois aient été muets à ce point qu'ils n'aient pas révélé quelques-unes des paroles qu'ils ont entendues; non, il ne sera pas dit que nous autres, nous, le vulgaire, nous n'aurons pas arraché à cet auditoire d'élite quelques-unes de ses émotions. Et de quel droit reconnaîtrions-nous ce privilège aux élus de M. de Chateaubriand? Et qui, parmi eux, lui est plus dévoué que nous? Ont-ils plus d'admiration que nous pour son génie? Ont-ils plus de sympathie pour sa personne? Ont-ils plus de dévouement à sa gloire? C'est donc par un injuste bonheur qu'ils sont les premiers venus à ces révélations posthumes. Ils sont chez Mme Récamier, à la bonne heure; ils voient M. de Chateaubriand face à face, ils entendent sa voix, ils assistent les premiers aux développements de cette grande et merveilleuse existence qui touche à toutes les grandes renommées de l'Europe, c'est bien! Mais est-ce à dire que nous n'aurons pas le droit de nous tenir à la porte de l'Abbaye-aux-Bois pour attraper quelques sons égarés dans les airs; et là, quand minuit aura sonné, de voir sortir cet auditoire transporté, et de ramasser les révélations éparses de son enthousiasme, et de l'entendre au loin raconter son admiration au vent qui gronde, à l'eau qui coule, à l'étoile qui brille

au ciel? Et, si nous avons été assez heureux pour avoir un reflet de cette gloire ainsi racontée avec tant de modestie et de génie, pourquoi nous, qui ne sommes arrêtés par aucune promesse, ne dirions-nous pas tout ce que nous savons à l'avance? Pourquoi ne partagerions-nous pas nos larcins avec tous les hommes littéraires de notre époque? M. de Chateaubriand a lu ses *Mémoires* sans nous : eh bien! cependant, nous savons assez de ses *Mémoires* pour pouvoir en parler; nous en avons assez entendu parler par celui-ci qui est un homme de sang-froid, par celui-là qui est un poète, par tous ceux qui les ont entendus, pour que nous puissions, à l'aide de ces notes éparses et, surtout, à l'aide des œuvres de M. de Chateaubriand, reconstruire quelques passages de ce grand ouvrage inédit, monument d'airain et d'or, que l'auteur laisse après sa mort pour lui servir à la fois d'oraison funèbre, d'épitaphe et de tombeau.

On conçoit facilement l'impression produite par ces premiers mots des *Mémoires* de M. de Chateaubriand : *Préface testamentaire.* Ceci est la dernière volonté de l'auteur : ne publier ses *Mémoires* qu'après sa mort. Il n'existe que deux copies de ces *Mémoires :* l'une est déposée entre les mains de Mme de Chateaubriand, l'autre entre les mains de Mme Récamier. On dit que ces *Mémoires*

ont été achetés par des spéculateurs anglais 25,000 francs le volume. Ce sont là des détails bien tristes. Des Anglais, pour éditer le plus grand écrivain de notre pays! des *Mémoires* que l'impatience publique n'ose pas désirer, tant est cruelle la condition à laquelle l'auteur consent à publier son dernier livre! et lui, souriant au milieu de ces tristes idées, assistant, lui vivant, à une lecture posthume; écoutant, lui vivant, des paroles qui, pour nous, sortiront d'une tombe quand nous les entendrons! Tel a été l'effet de la première soirée. D'ailleurs, le premier livre est tout entier consacré aux aïeux du poète qui sont morts, et à son père qui est mort aussi; race de vieux et entêtés gentilshommes pauvres et de vieille noblesse, qui vécurent constamment séparés de Louis XIV. Un des plus remarquables de cette vieille race, c'est le père de M. de Chateaubriand. Il était pauvre comme l'était son père, et il était resté seul au monde avec sa mère. Il avait à peine quinze ans, quand un jour il s'agenouilla devant le lit de sa vieille mère qui était malade, la priant de le bénir : car, disait-il, c'était sa résolution d'aller chercher fortune. Sa mère le bénit. Il s'embarqua à Saint-Malo; il fut fait deux fois prisonnier, et il s'échappa deux fois. De retour à Saint-Malo pour la dernière fois, il se maria à une jeune personne noble, dont il eut

plusieurs enfants. M. de Chateaubriand et sa sœur Lucile étaient les plus jeunes; ils furent élevés au château de Combourg, ancienne maison des Chateaubriand, que son père avait rachetée.

Vous connaissez le château de Combourg; vous l'avez vu bien désolé et déjà abandonné pour jamais, dans *René :* « J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou à demi brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes et le perron solitaire, où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marbres étaient déjà couverts de mousse; le violier jaune croissait entre leurs pierres disjointes et tremblantes; un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes...

« Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres; je parcourus les appartements sonores, où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par une faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés. Je visitai celle où ma mère avait perdu la vie, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers aveux dans le sein d'une sœur. Partout

les salles étaient détendues, et l'araignée filait ses toiles dans les corniches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans la société de leurs vieux parents! »

M. de Chateaubriand n'aurait pas écrit les *Mémoires* de sa jeunesse qu'on les aurait retrouvés dans *René* : « Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal; tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons, puis je les abandonnais tout à coup pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage. »

Ce que l'auteur dit à peine dans *René,* mais ce qu'il dit très bien dans ses *Mémoires,* c'est le respect mêlé de terreur que lui inspirait son père. Son père était un homme de haute taille, d'une physionomie sombre et sévère, imposant de toutes les manières; son pas retentissait, sa voix était solennelle, son regard étincelait. Pendant le jour, le jeune François de Chateaubriand aimait mieux faire un long circuit que de passer devant son père; et la nuit venue, dans ce château désert, *situé au milieu des forêts, dans une contrée reculée,* toute cette famille se réunissait dans une

vaste salle, la mère et les deux jeunes enfants blottis sous l'immense cheminée, et le père, enveloppé dans son manteau, qui se promenait de long en large sans rien dire. A mesure que leur seigneur et maître s'éloignait du coin où ils étaient blottis, la conversation entre la mère et les enfants devenait de plus en plus animée; plus les pas du seigneur allaient en s'affaiblissant, plus les voix enfantines prenaient le dessus. Mais tout à coup le vieux comte se retournait, il revenait de la porte à la cheminée; alors tout d'un coup aussi la conversation baissait peu à peu; plus il avançait, plus les voix s'affaiblissaient. Quelquefois il s'arrêtait devant la cheminée : on n'entendait pas un souffle, et alors, de sa grosse voix, il demandait: *Que dit-on?* On répondait par le silence le plus profond; il reprenait sa promenade, et la veillée se passait ainsi dans ces alternatives de causerie et de silence.

Onze heures venues, le vieux seigneur remontait dans sa chambre; on prêtait encore l'oreille et on l'entendait marcher là-haut; son pied faisait gémir les vieilles solives; puis enfin tout se taisait, et alors la mère, le fils, la sœur, poussaient un cri de joie; les deux enfants se livraient à mille jeux folâtres; ou bien, ce qui était plus amusant encore, ils se racontaient des histoires de

revenants. Parmi ces histoires, il y en a une que M. de Chateaubriand raconte dans ses *Mémoires,* et qui sera un jour citée comme un modèle de narration.

Voici quelques lambeaux de cette histoire, voici le pâle squelette du revenant de M. de Chateaubriand.

La nuit, à minuit, un vieux moine dans sa cellule entend frapper à sa porte. Une voix plaintive l'appelle; le moine hésite à ouvrir. A la fin il se lève, il ouvre : c'est un pèlerin qui demande l'hospitalité. Le moine donne un lit au pèlerin et il se rejette sur le sien ; mais à peine est-il endormi que tout à coup il voit le pèlerin au bord de son lit qui lui fait signe de le suivre. Ils sortent ensemble. La porte de l'église s'ouvre et se referme derrière eux. Le prêtre à l'autel célébrait les saints mystères. Arrivé au pied de l'autel, le pèlerin ôte son capuchon et montre au moine une tête de mort : « Tu m'as donné une place à tes côtés, dit le pèlerin ; à mon tour, je te donne une place sur mon lit de cendres. »

Vous sentez combien c'étaient là de délicieuses terreurs, et comme à ces récits la sœur se pressait contre le frère et le frère contre la sœur! Rien n'est touchant comme les pages de M. de Chateaubriand sur cette belle, intelligente et jeune

sœur Lucile! Toute son enfance s'est passée à côté de sa sœur; ils ont eu l'un et l'autre les mêmes chagrins, les mêmes plaisirs, les mêmes terreurs.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement que devant ma sœur. Une douce conformité de mœurs et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à parcourir les bois à la chute des feuilles; promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs!

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature.

« Nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur; nous tenions cela de Dieu ou de notre mère! »

Vous voyez déjà ce qu'était l'enfant; d'après l'enfant, vous pouvez juger de l'écolier. Un rêveur, un poète; étudiant nonchalamment et à ses heures;

ennuyé du collège, et au collège, comme à la maison paternelle, se réfugiant dans l'amitié qui lui faisait paraître les heures moins longues. Le jeune François de Chateaubriand fut élevé au collège de Rennes. Là il étudia, autant qu'il pouvait étudier, l'arithmétique de Bezout, et comme contre-poids à M. Bezout, il découvrit Horace, l'Horace *expurgatus* et les *Confessions de saint Augustin*, deux nouveaux amis de collège. Ces souvenirs de collège sont charmants, racontés par M. de Chateaubriand; c'est tout à fait la fraîcheur et la grâce enfantines et la passion champêtre des premiers livres des *Confessions* de J.-J. Rousseau. Il se souvient des moindres incidents du premier âge. Il a un regret pour tous ses amis qui sont morts, entre autres pour son ami Régille, le Vendéen, mort à Quiberon. Ce brave Régille était prisonnier des bleus sur parole; la nuit venue, il se jette à la nage pour aller avertir un vaisseau anglais qui était en croisière de ne pas approcher. Les Anglais avertis veulent entraîner Régille avec eux; mais lui, fidèle à sa parole, se rejette à la nage, et il revient au fatal Quiberon, où il est fusillé le lendemain en criant : *Vive le roi!* Pauvre Régille! il pouvait bien manquer à sa parole; que faisait aux bleus un cadavre de moins?

Le collège de Rennes ne laisse guère d'autres

souvenirs à M. de Chateaubriand ; tous ses camarades de collège sont morts, ou presque tous. Parmi les aventures qu'il raconte, voici la plus gaie :

Il était expressément défendu au collège de dénicher les nids d'oiseaux. Un jour, pendant la promenade, les joyeux condisciples découvrent au faîte d'un grand arbre un nid de pie ; la mère était au sommet de l'arbre qui veillait sur sa couvée. Comment faire pour parvenir au nid tant défendu et tant convoité ? Les jeunes enfants se montrent le nid du regard et du geste. « Qui montera là-haut le premier ? Est-ce toi, Louis ? Est-ce toi, Victor ? Est-ce toi, François ? — Ce sera moi », dit François, voyant que tous les autres hésitent ; « ce sera moi ! » et aussitôt le voilà qui grimpe. Il grimpe ; il s'accroche aux branches ; il monte, il monte, il monte encore ; il ne se voit pas monter ; il entend d'en bas qu'on l'applaudit et qu'on l'admire ; il monte toujours. A la fin il est près du nid ; la pauvre mère, forcée dans sa retraite, s'envole à regret ; le petit François plonge la main dans le nid. Pas d'oiseaux ! mais de petits œufs mollement étendus sur le duvet, et chauds encore ! Lui, qui ne veut pas redescendre de l'arbre les mains vides, s'empare des œufs et les cache dans son sein. Alors il se met à redescendre. Il était

plus difficile de descendre qu'il n'avait été facile de monter; les branches plient, les branches cassent; son pied glisse, il s'écorche le visage et les mains; il arrive ainsi, tant bien que mal, à un certain endroit où l'arbre, se divisant en deux, formait une fourche; il tombe à cheval sur cette fourche, où il reprend haleine, jambe de ci, jambe de là.

Comme il était ainsi à cheval, reprenant haleine et cherchant à descendre de cette hauteur, il entend soudain crier ses condisciples : « Voici le maître! voici le maître! » Et, en effet, le maître paraissait au loin, et chacun de prendre sa volée comme la pie, et François de Chateaubriand de rester là-haut tout seul, à cheval sur son arbre. Un seul de ses condisciples était resté au pied de l'arbre, qui lui disait : « Sauve-toi, François! laisse-toi couler de l'arbre, François! prends-le à bras-le-corps, François! » Peut-être ce camarade si fidèle au malheur n'était-il autre que ce digne Régille. Pauvre Régille!

Ainsi fit François. Il prit l'arbre entre ses deux mains et il se laissa glisser de haut en bas de l'écorce raboteuse. Il arriva ainsi jusqu'à terre, quelque peu froissé, il est vrai, mais qu'importe? le maître n'a rien vu. Il reprend donc sa course et rejoint ses camarades; le maître le voit venir et

le regarde. O désespoir! ô accident imprévu! les œufs, les maudits œufs se sont cassés dans la poitrine du petit François; son gilet a changé de couleur; la pie est vengée, ses œufs crient vengeance. Le maître, espèce de Breton à tête dure, déclare à François de Chateaubriand qu'il aura le fouet. On rentre au collège; vous pouvez penser si l'on rentre tristement.

A peine rentré, le maître fait appeler François de Chateaubriand dans sa chambre afin qu'il ait à subir sa peine. Alors le petit François, le cœur oppressé, les yeux pleins de larmes, les mains jointes, prie et supplie qu'on lui épargne cette ignominie. Il demande une autre peine, — la prison, — le pain sec, — les pensums, — deux cents vers d'Horace à apprendre par cœur. — Vains efforts! le maître l'a dit, François aura le fouet! En même temps le maître s'approchait pour donner le fouet à François. Celui-ci, voyant la prière inutile, prend son parti sur-le-champ comme un gentilhomme; il s'adosse contre le mur, et quand son bourreau s'approche, il se défend à coups de pied et à coups de poing; il mord, il frappe, il crie, il égratigne; il s'enfuit, il se cache sous le lit, il se retranche derrière les meubles; un jeune lion n'eût pas mieux fait. A la fin, de guerre lasse, on lui cède; il emporte la

victoire bien mieux et bien plus chastement que le petit Jean-Jacques en pareille occasion.

Après dix mois passés dans ces études et dans ces promenades, tour à tour rêveur et colère, emporté et patient; étudiant à ses heures, mais étudiant seul; rêvant déjà et déjà modulant cette phrase savante et cadencée qui est peut-être mieux qu'une poésie, poésie dont il avait déjà la conscience en son âme, et qu'il a trouvée plus tard, lui le premier, lui tout seul, à la grande admiration de la France, il revenait passer ses vacances à Combourg. Il revoyait le vieux château que frappait la vague, il embrassait sa mère, il se remettait à trembler devant son père, il causait avec sa jeune sœur, il travaillait avec elle; il prêtait l'oreille aux bruits confus de la forêt et de la mer. Puis soudain ce ne fut plus au collège qu'on l'envoya, ce fut au régiment; il était écolier la veille, il fut soldat le lendemain, soldat tout à fait, allant à l'exercice. — Une! deux! Une! deux! Portez arme! présentez arme! et jamais feu! — Quand il sut le métier, marcher au pas, aller, venir, nettoyer son fusil, blanchir sa buffleterie et noircir sa giberne, on le fit monter en grade. Il devint caporal, puis sergent, puis enfin sous-lieutenant, ma foi! Alors ce fut à lui à enseigner les autres. Il leur apprit ce qu'on lui avait appris. — Une!

deux! Une! deux! Tourne à droite! Tourne à gauche! En avant! marche! fixe! droite! gauche! portez arme! arme au bras! Tout ceci se passait à Dieppe, où il était en garnison; les galets de la mer lui servaient de champ de bataille : il devint ainsi, comme disait son colonel, *un officier tout à fait accompli.*

Quand cette nouvelle éducation du jeune Chateaubriand fut achevée, et cela se fit promptement, son père l'envoya à Paris pour chercher fortune. Il fit donc encore une fois ses adieux au château de Combourg, à sa mère, à sa sœur; puis il partit dans une voiture de poste, tête à tête avec une dame qu'il devait accompagner jusqu'à Paris. Mais, comme dit M. de Chateaubriand, *laissons parler ses Mémoires :*

« Je n'ai revu Combourg que trois fois. A la mort de mon père, toute la famille se trouva réunie au château pour se dire adieu. Deux ans plus tard, j'accompagnai ma mère à Combourg; elle voulait meubler le vieux manoir; mon frère y devait amener ma belle-sœur; mon frère ne vint point en Bretagne, et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial! Enfin je pris le chemin de Combourg, lorsque je me décidai à passer en Amérique.

« Après seize années d'absence, prêt à quitter le sol natal pour les ruines de la Grèce, j'allai embrasser au milieu des landes de ma pauvre Bretagne ce qui me restait de ma famille; mais je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage des champs paternels. C'est dans les bruyères de Combourg que je suis devenu le peu que je suis; c'est là que j'ai vu se réunir et se diperser ma famille. De dix enfants que nous avons été, nous ne restons plus que quatre. Ma mère est morte de douleur, les cendres de mon père ont été jetées au vent.

« Si mes ouvrages me survivent, si je dois laisser un nom, peut-être un jour, guidé par ces *Mémoires,* le voyageur s'arrêtera un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourraît reconnaître le château, mais il chercherait en vain le grand *mail* ou le grand bois; il a été abattu; le berceau de mes songes a disparu comme les songes. Demeuré seul, debout sur son rocher, l'antique donjon semble regretter les chênes qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu, comme lui, tomber autour de moi la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri; grâce au ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse ! »

Ici s'arrêtent la première et la deuxième lecture des *Mémoires* de M. de Chateaubriand.

TROISIÈME JOURNÉE

Il nous semble que nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que tout ceci n'est que le squelette informe et décoloré du plus bel ouvrage de M. de Chateaubriand. Ce que nous racontons, nous ne le racontons que par ouï-dire ; toute cette grande histoire d'un grand homme, qui est venue à d'autres toute vivante, toute colorée, n'est venue à nous que par reflet dans un récit secondaire, et par conséquent fort tronquée et fort inexacte. Toujours est-il cependant que l'intérêt qui s'attache aux *Mémoires* de M. de Chateaubriand est si vif, qu'on nous saura gré, en tout état de cause, d'en avoir reproduit si fort à l'avance quelques détails pleins de charme et de naïveté, tout dépouillés qu'ils sont de leur enveloppe primitive, et, pour ainsi dire, de leur robe virginale. Reprenons donc notre héros où nous l'avons laissé.

Nous l'avons laissé dans une voiture de voyage, tête à tête avec une belle dame, allant à Paris pour la première fois, innocent et timide jeune homme

qui ne se doutait guère des mœurs qu'il allait voir; si timide, en effet, que, dans toute cette longue route, sa compagne de voyage, qui croyait voyager avec un militaire, ne trouva pas même un écolier. Aussi à peine fut-elle arrivée qu'elle fit au jeune sous-lieutenant une très froide et très moqueuse révérence, qui avait l'air de dire : *Laisse les dames et étudie les mathématiques!*

Mais quel est le beau et timide et honnête jeune homme qui, au moins une fois dans sa vie, n'a pas été salué ainsi!

Paris, sur les jeunes gens qui y entrent pour la première fois, produit ordinairement deux effets tout contraires. Le jeune officier, timide et rêveur qu'il était, avait été obligé, lui aussi, en entrant dans la grande ville, de dire adieu à ses plus beaux rêves. Adieu ma poésie! Songez donc qu'il était logé rue du Mail, à l'*Hôtel de l'Europe,* dans une petite chambre, au troisième étage, tout seul au milieu de ce bruit, tout seul dans cette foule! Heureusement, au moment de son plus grand isolement, il vit entrer son frère aîné qui l'embrassa tendrement, et qui le présenta sur-le-champ à sa famille et à ses amis, à M. de Malesherbes et aux gens de lettres, à Paris et à Versailles, à la ville et à la cour. M. de Malesherbes est le premier qui ait accueilli, qui

ait compris le jeune François de Chateaubriand. Depuis ce temps, M. de Chateaubriand a voué à M. de Malesherbes une reconnaissance égale au respect qu'il avait pour ses vertus.

« L'alliance qui unissait sa famille à la mienne me procurait souvent le bonheur d'approcher de lui. Il me semblait que je devenais plus fort et plus libre en présence de cet homme vertueux, qui, au milieu de la corruption des cours, avait su conserver, dans un rang élevé, l'intégrité du cœur et le courage du patriote. Je me rappellerai longtemps la dernière entrevue que j'eus avec lui ! c'était un matin, je le trouvai par hasard seul chez sa petite-fille. Il se mit à me parler de Rousseau avec une émotion que je ne partageais que trop. Je n'oublierai jamais le vénérable vieillard voulant bien condescendre à me donner des conseils, me disant : « J'ai tort de vous entretenir de ces « choses-là ; je devrais plûtôt vous engager à mo- « dérer cette chaleur d'âme qui a fait tant de mal à « notre ami. J'ai été comme vous, l'injustice me ré- « voltait ; j'ai fait autant de bien que j'ai pu, sans « compter sur la reconnaissance des hommes. Vous « êtes jeune, vous verrez bien des choses ; moi, j'ai « peu de temps à vivre. » Je supprime ce que l'épanchement d'une conversation intime et l'indulgence de son caractère lui faisaient ajouter ; le dé-

chirement de cœur que j'éprouvai en le quittant me sembla dès lors un pressentiment que je ne le reverrais jamais.

« M. de Malesherbes aurait été grand si sa santé épuisée ne l'avait empêché de le paraître. Ce qu'il y avait de très étonnant en lui, c'était l'énergie avec laquelle il s'exprimait dans une vieillesse avancée. Si vous l'aviez vu ainsi parler, avec des yeux un peu enfoncés, ses sourcils grisonnants et son air de bonté, vous l'eussiez pris pour un de ces augustes personnages peints de la main de Lesueur. Mais venait-on à toucher les cordes sensibles, il se levait comme l'éclair; ses yeux à l'instant s'ouvraient et s'agrandissaient. Aux paroles chaudes qui sortaient de sa bouche, et à son air pensif et animé, il vous aurait semblé voir un jeune homme dans toute l'effervescence de l'âge; mais à sa tête chauve, à ses mots un peu confus, faute de dents pour les prononcer, vous reconnaissiez le septuagénaire. Ce contraste redoublait le charme que l'on trouvait dans sa conversation, comme on aime les feux qui brûlent au milieu des neiges de l'hiver.

« M. de Malesherbes a rempli l'Europe du bruit de son nom; mais le défenseur de Louis XVI n'a pas été moins admirable aux autres époques de sa vie que dans les derniers temps qui l'ont si glo-

rieusement couronnée. Patron des gens de lettres, le monde lui doit l'*Émile*, et l'on sait que c'est le seul homme de cœur, le maréchal de Luxembourg excepté, que Jean-Jacques ait sincèrement aimé. Plus d'une fois il brisa les portes des bastilles ; lui seul refusa de plier son caractère aux vices des grands, et sortit pur des places où tant d'autres avaient laissé leur vertu. Quelques-uns lui ont reproché de donner dans ce qu'on appelle *les principes du jour*. Si par principes du jour on entend haine des abus, M. de Malesherbes fut certainement coupable. Quant à moi, j'avouerai que s'il n'eût été qu'un bon et franc gentilhomme, prêt à se sacrifier pour le roi, son maître, et à en appeler à son épée plutôt qu'à sa religion, je l'eusse sincèrement estimé; mais j'aurais laissé à d'autres le soin de faire son éloge. »

Des graves salons de M. de Malesherbes, le jeune homme courut bien vite aux endroits moins réservés où se tenaient les gens de lettres de ce temps-là. Chose étrange! autant il avait été à l'aise tout d'abord avec le saint vieillard, autant il fut timide et tremblant devant quelques renommées littéraires que plus tard il appréciait à leur juste et misérable valeur. Ce n'est pas sans sourire quelque peu qu'on retrouve dans l'*Essai sur les révolutions* les traces vives encore du premier en-

thousiasme de l'auteur, enthousiasme qui s'est singulièrement modifié depuis, sinon tout à fait effacé. Que de grands hommes il a vus en ce temps-là ! M. de Fontanes, le duc de Nivernois, le chevalier Bertin, M. Le Brun, le chevalier de Parny, alors poète royaliste et chrétien qui n'avait pas encore vomi *la Guerre des dieux* à l'autel des furies; Chamfort, qu'il compare aux Sages de la Grèce, Chamfort, dont *l'œil bleu lançait l'éclair;* Flins surtout, M. Flins je ne sais qui, je ne sais quoi, un grand poète de l'heure présente, qu'il appelle le célèbre Flins. Rien n'est charmant comme cette peinture littéraire dans ses *Mémoires*. « Épiménide, s'écrie-t-il, a payé son tribut à M. Flins en lui fournissant le sujet de sa comédie. » M. de Chateaubriand a fait là un excellent commentaire à cette excellente note à propos de son admiration pour ce même M. Flins. « Ne croirait-on pas, dit-il, lire une de ces apostrophes grotesques que Diderot introduisait dans l'histoire des deux Indes sous le nom de l'abbé Raynal ? — O rivage d'Aajinga, tu n'es rien, mais tu as donné naissance à Élisa ! »

De la ville, il passe à la cour. Il fallait absolument présenter ce jeune gentilhomme à la cour. Or, pour être présenté, il fallait être militaire, et, tout au moins, capitaine. Son frère, qui n'était

pas militaire, n'avait pas pu monter dans les carrosses du roi ; il fallait au moins qu'un homme de son nom y montât ; ainsi le voulait l'honneur de la famille. Cependant François de Chateaubriand n'était que sous-lieutenant d'infanterie dans le régiment de Navarre ; on le fit capitaine de cavalerie, et, sous ce titre, il vit le roi Louis XVI face à face. Il eut les honneurs de la cour.

« Louis XVI était de taille avantageuse ; il avait les épaules larges, le ventre prédominant ; il marchait en roulant d'une jambe sur l'autre. Sa vue était courte, ses yeux à demi fermés, sa bouche grande, sa voix creuse et vulgaire. Il riait volontiers aux éclats ; son air annonçait la gaieté, non peut-être cette gaieté qui vient d'un esprit supérieur, mais cette joie cordiale de l'honnête homme qui naît d'une conscience sans reproche. Il n'était pas sans connaissances, surtout en géographie ; au reste, il avait ses faiblesses comme les autres hommes. Il aimait, par exemple, à jouer des tours à ses pages, à guetter, à cinq heures du matin, au travers des fenêtres du palais, les seigneurs de sa cour qui sortaient des appartements. Si, à la chasse, vous passiez entre le cerf et lui, il était sujet à des emportements, comme je l'ai éprouvé moi-même. Un jour qu'il faisait une chaleur étouffante, un vieux

gentilhomme de ses écuries, qui l'avait suivi à la chasse, se trouvant fatigué, descendit de cheval, et, s'étendant sur le dos, s'endormit à l'ombre. Louis vint à passer par là, il aperçut le bonhomme, trouva plaisant de le réveiller. Il descend donc lui-même de cheval, et, sans avoir l'intention de blesser cet ancien serviteur, lui laisse tomber une pierre assez lourde sur la poitrine. Celui-ci se réveille, et, dans le premier moment de la douleur et de la colère, il s'écrie : « Ah ! je vous reconnais « bien là ; voilà comment vous étiez dans votre en- « fance ; vous êtes un tyran, un homme cruel, une « bête féroce ! » Et il se met à accabler le roi d'injures. Sa Majesté regagna vite son chemin, moitié riant, moitié fâché d'avoir fait mal à cet homme qu'il aimait beaucoup, et disant, en s'en allant : « Oh ! il se fâche, il se fâche, il se fâche ! »

Sans doute vous êtes curieux de savoir comment le jeune sous-lieutenant d'infanterie, capitaine de cavalerie, apprit à ses dépens que le roi s'emportait quand on passait entre le cerf et lui. L'histoire est charmante racontée dans les *Mémoires ;* elle est si amusante et si bien racontée que vous la lirez même ici avec plaisir. Donc, après avoir été présenté à la cour, le jeune François de Chateaubriand reçut quelque temps après une invitation du premier gentilhomme pour se rendre à la chasse du roi.

Vous jugez si la cour parut belle à ce jeune homme. Rien n'est admirable comme cette cour de Versailles qui se dresse au son du cor. Le soleil prend un air de fête, les chevaux hennissent, les pages caracolent, les dames, les chevaliers, les grands seigneurs, le roi, les gardes, que sais-je ! On monte en voiture, dans les *voitures de la cour,* et l'on part pour la forêt de Saint-Germain. L'usage était que chacun de la chasse du roi montât les chevaux du roi. On donna à notre capitaine de cavalerie une jument appelée *l'Heureuse,* qui n'avait ni bouche ni éperon. Aussitôt la chasse commence, la meute aboie et le cor retentit. La jument *l'Heureuse*, hors d'elle-même, ne se contient plus ; elle se précipite, rapide comme l'éclair; elle renverse tout sur son passage, hommes et femmes ; elle va, elle va, elle va ! On avait bien averti le jeune homme de ne jamais se trouver entre le roi et la bête, ou gare aux boutades du roi ! A un certain carrefour il entend un coup de feu, la jument s'arrête, le cavalier descend de cheval, il ôte son chapeau, et à vingt pas de là il aperçoit le roi, un fusil à la main, qui venait d'abattre le cerf. « Il n'est pas allé bien loin », dit le roi en montrant le cerf étendu. En même temps toute la cour arrivait, et vous jugerez de l'étonnement et de l'admiration générale quand on vit le nouveau

venu tête à tête avec le roi, et qui avait l'air de faire la conversation avec Sa Majesté !

Le roi parti, et Chateaubriand resté seul avec d'autres chasseurs, on voulut plaisanter le capitaine de cavalerie, qui s'était laissé emporter par son cheval. Un chêne était là renversé, tout touffu, tout branchu ; Chateaubriand propose de le sauter à cheval, le tronc et les branches ; mais son défi ne fut pas accepté, et il revint avec les honneurs de la journée. Voilà toute l'histoire du jeune courtisan. Il se trouva tout d'abord peu d'aptitude à ce métier. « Mon caractère était si antipathique avec la cour, j'avais un tel mépris pour certaines gens à qui je le cachais si peu, je me souciais si peu encore de ce qu'on appelait *parvenir,* que j'étais comme les confidents dans les tragédies, qui entrent, sortent, regardent et se taisent. »

D'ailleurs cet ardent jeune homme avait trop d'intelligence et trop d'avenir dans les idées pour étudier la cour quand la ville était un si inquiétant sujet d'études, pour regarder le passé quand il avait l'avenir sous les yeux. Que lui importe Versailles, quand Paris est là ? Que lui importe le vieux palais, quand on prend la Bastille ? Il aura toujours assez le temps de pleurer sur Louis XVI, ce malheureux roi qui ne doit guère aller plus loin que son cerf, blessé à mort. Laissez-lui donc

regarder ceux qui viennent, Mirabeau, par exemple. Car il a vu Mirabeau, car il a entendu à la tribune ce redoutable bégayement qui devenait peu à peu cette grande éloquence que vous savez. Il a vu Mirabeau à la taverne, où il parlait de ses amours avec un si mélancolique sourire. Ce doit être une belle chose, le Mirabeau de M. de Chateaubriand, vu par lui et peint par lui ! Vous sentez si Mirabeau aimait à se communiquer à cette âme si vive, servie par un regard si brûlant! Ils dînaient souvent ensemble, et un jour, au sortir du dîner, Mirabeau, qui parlait de ses collègues, appuyant ses deux grosses mains sur les épaules du jeune homme, lui dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité. »

Il a donc vu commencer cette révolution qui devait faire le tour du globe; il a vu 89 qui devait être 93 ; il a vu Versailles croulant et la Bastille croulante; il a vu les orateurs commencer et les rois finir; il a vu le XVIIIe siècle, ce beau siècle encore tout ému sous le regard de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Diderot, passer de l'éloquence écrite à l'éloquence parlée, de la tragédie au pamphlet, du livre au journal. Il a vu comment tombe une société caduque, et comment elle se couche au cercueil toute morte et toute fardée, comme une vieille et spirituelle courtisane perdue

d'esprit, d'orgueil, de bienveillance et d'amour. Il a entendu le peuple venir, et la grande voix de ce peuple qui ne sait pas parler en français, qui ne parle aucune langue, et qui ne sait qu'un mot dans toutes les langues : *Liberté !* Il a vu que le velours du trône était tout usé, et que sous ce velours usé se trouvait une planche rude et sanglante, la planche de l'échafaud. Il a vu venir un jour de Versailles à Paris, dans une voiture traînée, pressée, poussée, couverte de boue par la multitude, quelque chose qui ressemblait à un homme, à une femme, à un enfant! C'étaient ceux qu'on appelait le roi, la reine et le dauphin. Il a vu, chose horrible! les premières têtes coupées, sanglant trophée au bout d'une pique, vacillante manifestation des fureurs populaires. Il a vu tout cela, lui qui était venu pour voir de près cette France poétique et royale, cette France de Louis XIV et de Bossuet, cette France de Pascal et de Condé; la patrie des belles femmes et des nobles chevaliers; la riante et magique patrie du beau langage; malheureuse terre qui allait appartenir à Danton et à Marat.

Aussi vous jugez s'il eut peur ! vous jugez s'il recula épouvanté! vous jugez si cela lui parut horrible, un jour qu'il était à une des fenêtres de son hôtel, de voir passer sous son regard le regard

d'une tête coupée, de sentir ce froid et pâle visage contre son pâle visage! A cette vue, Chateaubriand, oubliant toute prudence, se met à crier : Au meurtre ! L'éloquence lui vint, à ce jeune homme, du haut de cette fenêtre d'hôtellerie, pour défendre la royauté de Louis XVI, comme elle lui est venue après tant de révolutions à la tribune de la Chambre des pairs pour dire un dernier adieu à la royauté de Charles X, élégie touchante et noble par laquelle le pair de France nous a fait ses adieux! Ce jour-là, peu s'en fallut que le peuple, irrité de ce cri d'humanité, ne portât au bout d'une pique la tête du jeune François de Chateaubriand. Il se pressa avec force contre la porte de l'hôtel, et il se mettait en mesure de l'enfoncer, quand une foule vint qui chassa cette foule; car en ce temps-là la foule succédait à la foule, la fureur à la fureur, les têtes coupées aux têtes coupées; il n'y avait d'immobile que l'échafaud, il n'y avait de stable que le bourreau.

Hors de lui, il allait s'épouvanter auprès de M. de Malesherbes, le noble et courageux gentilhomme qui garda son sang-froid jusqu'aux portes du Temple, celui-là même qu'on a tué comme le plus vertueux et le plus brave dans cette France, afin de ne plus laisser d'espoir à personne. M. de Malesherbes, qui savait ce que c'était qu'une révolu-

tion mieux que personne au monde, eut pitié sans doute de ce tout jeune homme qui allait être égorgé comme d'autres malheureux, par hasard. Il le poussa donc hors de France sous un noble prétexte. M. de Malesherbes aimait beaucoup la géographie. Il y avait toujours sur la table de son cabinet quelque carte déployée. « Si j'étais à votre place, disait Malesherbes, et il disait cela sans soupirer, si j'étais à votre place, j'irais en Amérique, j'y tenterais quelque grande entreprise, je voyagerais dix ans. » Dix ans! Le noble vieillard ne disait pas assez.

A ce conseil, voilà François de Chateaubriand qui s'anime.

Il avait une grande idée qui le poussait là-bas, et il ne comprenait pas qu'un péril pût le retenir ici. Il partit. Il quitta M. de Malesherbes, et il s'embarqua à Saint-Malo où sa mère vint lui dire adieu. Le jour de ce départ a une date certaine dans l'histoire, Mirabeau était mort depuis deux jours. *Adieu donc la patrie !* comme dit lord Byron.

QUATRIÈME JOURNÉE

Voici comment M. de Chateaubriand lui-même développe la grande idée qui le poussait en Amérique : « Ce voyage que j'entreprenais alors n'était que le prélude d'un autre bien plus important dont, à mon retour, j'avais communiqué les plans à M. de Malesherbes. Je ne me proposais rien moins que de déterminer par terre la grande question du passage de la mer du Sud par le nord. On sait que, malgré les efforts du capitaine Cook et des navigateurs subséquents, il est toujours resté un doute. »

Le voilà donc parti pour le nouveau monde! Que nous importe le projet qui l'y pousse? Que nous fait à nous que le passage par le nord soit trouvé ou non? Nous allons découvrir mieux qu'un passage, nous allons trouver notre grand poète. A chacun son œuvre. Au capitaine Cook, au capitaine Parry, à tous les autres, les découvertes, les passages, les terres nouvelles, les étoiles inconnues dans le ciel ; à l'Américain les villes qu'il élève dans le désert, les lois qu'il refait, les révolutions que nous lui envoyons et qu'il nous renvoie couvées, augmentées, agran-

dies, plus terribles! Mais à notre poète les déserts et les riches forêts de l'Amérique ; à lui les grands fleuves, les arbres fleuris, les chants mélancoliques dans les grands bois tout neufs, le bruit de la cascade écumante ; à lui le désert, à lui le sauvage dans le désert ; à lui Chactas, à lui Atala ; à lui sa poésie, sa parole cadencée, son profond et mélancolique regard vers cette terre qui l'étonne! En faire un voyageur, lui! Il est mieux qu'un voyageur, il est un grand poète. Qu'a-t-il besoin de passage par le nord ? Toute cette terre, il la connaît, il la sait par cœur, il l'a vue depuis sa création, c'est son bien, c'est sa terre, c'est son poème, c'est son livre, c'est la chaste passion de sa jeunesse, ce sera le souvenir charmant de son âge mûr, le regret touchant de sa vieillesse ! Soyez donc bien tranquille! Le voyageur fera bientôt place au poète! Sa grande idée de découvertes fera bientôt place à la fantaisie! Et voilà justement ce qui lui arrive! A peine a-t-il touché la mer, à peine a-t-il vu le ciel, le soleil, l'étoile de la mer, que le voilà qui s'abandonne à ses adorables caprices ; il décrit le bruit, le vent, l'eau et le calme ; il admire toutes choses, le matelot au bout du mât, et au-dessus du matelot l'hirondelle voyageuse qui se repose ! Rien ne lui échappe. Le vif regard que vous savez em-

brasse l'immensité de la mer et du ciel. Quant à la terre, elle est bien loin. Y a-t-il une terre ? C'est à peine s'il le sait.

Ces impressions de la mer se retrouvent partout dans les ouvrages de M. de Chateaubriand, dans *le Génie du Christianisme,* dans *les Natchez,* dans *l'Itinéraire,* dans ses *Mémoires* surtout, tant sont vifs ses souvenirs. Comme il se complaît à parler du désert de l'Océan ! « Me trouver au milieu de la mer, c'était n'avoir pas quitté ma patrie ; c'était, pour ainsi dire, être porté dans mes premiers voyages par ma nourrice, par la confidente de mes premiers plaisirs. C'est à moi surtout que s'appliquent ces vers de Lucrèce :

> *Tum porro puer ut sævis projectus ab undis*
> *Navita.....*

« Élevé comme le compagnon des vents et des flots, ces flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, conviennent peut-être mieux à la nature de mon esprit et à l'indépendance de mon caractère; peut-être dois-je à cette éducation sauvage quelque vertu que j'aurais ignorée. La vérité est qu'aucun système d'éducation n'est en soi préférable à un autre. Dieu fait bien ce qu'il fait; c'est sa Providence qui nous dirige,

lorsqu'elle nous appelle à jouer un rôle sur la scène du monde. » Quel style !

Même sans avoir lu les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, il est facile de le suivre dans ses voyages. Ses voyages sont imprimés en partie, et ce qui en fait le charme, c'est que tout cela ressemble à un poème épique qui serait pensé par le Tasse et qui serait écrit par Sterne. Parti de Saint-Malo, comme nous l'avons dit, le vaisseau qui portait M. de Chateaubriand prit la haute mer et, le 6 mai 1791, il jeta l'ancre devant l'île de Graciosa, l'une des Açores. De Graciosa, le vaisseau va à Saint-Pierre, et de là il suit les côtes de Maryland et de la Virginie. C'est par une de ces belles nuits si calmes que M. de Chateaubriand a trouvé, non pas un archipel inconnu, mais ces admirables pages du *Génie du Christianisme :* Le coucher du soleil. « Le globe du soleil, prêt à se coucher dans les flots, apparaissait entre les cordes du navire au milieu des espaces sans bornes. » Quelques jours après, la vigie crie : « Terre ! » Ils étaient sur le continent américain.

« Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes regards autour de moi dans un mélange de sentiments et d'idées que je ne pouvais débrouiller alors, et que je ne pourrais peindre aujourd'hui. Ce continent ignoré du reste du

monde, pendant toute la durée des temps anciens et pendant un grand nombre de siècles modernes; les premières destinées sauvages de ce continent et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb; la domination des monarchies de l'Europe, ébranlée dans ce nouveau monde; la vieille société finissant dans la jeune Amérique; une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et dans l'ordre politique; la part que ma patrie avait eue à ces événements; ces mers et ces rivages devant en partie leur indépendance au pavillon et au sang français; un grand homme sortant à la fois au milieu des discordes et des déserts; Washington, habitant une ville florissante dans le même lieu où, un siècle auparavant, Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens; les États-Unis renvoyant à la France, à travers l'Océan, la révolution et la liberté que la France avait soutenues de ses armes; enfin, mes propres destinées, les découvertes que je voulais tenter dans ces solitudes natives qui étendaient encore leur vaste royaume derrière l'étroit empire d'une civilisation étrangère : voilà les choses qui occupaient mon esprit. »

Mais ce premier moment de confuse incertitude une fois passé, le poète se montre de nouveau. Le

voilà qui regarde avec une admiration toujours nouvelle les oiseaux moqueurs, les cardinaux, les jolies négresses, les correctes habitations anglaises, les écureuils gris, noirs et rayés; et, au milieu de ces oiseaux et de ces nègres, voilà notre poète qui fait cette réflexion, « qu'il n'y a de vieux en Amérique que les bois, fils de la terre, et la liberté, mère de toute société humaine ». Il traversa ainsi tous les États-Unis, puis enfin il arriva à Philadelphie. Comme il entrait, entrait aussi une voiture attelée de quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides : c'était la voiture de Washington. Le récit de l'entrevue du jeune voyageur avec Washington est un chef-d'œuvre de narration.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis; point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune servante m'ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui : on me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, Sir* : « entrez, Monsieur ! » et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibule aux mai-

sons anglaises; elle m'introduisit dans un parloir où elle me pria d'attendre le général.

« Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'impose point. J'admire la première sans en être écrasé; le monde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

« Au bout de quelques minutes, le général entra. C'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble. Il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence; il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut tout haut avec cette exclamation : « Le colonel Armand! » C'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de La Rouairie.

« Nous nous assîmes. Je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondit par des monosyllabes français ou anglais. Il m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'approchai et lui dis avec un peu de vivacité: « Mais « il est moins difficile de découvrir le passage du « nord-ouest que de créer un peuple comme vous « l'avez fait! — *Well, well, young man!* » s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

« Je fus exact au rendez-vous. Nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula

presque entièrement sur la Révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille. Ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais qu'on se distribuait alors dans les deux mondes. Si Washington avait vu comme moi dans les ruisseaux de Paris les vainqueurs de la Bastille, il aurait eu moins de foi en sa relique. Le sérieux et la force de cette révolution n'étaient pas dans les orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

« Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout un monde. Washington est descendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas ; j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu ; il était dans tout son éclat et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi ! Je m'en suis senti réchauffé le reste de ma vie. Il y a une vertu dans les regards d'un grand homme.

« J'ai vu depuis Bonaparte : ainsi la Providence m'a montré les deux personnages qu'elle s'était plu à mettre à la tête des destinées de leur siècle. »

Puis arrive cet admirable parallèle entre Washington et Bonaparte, qui n'a pas d'égal dans l'antiquité, parce qu'il n'a manqué pour cela à l'antiquité que trois hommes, Washington, Bonaparte et Chateaubriand : Washington, qui a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille; Bonaparte, qui ne se charge que de son propre sort. Ce parallèle, déjà magnifique de tout point, a été admirablement augmenté dans les *Mémoires,* peut-être par la raison que Bonaparte, pour des esprits de sa taille, grandit tous les jours.

Après avoir salué Washington, Chateaubriand poursuit sa route. L'*étonnement* de Washington n'a pas arrêté le jeune homme. Il part pour le pays des Sauvages, où un instinct secret lui assure qu'il trouvera quelque chose à coup sûr. S'il pensait encore à ce passage du nord, toujours est-il qu'il n'y pensa pas longtemps. La fantaisie poétique fut bientôt assise de nouveau à ses côtés, comme autrefois à son collège Horace et saint Augustin l'emportaient souvent sur l'arithmétique de Bezout. Je n'en veux pour témoin que cette délicieuse narration qui tiendra si bien sa place dans les *Mémoires.* A tous ceux qui les liront je demande si ce sont là les émotions d'un homme qui pense sérieusement à découvrir un passage par le nord.

« Je partais alors pour le pays des Sauvages, et

je me trouvais embarqué sur le paquebot qui remonte de New-York à Albany par la rivière de l'Hudson. La société des passagers était nombreuse et aimable, consistant en plusieurs femmes et quelques officiers américains. Un vent frais nous conduisait mollement à notre destination. Vers le soir de la première journée, nous nous assemblâmes sur le pont pour prendre une collation de fruits et de lait. Les femmes s'assirent sur les bancs du gaillard et les hommes se mirent à leurs pieds. La conversation ne fut pas longtemps bruyante. J'ai toujours remarqué qu'à l'aspect d'un beau tableau de la nature on tombe involontairement dans le silence. Tout à coup je ne sais qui de la compagnie s'écria : « C'est ici que le major « André fut exécuté. » Aussitôt voilà mes idées bouleversées. On pria une Américaine très jolie de chanter la romance de l'infortuné jeune homme. Elle céda à nos instances et commença à faire entendre une voix timide pleine de volupté et d'émotion. Le soleil se couchait, nous étions alors entre de hautes montagnes. On apercevait çà et là, suspendues sur des abîmes, quelques cabanes rares qui disparaissaient et reparaissaient tour à tour entre des nuages mi-partie blancs et roses qui filaient horizontalement à la hauteur de ces habitations. Lorsque au-dessus de ces mêmes nuages

on découvrait la cime des rochers et les sommets chevelus des sapins, on eût cru voir de petites îles flottantes dans la mer. La rivière majestueuse, tantôt coulant nord et sud, s'étendait en ligne droite devant nous, encaissée entre deux lignes parallèles comme une table de plomb; puis tout à coup, tournant à l'aspect du couchant, elle roulait ses flots d'or autour de quelque mont qui, s'avançant dans le fleuve avec toutes ses plantes, ressemblait à un gros bouquet de verdure noué au pied d'une zone bleue et aurore. Nous gardions un profond silence. Pour moi, j'osais à peine respirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère, hors le bruit insensible que le vaisseau faisait en glissant sur l'onde. »

Et plus il avançait dans le nouveau monde, plus il avançait dans la poésie. Il avait bien à faire pour la manifester au dehors, cette poésie qui l'a fait ce qu'il est, lui qui n'avait eu jusqu'alors en fait de poésie que les honneurs littéraires du *Mercure de France,* distinction enviée et dont il avait été bien fier. Laissez-le donc s'enfoncer tant qu'il voudra dans les forêts vierges de l'Amérique.

« Lorsque après avoir passé le Mohawk, je me trouvai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'ivresse. J'al-

lais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant à moi-même : « Là, plus de « chemin à suivre. Plus de villes, plus d'étroites « maisons, plus de présidents, de républiques, de « rois...» Et, pour essayer si j'étais enfin dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide, et qui dans son âme me croyait fou. »

Mais, direz-vous, pendant ce temps-là que devient le passage? Ah bien! oui, le passage. N'y a-t-il pas sous les bois ces deux filles bleues qui l'aiment et qu'il aime, types charmants et ingénus de deux femmes américaines, Atala d'abord et la jeune fille des Natchez? N'est-il pas à souper le soir avec toute une tribu de sauvages, et à s'endormir auprès du feu après avoir bu de l'eau-de-vie et fumé le calumet avec les guerriers? Que parlez-vous de passage? Ne vous dit-il pas qu'il est éperdu, hors de lui, transporté, enivré, libre, tout seul, vagabond de cœur comme d'imagination, poète à son aise, tout à fait poète; il assiste, transporté, et les larmes aux yeux, et le sourire sur les lèvres, et l'éclat de rire dans la gorge, et le bonheur dans le cœur, à la révélation de son génie. Il crie à son tour : « Et moi aussi, et moi aussi! *Anch'io, anch'io!* » Quel drame! Cet

homme tout jeune, cet homme tout seul dans ce désert; ce civilisé échappé à Paris, et quel Paris! qui bondit et qui court comme un chevreuil! Adieu la tristesse! adieu la mélancolie! Il erre, il marche, il s'assied, il dort, il tourne, il écoute, il parle, il regarde, il rêve, il s'appelle, il fume, il fait griller son repas, il aime la chair bien saignante, il regarde les enfants dormir balancés dans la branche de l'arbre. Que lui parlez-vous de passage? Il n'a pas le temps. Ne faut-il pas qu'il voie la chute du Niagara, dont il a fait deux ou trois descriptions admirables? Ce n'est pas sa faute s'il ne tombe pas dans le gouffre la première fois et si son cheval ne l'y entraîne pas à la seconde. Il en est quitte pour un bras cassé, mais on est vite guéri en Amérique! Alors il se jette dans le lac Érié, et sur les bords du lac il voit de charmantes couleuvres, d'adorables serpents; il en connaît les mœurs, il les appelle par leurs noms; si vous voulez, il va les faire danser au son de la flûte. Il passe là cinquante rivières, sur de beaux ponts suspendus dans les airs à de beaux fils d'acier et d'or, tressés par son imagination créatrice. Quelquefois il s'arrête au bord d'un lac pour voir des milliers de poissons se jouant dans l'onde transparente; une autre fois ce sont des oiseaux qui l'occupent, ou bien il ferme les yeux et il prête l'oreille

à tout ce bruit de fleuves qui se précipitent dans la mer. Ce bruit était si fort qu'il n'entendait pas le bruit que faisait la porte du Temple en retombant sur le roi !

Cette extase n'a pas de fin, ce ravissement n'a pas de bornes. Il est comme cet homme qui, dans un poème, en face de l'univers nouvellement créé, ne savait que dire : O ! O ! O ! et voilà tout. Quelquefois même il écrit de longues pages qui ne sont toutes que de longues exclamations ! Vous lui parlez de son passage ! mais ne voyez-vous pas que les plus petits obstacles l'arrêtent tout un jour ? Une fois, en passant par un pré, il voit une vache bien maigre qui paissait tranquillement. Tout à coup trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses entrent dans le pré et chassent la vache maigre à coups de bâton. A cette vue, il faut à toute force que notre voyageur se détourne de son chemin. « Une femme sauvage, en apparence aussi misérable que la vache, sortit de la hutte isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela doucement et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à elle en allongeant le cou avec un petit mugissement de joie. Les colons menaçaient de loin l'Indienne, qui revint à sa cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte où son amie la flattait de la main. Tandis que l'animal recon-

naissant léchait cette main secourable, les colons s'étaient retirés. »

Et que dites-vous de sa très amusante rencontre au milieu des forêts : ce valet de chambre qui fait danser messieurs les sauvages et mesdames les sauvagesses dans leur chambre, en jouant sur sa pochette l'air de *Madelon Friquet ?* Ainsi, son voyage dans les bois réunissait tous les charmes du désert et toutes les aventures de la civilisation ! Souvent assis sur des ruines indiennes, vis-à-vis une maison anglaise, bâtie d'hier, abritée par des arbres aussi vieux que le monde, côte à côte avec des sauvages, au bord d'un fleuve où le crocodile, en se jouant, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées, il prenait son repas au chant du pélican, aux cris de la cigogne cachée dans les nuages, un repas de truites fraîches, et en ces instants de calme, d'admiration et de repos, il était heureux comme un roi. « Aussi étais-je bien plus qu'un roi. Si le sort m'avait placé sur le trône et qu'une révolution m'en eût précipité, au lieu de traîner ma misère dans l'Europe comme Charles et Jacques, j'aurais dit aux amateurs : « Ma place vous « fait envie, eh bien, essayez du métier ; vous verrez « qu'il n'est pas si bon. Égorgez-vous pour mon « vieux manteau, je vais jouir dans les forêts de « l'Amérique de la liberté que vous m'avez rendue ! »

Vraiment il est impossible de ne pas s'inquiéter de toute son âme et de tout son cœur, en voyant la paix, et le calme, et l'enthousiasme de ce jeune homme. Il est entré dans ces forêts si chaste, si jeune, si amoureux de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble et bon ! Il a apporté avec lui tant de vertu, d'indépendance, de courage ! Il est si heureux et si fier de l'instinct poétique qui se révèle en lui, tout nouveau, tout armé, qui déborde de toutes parts, qui se fait jour par les cris, par les larmes, par le silence, dans ses veilles, dans son sommeil, sous le ciel, dans la hutte du sauvage, au milieu des grands fleuves, à côté des filles bleues, à côté des guerriers, loin des hommes, près des hommes, partout et toujours ! C'est un si beau spectacle, celui d'un homme heureux et si complètement heureux, qu'on a peur de voir tout à coup ce bonheur s'évanouir. A chaque pas que fait ce jeune homme dans la vie sauvage, on se rappelle, malgré soi, qu'il est gentilhomme, qu'il est officier, qu'il est monté dans les carrosses du roi ; qu'il appartient à ce roi qu'on emprisonne là-bas, à cette noblesse de France qu'on égorge là-bas ; qu'il a laissé là-bas un frère, une mère, des sœurs, des amis, un régiment, quoi encore ? Arbres de la forêt, enveloppez-le bien de votre ombre sacrée ; oiseaux sans nombre et sans nom,

faites retentir sans cesse et sans fin votre cantique de gloire à ses oreilles; grondez, vieux fleuves; murmure, vaste mer; levez-vous, ouragans en fureur; entraîne-le avec toi, Indien qui pêches; retenez-le dans des liens de fleurs, jeunes filles des sauvages; que toute la terre américaine se soulève pour le retenir! Fasse le Ciel qu'il n'entende pas dans les solitudes les bruits venus de France! Grâce, grâce pour lui! Il est si heureux; il est si bien ici! Mais le moyen d'empêcher ce trône de France qui s'écroule de faire cet horrible bruit en croulant?

M. de Chateaubriand ne devait pas échapper à sa destinée. Voici comment il l'entendit, ce bruit d'un empire qui s'écroule. C'est là encore un de ces chefs-d'œuvre de narration qu'on ne peut trop relire et trop admirer : « En errant de forêts en forêts, je m'étais approché des défrichements américains. Un soir, j'avisai, au bord d'un ruisseau, une ferme bâtie en troncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité, elle me fut accordée.

« La nuit vint. L'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer. Je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que mon hôtesse préparait le souper, je m'amusai à lire, à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre. J'aperçus en grosses lettres ces mots : *Flight of the*

king, « fuite du roi ». C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal racontait aussi les progrès de l'émigration et la réunion de presque tous les officiers de l'armée sous les drapeaux des princes français. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets. »

Ici le poète ne dit pas tout : il a fait bien plus ce jour-là que d'*abandonner ses projets ;* il a abandonné sa poésie, il a dit adieu à ses forêts chéries, il a renoncé à cette terre toute neuve, dont il a compris le premier le côté poétique; il a dit adieu à tout ce qu'il avait vu, à tout ce qu'il n'avait pas vu encore. Adieu, montagnes! adieu, vallées! adieu, cascades ! adieu, les habitants des forêts ! adieu, les forêts ! Le poète emporte *Atala* et *les Natchez*, et il revient de cette terre verdoyante et calme à ce Paris tout vieux, tout moulu, tout brisé, tout révolutionnaire, qui lui avait fait peur en 89, et ce Paris était arrivé à 92, grand Dieu !

Je ne crois pas que jamais un jeune homme ait donné une plus grande preuve de résignation, et de courage, et de dévouement à ses croyances. Il y en a qui, par devoir, renoncent à leur famille, à leurs études, à leurs amours, c'est bien; mais renoncer à sa poésie, dire adieu à son poème commencé, revenir du nouveau monde dans le vieux

monde, de la forêt et du désert à la ville et dans la foule, d'un monde qui naît à un monde qui meurt, de la liberté du sauvage à la liberté des cannibales; quitter le silence, le repos, le calme, l'exil, les fleuves, le désert, les fleurs, et revenir avec des idées incomplètes, des poëmes inachevés, sous l'influence d'un rêve interrompu! revenir pour voir des échafauds tout rouges, des hommes qui s'égorgent, des trônes qu'on brise, des temples qu'on renverse! revenir sans pouvoir rien défendre, ni le Dieu ni le roi, ni les vivants ni les morts! revenir pour se cacher dans des ruines, sans oser pleurer sur ces ruines! voilà pourtant ce qu'il a fait sans hésitation, sans trouble, sans regrets, sans frayeur.

Arrivé à Philadelphie pour s'embarquer, la première chose qui lui rappela qu'il était un homme civilisé, c'est qu'il n'avait pas d'argent pour payer son passage. Un honnête capitaine consentit à le porter en Europe sur sa parole. Il s'embarqua donc. Une tempête le poussa en dix-neuf jours sur les côtes de France, où il fit un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Aurigny. Quelle tempête! Elle est terrible! C'est par ce récit que M. de Chateaubriand termine le livre quatrième de ses *Mémoires* : « Quand un vaisseau hollandais est assailli par la tempête, officiers

et matelots se renferment dans le flanc du vaisseau ; toutes les écoutilles sont fermées, seulement on laisse sur le pont le chien du navire qui aboie après la tempête. Cependant officiers et matelots boivent et fument, attendant à l'abri que cesse l'orage. L'orage cesse, le chien n'aboie plus ; alors l'équipage remonte sur le pont. Et moi, dit-il, je suis le chien du navire, que la Restauration a laissé sur le pont pour l'avertir de l'orage pendant qu'elle était à l'abri ! » Vous sentez bien que ce n'est pas là la phrase de M. de Chateaubriand, que je la gâte, que je la tue ; chose pardonnable à un homme qui ne l'a pas entendue même du poète, qui la sait par ouï-dire, et dont le souvenir ne repose que sur un souvenir.

CINQUIÈME JOURNÉE

Il faut vous dire que chaque livre nouveau de ces *Mémoires* commence par un magnifique exorde. Ces *Mémoires*, où se reflète si admirablement la vie du plus grand écrivain de notre âge, ont été commencés depuis longtemps. Ils ont été souvent interrompus, souvent repris, çà et là, sous la tente, dans le palais, dans la Vallée-au-Loup,

rue d'Enfer, à l'hôtel du Ministère des affaires étrangères, à Berlin, à Londres, partout. Ils ont été écrits dans bien des fortunes différentes, mais toujours avec une âme égale. Quelle que soit l'époque de sa vie que l'auteur raconte, toujours il a soin, avant de faire le récit du passé, de vous transporter dans le moment présent; qui que ce soit qui se présente à sa pensée, le grand événement, ou le grand homme, ou le beau paysage, M. de Chateaubriand s'en occupe d'abord; il ne revient à son sujet, à son héros, qui est lui-même, que lorsqu'il ne peut faire autrement. Ces introductions dont je vous parle sont de magnifiques morceaux oratoires qui ne sont pas des hors-d'œuvre, qui entrent, au contraire, profondément dans le récit principal, tant ils servent admirablement à désigner l'heure, le lieu, l'instant, la disposition d'âme et d'esprit dans lesquels l'auteur pense, écrit et raconte. Vous ne vous attendez pas sans doute à ce que je vous donne une idée de ces magnifiques préliminaires, dans lesquels la perfection de la langue française a été poussée à un degré inouï, même pour la langue de M. de Chateaubriand.

Reprenons le cours de ce récit si varié, amusant comme un bon conte, dont le héros est simple, honnête, spirituel et bon, se doutant peu de son génie, donnant beaucoup au hasard, ce

tout-puissant protecteur des intelligences supérieures. A peine marié (car il se maria aussitôt son retour), il s'en va avec sa femme à Paris, où ils logèrent derrière l'église de Saint-Sulpice, cul-de-sac Férou. Ici M. de Chateaubriand s'élève à toute la hauteur de l'histoire ; il prend le premier rang parmi les peintres de l'école pittoresque. Quel spectacle, le Paris de 92 ! Il l'a connu tout entier ; il l'a parcouru d'un bout à l'autre ; il en a vu tous les hommes sanglants. Il en a entendu toutes les clameurs, tous les cris, toutes les vociférations atroces, à la tribune, aux théâtres, au Palais-Royal, dans les rues, dans les journaux ; il s'est trouvé face à face avec la Terreur, cette espèce de tigre auquel n'était comparable aucune bête féroce du nouveau monde. Il a vu Robespierre, il a vu Marat, il a vu Danton, ce *Triboulet des libertés* du peuple ; il a assisté aux séances du club des Jacobins. Pour peu que vous ayez l'habitude du coloris et du grand style de M. de Chateaubriand, vous pouvez vous faire une idée de ces pages dans lesquelles il nous montre cette vaste église mal éclairée, turbulente et sombre ; les chauves-souris, autrefois paisibles locataires de ces voûtes humides, poussant des cris d'effroi à la voix des orateurs de la Montagne, et les cris de ces chauves-souris effaçant l'éclat de ces grosses voix ;

si bien que de temps à autre on tirait des coups de fusil en l'air, singulière façon de demander du silence! Rien n'échappe à M. de Chateaubriand de ce lugubre spectacle : pas même la tribune, composée de deux solives croisées l'une sur l'autre, espèce d'échafaud préparatoire! pas même les instruments de la vieille torture abolie, suspendus derrière l'orateur, décoration bien digne, quoique inattendue, de ces votes et de ces discours funèbres! C'est là que chaque jour se prononçaient d'innombrables arrêts de mort. Cependant toute la société française qui ne s'était pas jetée dans la *folie de Coblentz* s'en allait de France pour tenter un dernier, un criminel, un inutile effort.

Ici M. de Chateaubriand, qui est un grand politique en même temps qu'un grand peintre, se demande si l'émigration était permise. Il faut que cette grave question l'ait cruellement préoccupé, puisqu'il évoque, pour la décider plus à l'aise, la grande ombre de M. de Malesherbes, évocation dans le genre antique, dialogue souvent renouvelé, depuis Platon, par les plus hautes intelligences! Au reste, la question de l'émigration avait déjà été admirablement traitée par M. de Chateaubriand : « Je me suis fait cette question en écrivant le siège de Trente : Pourquoi élève-t-on Thrasybule aux nues? et pourquoi ravale-

t-on les émigrés français au plus bas degré? Le cas est rigoureusement le même. Les fugitifs des deux pays, forcés de s'exiler par la persécution, prirent les armes sur des terres étrangères en faveur d'une ancienne institution de leur patrie. Les mots ne sauraient dénaturer les choses. Que les premiers se battent pour la démocratie, les seconds pour la monarchie, le fait reste toujours le même en soi.

« Un bon étranger, au coin de son feu, dans un pays bien tranquille, sûr de se lever le matin comme il s'est couché le soir, en possession de sa fortune, la porte bien fermée, des amis au dedans et la sûreté au dehors, prouvera, en buvant un verre de vin, que les émigrés français ont tort, et qu'on ne doit jamais quitter sa patrie; et ce bon étranger raisonne conséquemment. Il est à son aise, personne ne le persécute; il peut se promener où il veut sans crainte d'être insulté, même assassiné; on n'incendie pas sa demeure, on ne le chasse point comme une bête féroce, le tout parce qu'il s'appelle Jacques et non pas Pierre, et que son grand-père, qui mourut il y a quatorze ans, avait le droit de s'asseoir dans les bancs d'une église, avec deux ou trois arlequins en livrée derrière lui; certes, dis-je, cet étranger pense qu'on a tort de quitter son pays.

« C'est au malheur à juger du malheur; le cœur

grossier de la prospérité ne peut comprendre les sentiments délicats de l'infortune. Si l'on considère sans passion ce que les émigrés ont souffert en France, quel est l'homme, maintenant heureux, qui, mettant la main sur sa conscience, osera dire : « Je n'eusse pas fait comme eux ! »

« La persécution commença en même temps dans toutes les parties de la France; et qu'on ne croie pas que l'opinion en fût la cause. Eussiez-vous été le meilleur démocrate, le patriote le plus extravagant, il suffisait que vous portassiez un nom connu pour être noble, pour être persécuté, brûlé, lanterné; témoin les Lameth et tant d'autres, dont les propriétés furent dévastées, quoique révolutionnaires et de l'Assemblée constituante. »

Eh bien, j'en suis sûr, et vous le verrez, si le malheur des temps nous y condamne, plus la nouvelle apologie de l'émigration par M. de Chateaubriand est solennelle, et moins M. de Chateaubriand consentirait à quitter la patrie aux jours du danger; il sait trop à présent que la mort d'un homme sur l'échafaud, mais sur un échafaud dressé dans les murs, est plus utile que la vie de cet homme hors des murs, dans les rangs étrangers. Cela est beau de défendre une cause royale, *sous le rapport de la fidélité et des souffrances,* en laissant les opinions de côté.

Cependant, au milieu de ce Paris acharné contre tout ce qui était gentilhomme, chaque jour apportait un nouveau danger à M. de Chateaubriand; la capitale n'était pas tellement un lieu d'asile que tout gentilhomme pût y manger tranquillement le triste morceau de pain qui lui restait; le nôtre eut beau combattre avec lui-même, il fallut céder, il fallut partir. Cette fois encore l'argent lui manquait! C'est la seule métaphore dont la répétition ne soit pas monotone dans un récit de longue haleine; c'est la seule péripétie toujours inattendue, toujours cruelle; c'est le seul contretemps qui porte avec lui son excuse, le seul embarras qui se pardonne toujours. *L'argent manquait!* Eh mon Dieu! oui, le vulgaire ne sait tant gré de cette phrase aux hommes qui sont au-dessus de lui que parce que le vulgaire ressent en lui-même une secrète joie à voir un grand homme tomber tout à coup de si hautes pensées et de si grands événements à la hauteur de tout le monde, par cette phrase si simple et si dramatique à la fois : *L'argent lui manquait!*

Donc l'argent manquait. M. de Chateaubriand n'avait pour toute fortune que les assignats de la dot de Mme de Chateaubriand. Comment quitter Paris? A force de chercher, il trouva un notaire de la rue du Faubourg-Saint-Honoré qui con-

sentit à lui prêter 12,000 francs. Il va chercher lui-même ces 12,000 francs rue du Faubourg-Saint-Honoré, et il les avait en portefeuille, lorsque, revenant chez lui, rue Férou, il fait rencontre d'un sien ami. Son ami l'aborde; ils causent, ils marchent à côté l'un de l'autre. L'ennui de tous ces pauvres hommes était grand au milieu de ce peuple qui se divertissait si fort chaque jour dans les clubs ou autour de l'échafaud. Bref, M. de Chateaubriand, soit faiblesse, soit ennui, soit curiosité, entre avec son ami dans une maison de jeu, rue de Richelieu. Il joue; il perd toute la somme, moins 1,500 francs! Il perdait peut-être la tête de son frère et la sienne! Cependant le sang-froid lui revient; il quitte le jeu, il monte dans un fiacre; le fiacre le mène à sa porte, rue Férou; il entre chez sa femme; il veut tirer le portefeuille de sa poche, il le cherche: plus de portefeuille! Il a oublié le portefeuille dans le fiacre, les derniers 1,500 francs!

Aussitôt il sort, désolé plus que jamais. Comment faire? Que va-t-il devenir? Il court sur la place Saint-Sulpice. Des enfants qui jouaient lui disent que le fiacre qu'il demande vient de partir tout chargé. Il s'informe; on lui indique la demeure du cocher. Il va attendre le cocher chez lui, à sa porte. A deux heures du matin arrive le cocher;

on fouille la voiture, plus de portefeuille! Le cocher a pris dans la soirée trois *sans-culottes* et un jeune prêtre dont il indique la demeure. M. de Chateaubriand n'a donc plus qu'une chance sur quatre de retrouver son pauvre argent.

Il rentre chez lui, et, comme c'est là un de ces vrais courages qui ne s'étonnent de rien et qui voient tout de suite le fond des choses, il s'endort aussi profondément que s'il eût dormi sous la hutte d'un sauvage. Le lendemain il est réveillé par un jeune abbé qui lui demande s'il est le chevalier de Chateaubriand. En même temps le jeune homme lui remet son portefeuille et les 1,500 francs, avec lesquels ils partirent pour Bruxelles, lui, son frère aîné et un domestique qu'ils avaient.

Ils avaient habillé ce domestique en bourgeois, et, dans la diligence comme aux tables d'hôte, ils le faisaient passer pour un de leurs amis. Le pauvre homme, interdit de tant d'honneurs, s'habituait fort mal à sa dignité nouvelle. A peine osait-il s'asseoir, à peine osait-il manger devant ses maîtres; il passait tour à tour du respect le plus profond à la familiarité la plus vulgaire et la plus plaisante. Par-dessus le marché, ce domestique était somniloque, il disait tout haut la nuit et en pleine diligence ce qu'il avait dissimulé avec tant

de peine pendant le jour. Il ne parlait dans son sommeil que de comtes, de marquis et de seigneurs ; enfin, une nuit, c'était près de Cambrai, étouffé par son secret, hors de lui-même, et pour échapper à cette contrainte qui lui était insupportable, il crie au cocher : « Arrête ! arrête ! » On lui ouvre la portière, et il s'enfuit à travers champs sans crier gare et sans chapeau. M. de Chateaubriand eut bien de la peine à persuader au conducteur de la diligence qu'il devait continuer sa route sans attendre leur compagnon de voyage. Le jour suivant le domestique fut pris, arrêté, jeté en prison, et plus tard sa déposition maladroite, plus que malveillante, servit à faire condamner à mort le frère de M. de Chateaubriand.

Cependant les deux frères arrivèrent sans autre accident à Cambrai ; ils étaient désignés par leurs passeports comme marchands de vin, fournisseurs de l'armée du Nord. De Cambrai ils se rendirent facilement à Bruxelles. Bruxelles était remplie de royalistes ; c'était le rendez-vous général de l'armée des princes ; là on ne parlait que victoires, triomphes, restauration, dignités, vieille cour et privilèges. A entendre ces aveugles gentilshommes, ils allaient mettre fin à cette comédie du Jeu de paume ; ils allaient remettre le roi sur son trône demain ; ils voulaient en avoir seuls toute la gloire

et tous les profits; chaque nouveau venu leur était à charge comme un compagnon dangereux et inutile. L'émigration était déjà divisée en deux parts : les premiers et les derniers venus; aux premiers venus appartenait exclusivement le droit de restauration. Les insensés! Aussi M. de Chateaubriand et son frère furent-ils très mal reçus à l'armée des princes. On leur demanda de quoi ils se mêlaient, d'où ils venaient, pourquoi ils s'étaient dirigés si mal à propos, et pourquoi ils n'avaient pas plutôt attendu patiemment le retour de l'armée royale, puisqu'ils étaient tout portés à Paris.

Voilà comment ils furent accueillis par leurs alliés et leurs frères. C'est en vain que M. de Chateaubriand voulut entrer dans son régiment de Navarre, qui était un régiment de l'armée des princes, les rangs se serrèrent si fort qu'il prit parti dans une des compagnies bretonnes qui allaient faire le siège de Thionville. Tout se compensait pour le jeune aventurier. Si une première fois le sous-lieutenant d'infanterie avait été fait capitaine de cavalerie pour entrer dans les voitures de la cour, à présent le lieutenant de cavalerie devenait un simple soldat. La giberne sur le dos, ma foi, et au bras un méchant fusil qui n'avait pas de chien, et en avant, marche! Afin

d'être plus présentable, il portait son uniforme blanc et il allait tout droit devant lui, quand il rencontra le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, à cheval, qui lui demande : « Où allez-vous? — Je vais me battre, dit l'autre. — Je reconnais bien là la noblesse de France! » reprit le roi de Prusse; il salua et passa son chemin.

M. de Chateaubriand avait déjà eu à Bruxelles la même conversation avec un homme qui n'avait que de l'esprit et qui ne vit guère plus que de nom : Chamfort. « D'où vient Monsieur? demanda Chamfort. — Du Niagara, Monsieur. — Où va Monsieur, dit Chamfort. — Où l'on se bat, Monsieur. » Et la conversation en resta là. Peut-être Chamfort, un des derniers sceptiques qu'ait eus la France, dut-il s'imaginer que ce jeune homme se moquait de lui. Il poursuivait donc son chemin, portant légèrement son sac et toujours rêvant poésie, en attendant que l'ennemi se rencontrât. Cette fois encore l'ennemi était, pour M. de Chateaubriand, une autre espèce de passage par le nord qu'il s'agissait de trouver. Il marchait à son ennemi comme il était allé à la recherche de son passage, au hasard, en rêveur. En Amérique, il s'était arrêté pour caresser une vache maigre; en Belgique, il s'arrête pour saluer le triste successeur du grand Frédéric de Prusse;

c'est toujours la fantaisie qui domine. Que de fois cependant il dut regretter son Amérique! « Les Bourbons n'avaient pas besoin qu'un cadet de Bretagne revînt d'outre-mer pour leur offrir son obscur dévouement. Si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût apercu de mon absence, car personne ne savait que j'existais. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde; j'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat; mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. »

Il arriva ainsi sous les murs de Thionville. Il y avait dans cette ville des républicains qui faisaient bonne contenance et qui ne tremblaient pas devant ces royalistes fatigués, morts de faim et mal dirigés, qui n'avaient guère su que se battre en duel et courir le cerf; jeunes gens très braves, mais qui ne savaient pas être patients dans la bravoure, ni habiles d'ailleurs, et qui s'exposaient aux huées de la ville assiégée; la première fois qu'ils mirent le feu à leurs obusiers, les boulets étaient venus tomber à six pieds du mur. Cette armée royaliste fit donc ce qu'elle put pour arranger son siège. Elle éleva des tentes, elle creusa des fossés,

elle plaça des sentinelles, elle passa des revues, elle fit feu quand elle eut des fusils et de la poudre. M. de Chateaubriand soldat allait en patrouille avec les autres soldats. Ces gentilshommes, accoutumés à la chasse au taillis, s'en allaient le fusil sous le bras, furetant dans les buissons avec le bout du canon, comme s'ils eussent dû faire envoler un bleu ou lever un républicain ; chacun à ce métier de soldat avait apporté ses habitudes élégantes et ses mots charmants d'autrefois. La peinture de ce camp de Thionville est un tableau de genre d'une finesse exquise et charmante.

Quant à M. de Chateaubriand, en attendant que son fusil eût un chien, il se livrait avec délices aux rêveries poétiques. A présent il mettait à profit cette vie de soldat, comme il avait mis à profit la vie des sauvages. Le matin, en se réveillant, il prêtait l'oreille au chant du coq dans le lointain ; il aimait à voir s'élever d'une tranchée l'alouette matinale poussant son joyeux petit cri dans les airs ; il faisait son profit de tous ces contrastes : ici, la nature calme, belle et parée, brillante sous le soleil levant ; là, l'homme en guenilles, hideux et pâle sous les armes, et sur le point de se faire massacrer pour des idées ; des arbres en fleur et des fusils à baïonnette ; le

ruisseau qui coule et le tambour qui bat aux champs. Impressions naturelles que vous avez retrouvées, toutes vivantes et toutes colorées des feux du printemps et de la jeunesse, dans un des plus beaux livres des *Martyrs*.

Souvent, au milieu de son extase, il était appelé par le caporal pour faire la soupe, emploi dont il s'acquittait avec beaucoup de succès, il faut le dire; ou bien il cherchait une belle place au bord d'une mare, il s'agenouillait sur les gazons fleuris, et il lavait sa chemise avec toute la dextérité dont peut être capable un gentilhomme qui lave son linge à cru et sans savon. Eh bien! même dans ces circonstances singulières, ce jeune esprit se tournait du côté poétique. Que n'eût-il pas donné, les jours de blanchissage, pour revenir au temps d'Homère, pour rencontrer sur son chemin l'estimable princesse Nausicaa?

D'autres fois il veillait à la garde du camp, il battait les campagnes voisines. Dans ces battues, il faisait toujours quelque rencontre. Un jour, entre autres, il trouva, couché dans un sillon, un gros homme, le nez en terre, immobile et sans haleine. Aussitôt voilà Chateaubriand qui va *reconnaître;* il prend son fusil en avant, il avance à petits pas, enfin il reconnaît son gros cousin Moreau, qui était si gros que, tombé dans ce sillon,

il y serait resté jusqu'à la fin du monde s'il n'avait pas rencontré le soldat Chateaubriand pour l'aider à se relever, lui et son fusil.

Le soir venu, quand la soupe était mangée, s'il y avait soupe, on parlait, on jouait, on riait, on faisait le grand seigneur sous la tente; Chateaubriand rêvait et travaillait déjà à *Atala*. Même un jour, le manuscrit d'*Atala,* qu'il portait dans son sac, fut percé d'une balle, et le poète eut ainsi la vie sauve. « Mais, dit-il, avec cet aimable sourire que vous savez, *Atala avait encore à soutenir le feu de l'abbé Morellet.* »

Mais enfin il fallut que le siège de Thionville eût une fin, le siège de Troie a bien fini. A la fatigue et à la faim se joignit une affreuse dyssenterie qu'on appelait le *mal des Prussiens.* On fit donc retraite chacun de son côté. Le jour où il quittait le camp, M. de Chateaubriand fut blessé à la jambe par l'éclat d'une poutre enflammée, si bien qu'il avait à la fois une blessure à la jambe, la petite vérole et la maladie des Prussiens, tristes compagnes de sa marche. Cependant, cette fois encore, son courage ne l'abandonna pas; il montra qu'une grande âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Il marcha tant qu'il put aller. Quand il passait dans les villes, on lui indiquait le chemin de l'hôpital, mais

il allait tout droit devant lui. A Namur, une pauvre femme, le voyant trembler sous la fièvre, le prit en pitié, et lui jeta une mauvaise couverture sur les épaules. Il sourit à la vieille femme, et il continua fièrement son chemin, enveloppé dans sa couverture. Enfin, il tomba dans un fossé. Comme il était là, étendu sans connaissance et sans mouvement, passa la compagnie du prince de Ligne. Quelqu'un eut l'idée d'approcher de ce corps; on lui trouva un reste de vie, et on le jeta dans un fourgon; le fourgon le déposa aux portes de Bruxelles; notre homme, revenu à lui, et ne se trouvant que ces trois maladies, sa blessure, son mal prussien et sa petite vérole, entre dans la ville. Il va d'abord frapper à la porte de l'hôtellerie où il avait déjà logé, on lui rejette la porte au nez; il va ainsi d'hôtellerie en hôtellerie, de maison en maison. Toujours il est repoussé sur le seuil. Que vouliez-vous qu'on fît de ce moribond tout boiteux, tout transparent et tout livide, à Bruxelles? Bruxelles s'est enrichie depuis de la contrefaçon de ses ouvrages, mais Bruxelles est une ville qui n'a pas l'habitude de secourir, même pour un jour, les écrivains qu'elle vole si impunément.

A la fin, n'en pouvant plus, il revint à la porte de la première auberge. Sa fantaisie était de mourir à ce seuil dans sa couverture. Il était donc déjà

disposé et tout prêt, quand une voiture vint à passer; dans cette voiture était son frère : vous jugez quels transports! Son frère avait 1,200 francs dans sa poche; il en donne la moitié à François. Malgré ces vingt-cinq louis, François ne fut pas admis dans le bel hôtel. Un barbier compatissant consentit à le recevoir dans son taudis. Là il dit adieu à son frère, et son frère rentra en France pour mourir.

Pour lui, pansé tant bien que mal, car on osait à peine panser sa blessure, à cause de la contagion de sa double maladie, il guérit. Il revint en même temps à la santé et au plus absolu dénûment. Il résolut alors de se rendre à l'île de Jersey, afin de rejoindre les royalistes de la Bretagne. Au prix d'un peu d'argent qu'il emprunta, il se fit conduire à Ostende. « A Ostende je rencontrai plusieurs Bretons, mes compatriotes et mes camarades, qui avaient formé le même projet que moi. Nous nolisâmes une petite barque pour Jersey, et on nous entassa dans la cale de cette barque. Le gros temps, le défaut d'air et d'espace, le mouvement de la mer, achevèrent d'épuiser mes forces; le vent et la marée nous obligèrent à relâcher à Guernesey.

« Comme j'étais près d'expirer, on me descendit à terre et on me mit contre un mur, le visage

tourné vers le soleil, pour rendre le dernier soupir. La femme d'un marinier vint à passer, elle eut pitié de moi; elle appela son mari qui, aidé de deux ou trois autres matelots anglais, me transporta dans une maison de pêcheurs, où je fus mis dans un bon lit. C'est vraisemblablement à cet acte de charité que je dois la vie. Le lendemain on me rembarqua sur le sloop d'Ostende. Quand nous arrivâmes à Jersey, j'étais dans un complet délire. Je fus recueilli par un oncle maternel, le comte de Bédée, et je demeurai plusieurs mois entre la vie et la mort.

« Au printemps de 1793, me croyant assez fort pour reprendre les armes, je passai en Angleterre, où j'espérais trouver une direction des princes; mais ma santé, au lieu de se rétablir, continua de décliner; ma poitrine s'entreprit; je respirais à peine. D'habiles médecins, consultés, me déclarèrent que je traînerais ainsi quelques semaines, peut-être quelques mois, peut-être quelques années; mais que je devais renoncer à toute fatigue et ne pas compter sur une longue existence. »

Ici, ce grand homme d'esprit s'abandonne à une de ces boutades inattendues qui donnent tant de vivacité et d'imprévu à son discours :

« Laissez entrer Son Excellence Monseigneur le vicomte de Chateaubriand, pair de France, am-

bassadeur à Londres, grand officier de la Légion d'honneur, etc. »

Et toute la ville qui se précipite à son devant, et la garde d'honneur qu'on lui donne, et toutes les puissances du temps qui font cortège à son côté !

« C'était ce même jeune homme qui entrait, il y a quarante ans, à Londres, pauvre, nu, fugitif, ignoré, malade et condamné par les plus habiles médecins. »

Les *Mémoires* de M. de Chateaubriand sont remplis de ces admirables boutades. On en cite beaucoup déjà. C'est un homme qui se plaît au contraste et qui n'en évite aucun. Vous l'avez vu tout à l'heure grandissant le pair de France et l'ambassadeur sur le poète ignoré et mal vêtu qui entre à Londres ; le voici à présent qui met en présence deux extraits mortuaires : celui de son père et celui de sa mère. Quand le vieux seigneur mourut dans son vieux manoir, il mourut encore assez à temps pour jouir de tous les honneurs dus à sa naissance. On lit sur les registres de sa paroisse : « Aujourd'hui, tel jour, est mort dans son château Monseigneur le très noble vicomte René-Auguste de Chateaubriand, seigneur de Combourg et autres lieux. Il fut enterré dans le chœur de l'église, sous un marbre qui portait ses armoiries,

mais qui ne les porta pas longtemps. » A côté de ce somptueux extrait de mort, M. de Chateaubriand rapporte celui de sa mère; vous pouvez penser avec quel mélancolique sourire plein de douceur et de regret.

Extrait des registres des décès de la ville de Saint-Servan, premier arrondissement du département d'Ille-et-Vilaine, pour l'an VI de la République, f° 35, v°, où est écrit ce qui suit :

« Le 12 prairial an VI de la République française, devant moi Jacques Bourdasse, officier municipal de la commune de Saint-Servan, élu officier public le 4 prairial dernier, sont comparus Jean Boslé, jardinier, et Joseph Bouslier, journalier, majeurs d'âge et demeurant séparément en cette commune; lesquels m'ont déclaré que Appoline-Jeanne-Suzanne de Bédée, née en la commune de Bourseuil, le 7 avril 1726, fille de feu Ange-Annibal de Bédée, et de Benigne-Jeanne-Marie de Ravenel, femme de René-Auguste de Chateaubriand, est décédée au domicile de la citoyenne Compon, situé à la Ballue, en cette commune, ce jour à une heure de l'après-midi; d'après cette déclaration, dont je me suis assuré de la vérité, j'ai rédigé le présent acte que Jean Boslé

seul a signé avec moi, Joseph Bouslier ayant déclaré ne pas savoir signer. »

Ici, s'arrêtent les *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Cette lecture, souvent interrompue par des cris d'admiration, par des larmes, par ce profond silence qui couvre bien mieux que tous les cris la voix du lecteur, a trouvé dans l'auditoire de vives et profondes sympathies. Cette lente revue d'une vie si pleine de faits et d'idées ne pouvait manquer de produire une impression ineffaçable. Les commencements de ce jeune homme, qui devait être plus tard M. de Chateaubriand, étaient des présages certains de la gloire la plus pure de notre temps. Il y a de tout dans ce livre : souvenirs d'un jeune homme racontés avec la gravité d'un vieillard, récits d'enfant pour lequel la postérité commence, désappointements de la jeunesse mis en présence des chagrins de la vieillesse, regrets amers de vingt-cinq ans, regrets profonds de soixante et dix ans ! ici une monarchie qui s'en va, et cette même monarchie qui revient; ici un jeune homme qui accourt le lendemain de Varennes pour mourir avec son roi; là un vieillard disgracié de la cour, qui repart le lendemain de Cherbourg tout couvert du deuil de cette royauté, son amour, sa poésie, sa croyance! C'était là sans

doute un de ces spectacles tout-puissants sur de jeunes esprits, sur de belles âmes, sur de nobles femmes, sur toute cette société à part qui se cache sous les ombres moitié profanes, moitié saintes, de l'Abbaye-aux-Bois.

Certes il faut que cette impression ait été bien profonde, il faut que cette émotion ait été bien vive, pour que nous en ayons senti le contre-coup si avant dans notre esprit, si avant dans notre cœur. Mon Dieu ! qu'avons-nous donc fait à M. de Chateaubriand, nous autres, nous les admirateurs de son génie, nous les enfants élevés sous son regard poétique, nous dont il a préservé la jeunesse du faux scepticisme et de l'ironie voltairienne, cette chose qui dessèche et qui fane, et que Voltaire seul a pu supporter sans danger, parce qu'il était Voltaire; qu'avons-nous donc fait au grand poète pour qu'il ne nous ait pas admis dans les confidences presque posthumes de son génie? Pourquoi ne nous a-t-il pas dit : « Venez, mettez-vous à genoux sur le seuil de la porte, et à travers la serrure prêtez l'oreille, afin que vous ne soyez pas privés tout à fait de cette révélation avant le temps? » Alors vraiment nous serions venus, et là, la tête nue, à genoux sur ce seuil de pierre, retenant notre respiration dans notre poitrine, nous aurions prêté

l'oreille à ces paroles testamentaires, pour lesquelles nous aurions témoigné envers et contre tous. Mais M. de Chateaubriand n'a pas pensé à nous, et il a choisi ; et nous avons été réduits à ramasser les parcelles de ces confidences, à faire un tout de ces narrations mal ordonnées, à reconstruire, avec les matériaux que nous avions déjà, la première partie de ces *Mémoires*, que nous vous rapportons tels que nous les savons. Pour que vous en sachiez davantage, vous et les autres, et nous aussi, il faut attendre que M. de Chateaubriand ait lu la suite de ses *Mémoires*. Pour que vous ayez ces *Mémoires* tout entiers, il faut que vous attendiez la mort de M. de Chateaubriand. Plaise à Dieu que vous attendiez longtemps !

Les *Mémoires* de M. de Chateaubriand s'arrêtent à son premier voyage en Angleterre. C'est en Angleterre que commence sa vie littéraire proprement dite, par cet ouvrage qui a donné sujet à tant de controverses et qui déjà révèle un écrivain de premier ordre : *Essai sur les révolutions*.

La dernière lecture qu'a faite M. de Chateaubriand contient l'histoire récente de son voyage à l'exil de Charles X. A présent, il commence par écrire ses plus récents souvenirs, qui sont les plus douloureux. Il est bien sûr de se souvenir de ce qui lui est arrivé il y a quarante années; mais ce

qui lui est arrivé depuis 1830, est-il bien sûr qu'il s'en souvienne toujours ? Que d'événements, que de malheurs, que de trahisons, que de revers ! Aussi se hâte-t-il d'écrire ce qu'il a vu et appris de nos dernières années, comme on s'acquitte d'une tâche pénible ; il n'en reviendra qu'avec plus de délices et d'enthousiasme aux malheurs de sa jeunesse. Si, parmi les brillants chefs-d'œuvre dont je vous ai parlé, je pouvais vous citer un admirable passage sur l'homme qui vieillit au milieu de cette nature toujours jeune, qui que vous soyez et quel que soit votre âge, vous trouveriez, à la lecture de ce morceau, que vous êtes bien vieux déjà, et que M. de Chateaubriand est bien jeune encore !

Chose singulière ! Voici une époque, de 89 à 1834, qui embrasse à elle seule plus de révolutions, plus de changements, plus de désastres, plus de gloire et plus de revers, que trois siècles tout entiers à choisir dans notre histoire ; de 89 à 1834, la France a usé plus d'hommes illustres, plus de noms propres et plus de renommées puissantes que tous les peuples réunis de l'Europe n'en ont usé depuis cent ans. En présence de tant de faits à expliquer, de tant de révolutions à raconter, de tant d'hommes à juger, il n'est personne qui ne convienne que jamais même un historien de l'antiquité n'a entrepris une

tâche plus haute, plus imposante et plus difficile.

Jamais, en effet, les annales du monde n'ont offert, sur un seul point, une confusion si grande de faits et de principes; jamais ils n'ont vu en si peu de temps tant de grands hommes naître et mourir; jamais la fatalité antique, jamais la providence chrétienne, jamais Tacite, jamais Bossuet, jamais le doute, jamais la croyance, jamais Voltaire, jamais Montesquieu, n'ont été appelés à mettre en ordre des matériaux plus imposants, à raconter les clameurs de plus de voix diverses, à prendre note de plus d'opinions opposées, à retracer plus de prospérités inouïes et plus de malheurs incroyables.

Autrefois, quand les masses d'hommes venaient se poser tout inertes et toutes nues devant l'historien, quand elles passaient devant lui poussées par le destin, la tâche de l'historien était facile; quand les masses étaient en repos, l'historien s'arrêtait à contempler les intelligences éparses qui pesaient sur ces hommes, sous prétexte de les gouverner; quand les masses étaient en mouvement, l'historien se contentait de juger le fait principal et de voir si l'humanité remplissait bien sa tâche, si elle allait d'un pas ferme du berceau à la tombe. Voilà ce qui a merveilleusement facilité les historiens passés, chrétiens ou gentils, civilisés ou

barbares. Mais, aujourd'hui que dans le peuple chacun a sa voix, aujourd'hui que chacun a son individualité, aujourd'hui que chaque opinion est une opinion, que chaque volonté est une volonté, aujourd'hui que le peuple est un homme à mille têtes, qui osera le regarder en face, ce nouvel habitant du monde de l'histoire? Qui osera le décrire, ce nouveau phénomène du monde politique? Qui osera la juger, cette puissance née d'hier, dont l'historien fait partie, lui tout le premier, qu'il ne peut juger sans se juger lui-même, et dont il ne peut parler sans parler de lui-même?

Vous voyez bien que du jour où le peuple est entré sérieusement dans la scène du monde, l'histoire proprement dite est morte à jamais. Les héros sont changés, l'histoire change. Plus d'invocations à la Divinité et aux Muses, comme dans les histoires d'Hérodote; plus de beaux discours calqués sur l'école athénienne, comme dans les livres de Tite-Live; plus de chroniques de monastère ou de château féodal, comme dans notre vieille histoire; plus de biographies des rois de France, comme dans l'histoire moderne. L'histoire a pris toutes les formes de tous les peuples du monde : ce fut un poème chez les Grecs, ce fut un discours chez les Romains, ce fut une légende de sacristie ou un prologue d'opéra chez nos aïeux; aujour-

d'hui qu'il n'y a plus ni poésie, ni éloquence, ni croyances, ni royauté; aujourd'hui que toutes choses sont dans le vague, que tous les principes sont remis en question, et qu'on en est à savoir ce qui peut rapporter le plus de renommée ou d'argent, de fonder une religion nouvelle ou de bâtir des chemins de fer, il n'y a plus vraiment qu'une manière d'écrire l'histoire : c'est d'avoir été un homme, d'avoir beaucoup fait et beaucoup vu, d'être vieux, d'être estimé par quelque qualité ou mieux encore par quelque défaut; d'avoir été, comme l'histoire, tantôt haut, tantôt bas, et de pouvoir parler à fond de toutes les fortunes, bonnes ou mauvaises, de la bonne, si l'on veut être plutôt estimé qu'aimé, de la mauvaise, si l'on tient plus à la sympathie qu'au respect de ses lecteurs.

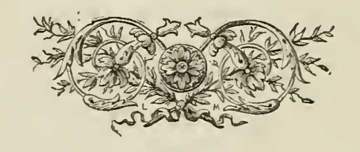
Un homme ainsi placé, qui n'estime ni ne hait les hommes, qui les voit tels qu'ils sont, médiocres et vaniteux, mais peu méchants, est le maître d'écrire, non pas l'histoire de son temps, car son temps n'est représenté par rien de ce qui fait l'histoire, ni par un principe, ni par un Dieu, ni par un homme, mais l'histoire de sa vie, qui a été la vie de tous les hommes de son temps. Voilà comment M. de Chateaubriand, en ne croyant écrire que ses *Mémoires*, aura écrit l'histoire du XIXe siècle.

D'où l'on peut prédire que si jamais une époque n'a été plus inabordable pour un historien, jamais aussi une époque n'aura eu une histoire plus complète et plus admirablement écrite que la nôtre. Songez donc que, pendant que M. de Chateaubriand écrit ses *Mémoires,* M. de Talleyrand écrit aussi ses *Mémoires.* M. de Chateaubriand et M. de Talleyrand attelés l'un et l'autre à la même époque! L'un en représente le sens poétique et royaliste, l'autre en est l'expression politique et utilitaire; l'un héritier de Bossuet, et conservateur du principe religieux; l'autre héritier de Voltaire, et qui ne s'est jamais prosterné que devant le doute, cette grande certitude de l'histoire. L'un regarde le passé du point de vue de l'avenir, l'autre se tient dans le présent comme le seul maître de l'avenir; l'un enthousiaste et convaincu, l'autre ironique et toujours prêt à être persuadé; l'un éloquent à la tribune et dans ses livres, et partout; l'autre éloquent tête à tête, dans son fauteuil, au coin de son feu; l'un homme de génie, et qui le prouve; l'autre qui a bien voulu laisser croire qu'il était un homme d'esprit; celui-ci plein de l'amour de l'humanité, celui-là moins égoïste qu'on ne le croit; celui-ci bon, celui-là moins méchant qu'il ne veut le paraître; celui-ci allant par sauts et par bonds, impétueux comme un tonnerre ou comme

une phrase de l'Écriture; celui-là qui boite et qui arrive toujours le premier; celui-ci qui se montre quand l'autre se cache, qui parle quand l'autre se tait; l'autre qu'on ne voit pas, qu'on n'entend guère, qui est partout, qui voit tout, qui sait presque tout; un intelligent par le cœur, l'autre intelligent par la tête; l'un gentilhomme parmi le peuple, l'autre gentilhomme parmi les gentilshommes! L'un a des partisans, des enthousiastes, des admirateurs; l'autre n'a que des flatteurs, des parents et des valets; l'un aimé, adoré, chanté, l'autre à peine redouté; l'un toujours jeune, l'autre toujours vieux; l'un toujours battu, l'autre toujours vainqueur; l'un victime des causes perdues, l'autre héros des causes gagnées; l'un qui mourra on ne sait où, l'autre qui mourra prince et dans sa maison, avec un archevêque à son chevet; l'un que le peuple a porté en triomphe, l'autre que le peuple a supporté dans tous les temps; l'un grand écrivain à coup sûr, l'autre grand écrivain sans qu'on s'en doute; l'un qui écrit ses *Mémoires* pour les lire à ses amis, l'autre qui a écrit ses *Mémoires* pour les cacher à ses amis; l'un qui ne les publie pas par caprice, l'autre qui ne les publie pas, parce qu'ils ne seront terminés que huit jours après sa mort; l'un qui a vu de haut et de loin, l'autre qui a vu d'en bas et de près; l'un qui a été le premier

gentilhomme de l'histoire contemporaine, qui l'a vue en habit et toute parée; l'autre qui en a été le valet de chambre, et qui en sait toutes les plaies cachées; l'un qui a toujours vécu dix ans à l'avance, l'autre qui est toujours de dix ans en retard; l'un qu'on appelle Chateaubriand, l'autre qu'on appelle le prince de Bénévent!

Tels sont ces deux hommes que le XIXe siècle désigne à l'avance comme ses deux juges les plus redoutables, comme ses deux appréciateurs les plus dangereux, comme les deux historiens opposés sur lesquels la postérité le jugera.





CRITIQUE DRAMATIQUE

TALMA ET LEKAIN

(1826)



Talma n'est plus. En répétant cette pénible nouvelle, chacun semble chercher un démenti.

Cette incrédulité publique est un hommage rendu au génie. On a peine à concevoir qu'un feu céleste puisse s'éteindre; ce sentiment est tellement puissant que tout le temps de sa maladie on se félicitait en apprenant que Talma souffrait encore : il existait.

Le mouvement d'orgueil national qu'on éprouvait en prononçant le nom de ce grand acteur sera désormais mêlé de regrets. Nous tous, jeunes con-

temporains de cet homme célèbre, qui pourtant l'avons applaudi naguère, nous en sommes à envier celui qui peut s'écrier : « J'ai frémi d'enthousiasme à ses dernières inspirations tragiques. » Mais si sa perte nous inspire une douleur si naturelle, combien elle doit être vive pour ceux qui ont vu naître et grandir son talent ! Quelle leçon la mort donne aux citoyens obscurs, lorsqu'elle frappe sans cesse ceux à qui des vertus ou des talents immenses avaient presque donné le droit de demander pour eux une exception dans les lois de la nature !

Dans un moment pareil, il nous est impossible de nous occuper de littérature ou de théâtre ; nous avons donc négligé les devoirs les moins importants, nous avons sollicité, nous avons recueilli de toutes parts des renseignements sur ce grand artiste, et nous avons cru que le journaliste qui le mieux aurait la pensée du public serait celui qui lui parlerait davantage de Talma.

Talma (François-Joseph) naquit à Paris, le 15 janvier 1766 [1]. Son père, célèbre dentiste, avant d'aller à Londres, où il devait se fixer, l'avait laissé en France pour y recevoir une éducation élémentaire.

Le jeune Talma avait à peine atteint sa dixième

1. Selon quelques biographes, 1762.

année lorsque le penchant qui l'entraînait vers la carrière théâtrale se manifesta de la manière la plus originale. Un jésuite du collège où il étudiait avait composé une tragédie intitulée *Tamerlan*. Chargé de rendre compte de la mort du héros, Talma se pénétra si bien de la situation que l'illusion devint complète pour lui-même. Dans le passage le plus pathétique de son récit, il fut suffoqué par ses larmes et ne put continuer.

On l'emporta hors de la scène; on tâcha de lui démontrer qu'il n'y avait rien de réel dans ce qui venait de se passer; tous les efforts furent inutiles : le temps seul mit un terme à sa douleur, dont l'excès inspira quelques craintes pour sa santé. Peu de temps après, Talma partit pour l'Angleterre, dans l'intention de rejoindre son père et d'achever auprès de lui son éducation.

De jeunes Français établis dans ce pays l'invitèrent à se joindre à eux pour jouer de petites comédies françaises. Ce spectacle, tout à fait nouveau et plein d'intérêt, à une époque où les relations littéraires entre la France et sa rivale s'établissaient de plus en plus, attira un concours nombreux de spectateurs.

Des personnages de la plus haute distinction : lord Harcourt, le prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre, honorèrent ces représentations

de leur présence. Talma fixa l'attention de ses auditeurs : sa vocation pour le théâtre parut décidée.

Une foule de personnes engagèrent le père du célèbre artiste à le destiner à la scène anglaise ; mais, malgré les convenances d'une pareille proposition (car Talma, élevé en Angleterre, parlait l'idiome avec toute la pureté possible), les circonstances en disposèrent autrement : il était destiné à illustrer la scène où avait régné Lekain.

A son retour à Paris, Molé et Dugazon lui conseillèrent de suivre les leçons du Conservatoire. Quinze jours après son entrée dans cette école (le 27 novembre 1787), il débuta au Théâtre-Français [1] : ses débuts furent brillants ; depuis longtemps on n'en avait vu qui fissent concevoir de plus grandes espérances. Aussi l'administration s'empressa-t-elle de s'attacher un acteur d'un talent si vrai en lui accordant, en 1789, le titre de sociétaire.

Moins jaloux de ses succès que d'une réputation solide, Talma songeait à compléter la révolution

1. Talma avait perdu son père depuis longtemps. Il logeait avec un de ses oncles, dentiste de profession, qui voyait avec peine son neveu se destiner au théâtre et paraître tantôt sur le théâtre de Doyen, à la Boule-Rouge, tantôt sur le théâtre situé rue Saint-Antoine.

commencée par Lekain, en portant à son plus haut degré sur la scène la vérité de la diction, celle du geste et du costume.

Il visita les musées, consulta les manuscrits anciens et les médailles, interrogea la sculpture et les monuments de tous genres, étudia l'agencement des draperies de Raphaël et du Poussin. Lié avec David et les artistes les plus distingués, il devint peintre à sa manière.

Le premier, il osa introduire dans son jeu quelque chose de la vérité shakespearienne, malgré les cris et les feuilletons de la critique, les tracasseries de ses camarades et les anathèmes des vieux amateurs, qui, fidèles aux inspirations de leur jeunesse, lui opposaient Lekain, comme à Lekain leurs pères avaient opposé Baron.

Il parvint à dégoûter du faux à force de montrer le vrai. « Enfin le succès couronna mes efforts, dit-il dans ses *Réflexions sur l'art théâtral;* et, sans craindre que l'on m'accuse de présomption, je puis dire que mon exemple a eu une grande influence sur tous les théâtres de l'Europe. Lekain n'aurait pu surmonter tant de difficultés : le temps n'était pas encore venu. Aurait-il hasardé les bras nus, la chaussure antique, les cheveux sans poudre, les longues draperies, les habits de laine? Eût-il osé choquer à ce point les convenances du

temps? Cette mise sévère eût alors été regardée comme une toilette fort malpropre, et surtout fort peu décente. Lekain a donc fait tout ce qu'il pouvait faire, et le théâtre lui en doit la reconnaissance : il a fait le premier pas, et ce qu'il a osé nous a fait oser davantage. »

Ce fut dans le rôle de Brutus que Talma fit voir pour la première fois la toge romaine. A son entrée dans le foyer, il fut en butte aux sarcasmes de ses camarades : l'un [1] lui demanda s'il avait mis les draps de son lit sur ses épaules; un autre [2] lui dit en raillant, qu'il avait l'air d'une statue antique. C'était au jugement du public qu'il en appelait.

Dès son apparition, l'enthousiasme fut au comble : il vit dans ces marques non équivoques de contentement qu'il avait bien deviné son auditoire, et espéra dès lors réussir dans sa glorieuse et pénible entreprise.

Cependant, cinq jours après, tel est l'empire de l'étiquette, il n'osa paraître avec la toge sur le théâtre de la cour.

Le rôle de Brutus, que Talma créa en 1792 et 1793 et qu'il n'a pas cessé de travailler depuis, est

---

1. Vanhove.
2. Mme Vestris.

un de ceux où il semblait s'élever au-dessus de lui-même; il y développait une connaissance si profonde de l'antiquité, une telle bonté de cœur unie à un stoïcisme si inflexible, une simplicité tellement inconnue jusqu'à lui, qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'il n'y a qu'un homme nourri en quelque sorte dans les guerres civiles et qui en a profondément connu et étudié les effets, qui puisse rendre ce rôle avec autant de vérité.

Talma avait été à même d'observer de plus près de nouvelles scènes et de saisir de nouvelles couleurs.

Sparte, Athènes, Rome, Corinthe semblèrent un moment reparaître à ses yeux, pour lui représenter le tableau des formes républicaines. Il assista en spectateur aux débats du forum, aux luttes du sénat et du peuple : l'austère simplicité de ces hommes, leur farouche énergie, leurs passions tumultueuses devinrent pour lui des sujets familiers d'études. Il fut, au milieu des modernes, le contemporain de l'antiquité. Il se promenait sur cette terre des grands hommes et des grandes choses comme sur le sol de la patrie.

Dans ces temps d'une liberté exaltée et fanatique, où les esprits étaient avides d'un spectacle propre à leur inspirer la haine des rois, la tragédie de

Charles IX devait obtenir une grande vogue.

Talma prêtait d'ailleurs au rôle principal le charme de son beau talent. Cette pièce fut accueillie avec fureur. Des évêques, effrayés de l'influence que pouvait avoir une nouvelle représentation, sollicitèrent auprès du roi la défense de jouer cet ouvrage.

Louis XVI y consentit; mais Mirabeau, peu disposé à céder à la mitre, promit à Talma de faire demander *Charles IX* par ses Provençaux [1].

En effet, le parterre provençal et parisien demanda à grands cris la suspension de l'ordre royal et la continuation des représentations de l'œuvre de Chénier.

Un acteur vint annoncer que, faute d'actrice, on se voyait obligé de ne pouvoir contenter le public; Talma, alors en scène, dit qu'un rôle manquait (celui de Catherine de Médicis) et qu'il ne doutait pas que Mme Vestris, quoique très indisposée, ne fît tous ses efforts pour satisfaire le désir du public.

Cette déférence devint le signal d'une dissension dans la Comédie. Il ne fut plus possible de s'entendre : l'esprit de parti partagea les comédiens en

1. On sait que Mirabeau était député de Provence. Un grand nombre de Provençaux étaient à Paris.

deux factions. Talma, attaqué, se défendit dans une réponse imprimée; mais, fatigué de ces débats politiques, il s'unit à Monvel, Dugazon, Mme Vestris, et fonda, sur le théâtre construit rue de Richelieu, une deuxième scène française qui, par la supériorité des talents et de la réputation des acteurs émigrés, prit le premier rang et força plus tard les dissidents à se réunir à elle.

Quoique presque entièrement absorbé par ses nombreuses études dramatiques, puisqu'il tenait à la fois les premiers rôles comiques et tragiques, Talma ne put demeurer étranger à la révolution, à une époque où, comme dans Athènes, il n'était permis à aucun citoyen de rester neutre.

Admis dans l'intimité de Mirabeau[1], dans celle des Girondins, il suivit leur fortune. Tranquille, lorsqu'ils furent les maîtres et les appuis du parti triomphant, il fut dénoncé au tribunal

---

1. Mirabeau habitait dans une maison qui appartenait à Talma, rue de la Chaussée-d'Antin. A la mort du Démosthènes français, notre Roscius y fit placer un buste de son ami, avec cette inscription qu'il fit lui-même :

L'âme de Mirabeau s'exhala de ces lieux.
Hommes libres, pleurez ! tyrans, baissez les yeux !

L'inscription a disparu, mais on voit encore le buste de Mirabeau.

révolutionnaire, comme complice des conspirateurs, lors de la procédure dirigée contre les vingt et un députés.

Échappé à l'échafaud par une sorte de prodige, à l'abri des convulsions politiques, il fut rendu à l'art théâtral. La retraite de Larive, en 1800, le laissa en possession des premiers emplois tragiques. Ses profondes connaissances, un sentiment exquis de toutes les convenances, le placèrent en peu de temps au-dessus de ceux qui n'avaient pas craint de se nommer ses rivaux. L'envie intrigua contre lui.

Un aristarque habile, mais tant soit peu vénal, mit sa plume à l'enchère. Le célèbre tragédien dédaigna de l'acheter.

Pendant plusieurs années il fut victime des plus noires calomnies. Avait-il du succès dans un rôle, on n'en parlait pas, ou l'on voulait forcer l'opinion publique à le condamner.

On écrivait et l'on feignait de croire que son talent n'était propre qu'à représenter de grands coupables; qu'il lui fallait des mélodrames. On lui reprochait des convulsions, une déclamation exagérée, des gestes plus propres à inspirer la terreur qu'à faire naître l'intérêt. Ses triomphes, l'assentiment du public, le vengèrent de ses zoïles. L'autorité elle-même se plut à lui offrir un dédom-

magement en l'appelant à la place de professeur au Conservatoire, en 1807.

Vers la fin de la même année, Talma fut atteint d'une effrayante maladie de nerfs. La scène française fut menacée de perdre son plus bel ornement; mais, grâce aux soins d'habiles médecins, il fut conservé pour la gloire de son art et les plaisirs du public. A sa rentrée, les rôles de Cinna, de Pyrrhus, de Warwick, du comte d'Essex, ne lui firent pas moins d'honneur que le rôle de César dans *la Mort de Pompée.*

Il ne sera pas sans intérêt de savoir que Napoléon, qui de tout temps l'avait accueilli avec bonté, lui faisait quelquefois des réflexions critiques sur sa manière de jouer certains rôles dont son étonnante destinée lui révélait le caractère. A la suite d'une représentation de *la Mort de Pompée*, il lui fit cette remarque :

« En débitant cette longue tirade contre les rois, dans laquelle se trouve ce vers :

Pour moi, qui tiens le trône égal à l'infamie,

César ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Il ne parle ainsi que parce qu'il a derrière lui les Romains, auxquels il est de son intérêt de persuader qu'il a le trône en horreur; mais il est loin d'être convaincu que ce trône, qui est déjà l'objet

de tous ses vœux, soit une chose méprisable. Il importe donc de ne pas le faire parler en homme convaincu, et c'est ce qui doit être soigneusement indiqué par l'acteur. »

Un artiste aussi profondément versé dans son art ne pouvait manquer de tirer parti d'aperçus aussi neufs que justes. Lorsque cette tragédie fut représentée à Fontainebleau, Talma entra avec tant de vérité dans les intentions de Napoléon que l'empereur déclara que pour la première fois il avait vu César.

La tragédie d'*Esther* avait été jouée à la Cour dans les premiers jours de juillet 1806. Le lendemain, Talma s'était rendu comme d'ordinaire au déjeuner de Napoléon, auquel assistait le ministre de l'intérieur, M. de Champagny.

La conversation tomba sur la représentation de la veille. « C'est un pauvre roi que cet Assuérus », dit Napoléon à Talma. Puis, se tournant presqu'au même instant vers le ministre :

« Qu'est-ce que ces Juifs? Faites-moi un rapport sur eux. »

Le rapport fut fait, et environ quinze jours après, le 26 juillet 1806, fut convoquée la première assemblée des notables d'entre les Juifs, dont le but était de fixer le sort de cette nation, et de lui donner une existence légale.

En mars 1808, Talma s'essaya dans la comédie. Dans *Plaute, ou la Comédie latine*, de M. Lemercier, il se montra grand acteur. Rien n'est au-dessus de la verve comique dont il anima ce rôle, et ceux qui ont assisté aux représentations de cette pièce n'oublieront pas son expression énergique et son étonnante pantomime dans la scène du dénouement, où Plaute retrouve la cassette qui contient son or et tous ses manuscrits.

Vers le mois de septembre de la même année, Talma quitta Paris, pour paraître, comme lui disait Napoléon, devant *un beau parterre de rois*. L'élite de la Comédie-Française se rendit à Erfurt.

Le 6 octobre, l'empereur choisit pour spectacle *la Mort de César*. Ce choix causa aux rois un sentiment de surprise et d'embarras. Chaque vers de cette tragédie était, dans la circonstance présente, une application directe à la situation de Napoléon et à celle des rois et des princes confédérés.

Cette bizarrerie amusait Napoléon, qui, voyant en lui César au milieu des conjurés, semblait défier la haine de ces têtes couronnées, et observait avec attention les moindres mouvements de ces maîtres du monde asservis à sa puissance, mais prêts à s'en affranchir.

Jamais représentation ne fut plus extraordinaire. La contrainte des spectateurs était telle qu'aucun d'eux n'osait regarder son voisin, dans la crainte de faire une application.

A son retour à Paris, Talma ne put créer que le rôle d'Hector (1809) et reparaître dans *Macbeth*, *Hamlet* et *Othello;* une maladie le força de s'éloigner du théâtre jusqu'en 1810.

Les années 1811, 1812, 1813 et 1814 ne virent paraître aucun ouvrage qui pût augmenter le répertoire de Talma, et encore moins ajouter à sa réputation. Le *Mahomet II* de M. Baour-Lormian, le *Ninus II* de M. Briffaut, le *Retour d'Ulysse,* et quelques autres compositions aussi peu dramatiques, ne lui présentèrent ni situations neuves, ni moyens sublimes. Mais en revanche il aborda, à cette époque, le rôle de Tancrède, où il excita des transports unanimes par la chaleur et la vérité de son jeu. Dans l'Oreste d'*Iphigénie en Tauride,* qu'il joua quelque temps après, il se surpassa lui-même et força par ce nouveau triomphe les détracteurs de son talent à devenir ses admirateurs.

Si quelquefois sa brutale énergie et la force avec laquelle il sentait l'entraînèrent trop loin, c'est la faute de l'auteur et non la sienne. Un écrivain sans feu embarrasse l'acteur et le met hors de mesure.

Dans les rôles de Coriolan, de d'Assas, de Ladislas, et beaucoup d'autres, Talma conserva cette vérité historique, cette couleur locale si peu respectée aujourd'hui, et qu'il rendit avec autant de succès qu'il l'avait fait dans Fayel de *Gabrielle de Vergy*, *Epicharis et Néron*, *les Templiers*, etc.; mais ce fut surtout dans Orosmane, dans l'Égisthe d'*Agamemnon*, un des rôles les plus effrayants qui aient été conçus, que Talma déploya toute la force et toute la vérité de sentiment qui l'ont si éminemment distingué. Amant passionné et jaloux à l'excès, il nous fit comprendre, sous le turban turc, l'amour dans tout son délire; revêtu du manteau grec, il nous montra le rejeton du malheureux Thyeste moins épris de l'épouse d'Agamemnon qu'ambitieux et avide de ravir le sceptre de ce prince, en apaisant par sa mort l'ombre irritée de son père. Enfin, partout sublime, partout parfait et créateur, Talma était, pour ainsi dire, le génie même de la nature.

Lors de la première Restauration, Talma fut traité avec bienveillance par le roi, qui sut apprécier son mérite. En 1815, il alla voir Napoléon : « Eh bien! lui dit celui-ci, on prétend que j'ai pris de vos leçons? Au reste, ajouta-t-il en souriant, si Talma a été mon maître, c'est une preuve que j'ai bien rempli mon rôle. »

Puis, changeant de conversation : « Eh bien ! le roi vous a bien reçu, il vous a bien jugé ; vous devez avoir été flatté de son suffrage ; c'est un homme d'esprit qui doit s'y connaître ; il a vu Lekain. »

On voit par ces anecdotes que Talma ne fut par moins l'objet de la faveur des princes que de l'admiration du public. Mme de Staël, elle-même si passionnée, a émis un jugement détaillé sur les principaux rôles de Talma, et il serait impossible de mieux faire ressortir le talent avec lequel ce grand acteur a rendu et même dépassé les intentions du poète, en s'éloignant des traditions routinières du théâtre.

Il nous semble que Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Il possédait tous les secrets des arts divers ; ses attitudes rappelaient les belles statues de l'antiquité ; son vêtement, sans qu'il y pensât, était drapé dans tous ses mouvements comme s'il eût eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos.

L'expression de son visage, celle de son regard, doivent être l'étude des peintres. Le son de sa voix électrisait tous ses auditeurs avant que le sens même des paroles qu'il prononçait eût excité l'émotion. Lorsque par hasard il avait à déclamer

quelques vers descriptifs, il faisait sentir les beautés de ce genre de poésie, comme si Pindare lui-même eût récité ses chants.

D'autres ont besoin de temps pour émouvoir, et font bien d'en prendre; mais il y avait dans la voix de cet homme nous ne savons quelle magie qui dès les premiers accents réveillait toute la sympathie du cœur. Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie, et par-dessus tout le langage de l'âme, voilà les moyens qu'il mettait en œuvre pour développer dans ceux qui l'écoutaient toute la puissance des passions généreuses ou terribles.

Jamais Talma ne fut plus beau de gloire que dans les dernières années de sa vie. Au milieu de la décadence de l'art, son talent se révéla à nos yeux étonnés comme un de ces chefs-d'œuvre longtemps cachés aux regards des mortels, et que les hommes, frappés d'admiration à leur aspect, ne retiraient de la terre où ils étaient enfouis que pour en faire des dieux.





MARION DELORME

DRAME

(1829)

« SILENCE ! ne voyez-vous pas le manuscrit qui passe ? »

Et chacun de se tenir respectueux, comme s'il s'agissait de Moïse. « Oui, reprenait-on après un repos ; oui, c'est ce fameux drame de *Marion Delorme*, le triomphe et l'espoir de l'école nouvelle, le pendant de cette formidable tragédie de *Cromwell*, qui fait à lui seul, plus sa préface, un volume in-8o. Et, en même temps, l'énorme manuscrit de pénétrer dans le tripot dramatique de la rue de Richelieu.

Pauvre Théâtre-Français ! les temps sont bien changés ! Autrefois, et il n'y a pas longtemps encore, quelle morgue ! quelle vanité insolente ! Ils prétendaient, ces nobles acteurs, au droit de choisir

en aveugles les poètes et les ouvrages ; ils osaient se jouer encore de nos tragiques modernes, comme s'il s'agissait du grand Corneille ; alors on était à leurs pieds, et des bassesses littéraires tant qu'on en voulait! Aujourd'hui le drame leur a porté coup; une fois qu'il a été convenu qu'on ne ferait plus la tragédie comme Racine, le règne de nos seigneurs a été détruit. A genoux, à votre tour, Messieurs! Vous voilà tués par le drame bourgeois. Vous voulez jouer du bilboquet; à la bonne heure! C'est un jeu que vous payerez cher! Ils n'en sont encore qu'à l'appoint.

Voilà comment cette bouffonnerie dramatique, et très dramatique, de *Henri III* a porté le dernier coup au privilège de nos vieux comédiens. Une fois qu'il a été bien démontré que ces messieurs voulaient de la tragédie en prose avec des héros, des amoureuses et des niais de mélodrame, les théâtres de mélodrame se sont dit : « A notre tour jouons le mélodrame en vers. — Le mélodrame en vers ! s'est écriée la Comédie-Française ; impossible, Messieurs, le vers est notre partage exclusif; l'alexandrin ne se fait que pour nous, la période poétique ronfle pour nous seuls, à nous seuls le hoquet tragique ! — Gardez votre hoquet et vos périodes, à la bonne heure ; mais, puisque vous prenez notre prose, nous prendrons vos vers ;

donnez-nous vos habits brodés à la place de nos guenilles; cela nous changera, vous et nous, et vous n'y perdrez rien. » A cela la Comédie-Française répondit en jouant son mélodrame de *Henri III.*

Cette prose l'avait rendue fière, et si fière qu'elle se permit d'être impolie avec l'admirable poésie de Casimir Delavigne, à qui elle devait tant. Là-dessus le poète s'emporte : « Qui veut de ma tragédie? s'écrie-t-il aux boulevards. — Moi », répond-on de toutes parts, et aussitôt les forçats se débarrassent de leurs haillons, l'ingénue détache ses fers, les bêtes fauves se dressent sur leurs pieds; voilà la Porte-Saint-Martin changée en théâtre raisonnable. « Bravo! disait la nation du parterre, voici Frédérick en habit pourpre, Mlle Allan Dorval en robe de satin et Gobert en longue barbe! » Et qui plus est, elle écouta ces vers aussi attentive que si c'était de la prose. De ce jour-là, voilà la Comédie-Française dépossédée de son droit, de sa tragédie à elle; elle avait beau crier de nouveau à la Porte-Saint-Martin: « Rendez-moi ma tragédie! » La Porte-Saint-Martin lui répondait : « Rendez-moi mon mélodrame. » Puis elle reprenait : « Pourquoi donc ne jouez-vous pas trois coups d'archet à chaque entrée de *Marino Faliero*, comme votre *privilège* vous y

oblige? — Et vous-mêmes, reprenait le boulevard, pourquoi donc n'êtes-vous pas toujours nobles et dramatiquement posés à la David, comme votre *dignité* vous y contraint? » Et le public d'aller voir le mélodrame en vers.

Alors qu'arrive-t-il? La tourbe écrivante se réveille. « Bon! disent-ils à leur tour, il y a concurrence; nous allons tous être joués au Théâtre-Français; l'Académie et la province nous en sauront bon gré! » Et les mélodrames de pleuvoir! « Nous ne voulons plus de mélodrames, s'écriait l'aréopage boudeur; rendez-nous avant tout notre tragédie! » Disant ces mots, tombe à leurs pieds *Pertinax,* dernier produit de la lie dramatique de l'Empire, de laquelle se débarbouilla si longtemps Mlle Duchesnois. « Rendez-nous le mélodrame! s'écriait le Théâtre-Français après *Pertinax;* vite, un mélodrame, par pitié! » Et alors les faiseurs de rester fiers, de ne pas se présenter eux-mêmes, mais de faire parler sous main.

Sur ces entrefaites, M. de Chateaubriand fait briller de loin un petit côté d'une tragédie inédite. Un grand drame à la Shakespeare, et tellement que voilà la comédie toute en transe vers le noble pair. « De grâce, Monseigneur, soyez-nous en aide, donnez-nous *Moïse;* ne le donnez pas surtout à la Porte-Saint-Martin. — Vous ne l'aurez

ni les uns ni les autres, par défense du public, répondait le noble pair. — Pourquoi donc nous avoir montré ce bel ouvrage? » reprenait l'art dramatique tout consterné.

Bientôt après, comme nous le disions plus haut, une rumeur soudaine se répand dans la ville. « Il est là, disent les uns; je l'ai vu se percher là-haut, disent les autres; un oiseau du plus beau plumage, un phénix plus beau que *Marino!* un mélodrame en vers. » Et chacun de se mettre en quête, comme dans ce conte de Perrault où il s'agit d'un oiseau bleu. « Bel oiseau bleu! dit l'Odéon. — Odéon, Odéon, tu ne me plais pas encore, reprend l'oiseau; je ne sais pas encore si tu es digne de moi, toi et les tiens, tes juges avant et tes juges après. — Bel oiseau bleu! crie la Porte-Saint-Martin. — Ton *Marino* m'offusque, reprend l'oiseau. — Bel oiseau bleu! murmure la Comédie-Française, en femme qui n'est pas habituée à faire les premières avances. — Tu es bien vieille, dit l'oiseau; cependant je vais te raconter mon histoire. Retirez-vous, vous autres profanes, vous n'êtes pas dignes de l'entendre; je vous la conterai une autre fois, quand vous m'aurez bien prié. »

Et on fit silence; le manuscrit passa et fut écouté dans un silence exclamatif. Lecture faite, l'enthousiasme fut à son comble; on n'avait plus le droit

d'être sévère. Un signe, un geste, un rien, et l'Odéon était là, prêt à ouvrir ses portes, et la Porte-Saint-Martin tendait les bras pour recevoir *Marion*. La concurrence est une loi si formidable! Aussi fut-on transporté dans le comité; l'enchantement n'eut plus de bornes, et la pièce fut reçue à l'unanimité. La pièce reçue, on dit et l'on imprima qu'elle allait être jouée au Théâtre-Français, pour faire niche à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon.

Ce qu'on raconte de la pièce, et on en raconte bien des choses dans des sens bien divers, tantôt comme d'un chef-d'œuvre au delà de *Cromwell*, tantôt comme d'une ébauche à côté d'*Amy Robsart*, je ne saurais vous le dire. Vous pouvez seulement juger du sujet par le titre. Il s'agit de cette Marion Delorme, cette belle et jolie Marion qui, sous Louis XIII, passa longtemps pour l'amie et la confidente du grand cardinal.

Au reste, vous avez déjà vu Marion dans un des beaux livres de notre époque, une jeune et profonde création de M. Alfred de Vigny, entourée à la fois de la littérature naissante du XVIIe siècle et de la politique victorieuse du ministre-roi, personnage dramatique s'il en fut, dans *Cinq-Mars*, tout taillé, tout préparé, tout vêtu, tout posé pour la scène, auquel il ne faut plus qu'un théâtre pour

aller droit son chemin. Là, sans doute, se trouve l'idée première de M. Victor Hugo, arrangée à sa manière, avec des coups de théâtre, un vers rompu et calqué sur celui de Molière, quelque fou lugubre comme ceux de Walter Scott; de la vérité dans l'ameublement et le costume, et quatre heures de durée, plus long que *le Mariage de Figaro*.

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur la pièce du Théâtre-Français. Il est impossible, d'après les antécédents de l'auteur, de rien prévoir pour le succès. M. Hugo est peu populaire. Ses ouvrages, beaucoup vantés, s'écoulent lentement; il est peut-être trop au-dessus de son siècle pour en être compris : cela est arrivé à de moins grands hommes! Quant au Théâtre-Français, il s'est trop hâté de triompher, ce nous semble; le moment n'est pas venu de crier victoire! *Marion Delorme* ne lui appartient pas encore; l'auteur ne l'a pas donnée, bien qu'ils se soient hâtés de la recevoir *à l'unanimité!* Par une raffinerie de cruauté coquette et moqueuse, les rôles sont changés; et ce n'est plus, cette fois, l'auteur qui a eu la peur de n'être pas reçu par le comité, ce sont les comédiens qui ont tremblé, et qui tremblent encore de n'être pas acceptés par l'auteur. Quelle chute depuis *les Vêpres siciliennes*, quand leur dédain d'habitude reléguait dans les cartons le chef-d'œuvre

peut-être de Casimir Delavigne! Quoi qu'il en soit, ils en sont aux bassesses; c'est à qui promettra, qui d'oublier sa phrase ronflante, qui son ton pleureur, qui ses habits dorés; qui de se vautrer par terre au hasard, sans étude, jambe deçà, bras delà, tête et cheveux et larmes au hasard; Mlle Mars elle-même consent à mourir sur la terre, à froisser ses belles dentelles si fraîches, si blanches, si admirablement empesées, empesées comme le jeu de M. Lafon. Oui, si l'on n'y prend garde, Célimène elle-même, arrachée à son salon et à sa piquante société, verra s'évanouir, dans des hurlements et des contorsions tragiques, cette voix si timbrée, cet œil si doux, ce spirituel sourire, ce geste animé et expressif; tout sera sacrifié à ce drame. Faut-il abattre la statue du grand Corneille? Parlez; le grand Corneille sera demain aux pieds de *Marion Delorme*, et malheureusement pour notre poète, ce ne sera pas la première fois!

Sur ces entrefaites, et sachant bien que la pièce n'est pas donnée et que l'auteur n'en sera pas sitôt à son dernier mot, par la raison qu'un poète en a toujours plusieurs, plus ou moins selon le nombre des théâtres et des comédiens, voici la Porte-Saint-Martin qui revient à la charge : « S'il ne faut que se rouler par terre, personne ne se roule

mieux que nous : témoin le dernier acte du *Joueur.* — S'il ne faut que se traîner, dit l'Odéon, on se traînera, non pas en vile prose, comme l'a fait jusqu'à présent la Porte-Saint-Martin, mais on se traînera en vers; on tiendra un juste et agréable milieu entre la vieille et la jeune Melpomène; et tous de tendre les mains à *Marion* dans un accès convulsif; et l'auteur de rire d'une concurrence qui expose des entreprises littéraires à tant de déférences inouïes; et le public d'attendre patiemment, aussi prêt à applaudir qu'à blâmer, peu soucieux de nouveau drame depuis qu'il a vu *Olga,* dégoûté de vieille tragédie par *Pertinax*, ennuyé partout, excepté à *l'Éléphant du roi de Siam;* insouciant public, qui a renoncé sans regrets à *Moïse*, qui demain renoncerait sans peine à *Marion Delorme*, ou qui la sifflerait sans peur!





PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE *GUILLAUME TELL*

(1829)

Vous parlez des émotions et de la gloire que donnent les beaux-arts ! Quelles émotions, quelle gloire peuvent être comparables au succès d'un homme qui est poète par les sons, et à qui il faut tout un monde d'artistes pour mettre sa pensée en lumière ? Ici ce n'est pas l'œuvre isolée d'un génie à part, un chef-d'œuvre de Raphaël noirci par le temps, une statue de Phidias arrachée à la terre après des siècles, un drame larmoyant, éphémère frénésie, qui ne laisse souvent que de tristes vers ; c'est quelque chose de passager et de fantastique comme un songe, mais aussi quel songe ! c'est une domination fugitive, mais aussi quel pouvoir ! Il y avait trois ans qu'on parlait de *Guillaume Tell;* il y avait six

mois qu'on nous le promettait chaque soir, et quand hier tout Paris, dans ses plus élégantes représentations, se fut porté en présence du nouveau chef-d'œuvre, ce fut un silence solennel quand le premier coup d'archet se fit entendre. Il s'agissait, pour le plus beau génie de l'Europe, de voir se confirmer l'admiration que l'Europe lui a vouée. Il s'agissait pour notre médiocre école musicale de savoir si le ciel de la France n'était pas un obstacle insurmontable à trouver du chant et de l'harmonie, ce chant rossinien que nous savons trouver si peu. Sur ces entrefaites l'ouverture commença. Elle commença à peu près comme une ouverture de Dalayrac ou de Grétry, quand trois violons, soutenus d'une contrebasse, suffisaient à nos concerts. Dès les premiers coups d'archet, la révolution musicale était sentie, était annoncée et manifeste; les intimes, les initiés à la pensée du maître savaient bien, il est vrai, qu'il était depuis longtemps en dépit de voir sa manière, son éclat, son originale harmonie, livrés à de tristes plagiaires qui les rendaient vulgaires à force de les torturer. Nous savions bien que cet indigne pastiche, ce faux Rossini, terne, fade, stérile comme une partition de M. Auber, ou qui pis est de M. Caraffa, affligeaient profondément l'auteur de la *Gazza* ou d'*Otello;* les choses avaient été

poussées si loin, qu'il était de toute nécessité que Rossini se séparât de cette école imitatrice, comme Rousseau, par exemple, au siècle passé, fit divorce avec la triste école littéraire qui préoccupait son siècle. Eh bien ! oui, Rossini s'y est pris comme Rousseau; il a fait comme lui, il est revenu sur ses pas; il a abandonné les imitateurs à leur élan sans frein, il les a laissés égarés dans le carrefour de ses œuvres, courant en aveugles à travers les partitions de *Sémiramis* ou du *Barbier*, et, voyant qu'ils négligeaient le vieux style français, il y est remonté sans efforts, comme l'auteur d'*Émile* est remonté jusqu'à Montaigne, se faisant simple au milieu de l'enflure universelle et laissant à Diderot le monopole d'une ignoble contrefaçon.

Voilà l'histoire de l'ouverture de *Guillaume Tell*, ce secret de tous les grands maîtres; il arrive qu'après s'être jetés en avant, et la foule ayant voulu les suivre, ils font un pas rétrograde pour s'en mieux dégager, et ils deviennent ce que vous savez. Ne croyez pas cependant qu'ils changent tellement que leur génie ne se montre toujours. Ce serait un grand malheur s'il en était ainsi. Mais, dans ses réformes, le génie procède autrement. Ainsi hier, au milieu de cette simplicité, on retrouvait souvent le luxe oriental de Rossini : le voilà qui module, qui pleure, qui chante, qui joue

avec les échos de la Suisse comme un enfant jeune et naïf qui ne sait pas ce que c'est qu'un écho; le voilà, l'instant d'après, qui se passionne, se colore, qui entre en fureur, plus lyrique, plus enthousiaste que Pindare : voilà la guerre, voilà ses chants de mort et ses cris de liberté. Tantôt, simple passeur, il module le *ranz des vaches;* tantôt, jeune homme, il fait une romance d'amour; puis enfin, capricieux poète, il oublie un instant la Suisse, les héros, les jeunes filles, l'Opéra, la France : c'est pour lui seul qu'il chante, pour lui seul qu'il jette ces torrents d'harmonie, comme autrefois les héritiers de Mazarin jetaient les pistoles par la fenêtre, et alors il n'y a plus de règle, plus de frein, plus de terme. S'arrêtera-t-il? ira-t-il toujours? Ne l'éveillez pas. Laissez-lui cette jolie chanson, laissez-la-lui chanter longuement; il accompagne la première, la seule femme qui nous ait fait comprendre la danse antique, la danse avec tous ses charmes, avec ses chastes transports, sa molle cadence, son art de ne pas quitter la terre même quand elle se perd dans la nue, la danse de cette jeune Taglioni, si célèbre et si peu louée, si applaudie au théâtre, si dangereuse pour ses rivales, hier encore suivie de tant d'enthousiasme, et dont les journaux parleront si peu demain. Il serait beau de dire les causes de ces dissidences hon-

teuses. Je les dirai une autre fois. Revenons à *Guillaume Tell*.

Il n'y a pas d'analyse possible pour un opéra qui dure quatre heures, et qu'on n'a entendu qu'une fois. On a des sensations confuses, et pour peu qu'on dise ce qu'on a senti, on vous dispense du commencement et du pourquoi. L'allégro de l'ouverture, l'introduction et le finale du premier acte, le beau duo entre Guillaume et Melchthal, sont d'un énergique et puissant effet. Le second acte tout entier est un chef-d'œuvre à la hauteur de ce que Rossini a fait de plus beau. Il y aura bien des larmes répandues au duo qui le commence, quand on saura l'entendre.

Il y avait déjà de l'émotion au chœur de l'angélus; et, après ces développements de passion, voilà encore la Suisse, le chœur final, et surtout le serment, qu'on dirait écrit par Mozart simplement et nettement comme une page de *Don Juan*, avec une plume de fer, admirable et énergique inspiration après laquelle l'opéra ne fait plus que s'affaiblir.

Les deux derniers actes sont peu de chose, en comparaison des premiers. D'ailleurs ils ont été mal écoutés. Le beau fatigue plus que tout le reste; il est un terme à nos sensations; ce n'est jamais en vain que nous essayons de le franchir.

Aussi les grands maîtres ont-ils toujours compris que ce n'était pas chose indispensable qu'un fini *ad unguem*. Dante ne procède jamais autrement. Il prend un héros dans la foule, et quand il en a assez abusé, il le lante là, sans s'inqniéter de son avenir. Notre Molière, la tête la plus pensante, la plus active de tous les âges, se jette à travers un chef-d'œuvre : il crée, il anime, il passionne, il parcourt tous les degrés de la fable qu'il s'est faite ; arrive le dénouement, il se trouve qu'il n'y a pas de dénouement ; et il en fait un comme Sophocle ou Euripide, il fait intervenir un dieu, et chez lui seul la fable en est toujours digne. Ainsi encore Walter Scott, ce Walter Scott qui a gâté tant de chefs-d'œuvre et perdu tant d'idées, triste sacrifice à une vaine popularité, il arrive souvent qu'il sent en lui-même que son drame est fini ; mais, préoccupé malheureusement par les marchands de modes de la Cité et les bourgeois d'Édimbourg, il s'amuse à faire des dénouements comme pour des comédies espagnoles ; il a ajouté tout un volume inutile à ses *Puritains*, qui sans ce volume seraient son chef-d'œuvre. Parlez-moi de Byron pour mépriser ces mesquines conventions. Vous ne savez pas ce que c'est que le *Pirate ; Don Juan* n'est pas fini. Rossini ne procède pas autrement. Arrivé à son terme, il se repose, il s'arrête ; il sait que vous

avez d'harmonie et de chant tout ce que vous pouvez en porter. Alors il cède la place au décorateur, aux danseurs, à tout ce qui fait de l'Opéra un palais des *Mille et une Nuits;* seulement, par intervalles, il se montre assez pour faire voir qu'il est toujours là.

Et, en vérité, c'eût été dommage de nous priver des admirables décors de *Cicéri,* de ces montagnes, de ces forêts de la Suisse, au dernier acte, et de ce nuage qui, en s'élevant, laisse apercevoir le plus admirable point de vue ; en général tout est bien et beau.

La mise en scène fut sans doute une chose très pénible ; figurez-vous trois cents personnages se mouvant avec la précision d'une armée qui marcherait en entrechats. Quant aux acteurs, il n'y a que Dabadie et Nourrit qui soient sans reproche. Chanteur intelligent et consciencieux, Dabadie a rappelé quelquefois cet admirable Anglais, Macready, qui était autant admiré l'an passé que ses successeurs sont négligés; Nourrit, jeune et délicieux chanteur, se serait fait une réputation si sa réputation était encore à faire; Dupont n'a pas assez de voix pour son air; Bonnel est âgé; Mlle Didier, jeune et belle débutante, a peu d'expérience encore; quant à Mme Cinti-Damoreau, personne plus que nous ne rend justice à ce déli-

cieux talent, si frais et si pur; mais son rôle serait bien beau pour Mme Malibran. Toutefois le Théâtre-Italien n'a qu'à se bien tenir cet hiver, la concurrence sera laborieuse avec *Guillaume Tell.*

N'allais-je pas oublier de parler du poème? Il est pourtant de M. de Jouy, un illustre académicien. En Italie, où les convenances sont portées très loin, où l'on sait quelle énorme distance sépare un mauvais faiseur de *libretto* d'un Rossini ou d'un Mozart, un musicien de génie, qui veut un thème à ses inspirations, se met à la fenêtre, et il appelle le premier poète qui passe. Celui-ci arrive tout essoufflé de sa bonne fortune, et avec son humble et facile poésie d'Italien, il coupe trois actes, et aux ordres du musicien il jette çà et là des chœurs, des trios, des duos, tout l'attirail ordinaire d'un bon opéra. Deux fois vingt-quatre heures suffisent à ce chef-d'œuvre; après quoi le maestro compte à son collaborateur six petits écus qu'il emporte avec joie, et il n'en est plus question.

Et notez bien, je vous l'affirme, qu'il n'y a pas un poème dans toute l'Italie, ainsi fabriqué et payé à ce prix, qui ne soit infiniment supérieur aux vers et à la contexture du poème de M. de Jouy.



FRÉDÉRICK LEMAITRE

AUX FOLIES-DRAMATIQUES

(1835)

C'EST toujours le même comédien, il n'a fait que changer de théâtre; c'est toujours le même acteur incisif, jovial, inspiré, procédant par sauts et par bonds, maître de son public; c'est toujours le comédien du peuple, l'ami du peuple, adopté et créé par le peuple. Tant pis pour ce qu'on appelle les grands théâtres, s'ils ont refusé d'ouvrir leurs portes à Frédérick. Frédérick leur a fait les plus admirables grimaces qu'il a pu leur faire, et puis il est entré sans façon dans le plus petit, le plus étroit, le plus étouffé, le plus inconnu, et à présent le plus célèbre théâtre des boulevards.

Ah! Messieurs et Mesdames les comédiens ordinaires du roi des Français, vous rougissez de

vous compromettre avec Frédérick; vous trouvez que c'est déjà bien assez d'avoir ouvert vos rangs à Mme Dorval, cette bourgeoise qui sait si bien pleurer et se tordre; cette passion en robe de basin et en petit bonnet qui fait tant de honte à vos passions en robes de velours! Ah! vous n'avez pas voulu prêter vos manteaux, vos pourpoints brodés, vos manchettes à moitié sales et vos vers alexandrins à Frédérick! vous lui avez dit: *Va-t'en!* et vous êtes rentrés, tout fiers de cet exploit, dans vos transports mesurés et cadencés de chaque jour! Encore une fois tant pis pour vous! Frédérick se passe de vous, et de votre théâtre, et de vos passions, et de votre élégance, et de votre titre de *comédiens du roi.* Il a un bien plus beau titre, ma foi! il est comédien du peuple, comédien des faubourgs, comédien de toutes les passions aux joues rubicondes, aux bras nerveux, aux reins solides, qui vont le voir, l'admirer et l'applaudir! Il se rit de vous tous, grands comédiens! Il ne voudrait endosser à aucun prix votre casaque bariolée; il méprise vos dentelles fanées, et c'est à peine s'il daignerait faire porter à son chien caniche vos chapeaux ornés de peluche et vos gilets brodés vert et or. Vous ne voulez pas de lui, Messieurs? mais c'est lui qui ne veut pas de vous; il a mieux que votre théâtre, il a un théâtre enfumé

sur les boulevards; il a mieux que vos costumes décents, il a de superbes haillons et de magnifiques guenilles; il a mieux que vos drames, en vers ou en prose, faits par de grands auteurs : il a un drame qu'il s'est fait à lui-même et pour lui tout seul, un drame qu'il a tiré de son génie, un drame magnifique, *la Vie et la Résurrection de Robert Macaire,* une véritable représentation de la vie des bagnes et des grands chemins, aussi vraie, aussi vraisemblable, aussi admirablement écrite dans son genre que *le Mariage de Figaro* dans le sien. Quelle annonce vaut celle-là, je vous prie, sur une affiche au coin de la rue : « *Robert Macaire,* paroles de Frédérick-Lemaître, joué par Frédérick-Lemaître au théâtre des Folies-Dramatiques, sur le boulevard ? »

Robert Macaire est en effet pour Frédérick ce que Figaro est pour Beaumarchais : l'enfant de son génie, la création de son esprit, l'être à l'existence duquel il sympathise le plus, qu'il suivra avec acharnement du berceau à la tombe, qu'il a rendu vraisemblable, non seulement pour lui, mais pour les autres. Figaro, Macaire, deux hommes qui ont existé, deux hommes révoltés contre la société chacun à sa manière, l'un avec son esprit, l'autre avec son poignard; deux escrocs tous les deux, l'un dans le salon, l'autre sur le

grand chemin ; deux hommes d'esprit et qui font rire tous les deux. Beaumarchais a-t-il plus fait pour Figaro, son fils, que Frédérick-Lemaître pour Robert Macaire, son héros ? La question est importante et mérite d'être débattue. Je crois cependant qu'avec un peu de réflexion tous les sacrifices sont du côté de Frédérick. Figaro, en effet, a servi de piédestal à son père Beaumarchais ; il l'a porté sur ses épaules au milieu de l'incendie social, comme Énée son père Anchise au milieu de Troie en flammes ; Figaro a été la gloire, la fortune, l'opposition de Beaumarchais ; il a prêté à Beaumarchais son esprit, sa licence, sa verve, sa veine amoureuse, sa gaieté folâtre, son emportement et son audace ! si bien que l'amour de Beaumarchais pour son fils Figaro peut passer à juste titre pour le plus obstiné, le plus habile, le plus acharné et le plus profitable de ses calculs.

Tout au rebours Macaire pour Frédérick. Si Figaro fait la fortune de Beaumarchais, Macaire a causé la ruine de Frédérick, son père et son tuteur. Macaire a forcé Frédérick à s'enfuir de tous les grands théâtres, il l'a arraché à tous les grands drames, il l'a condamné à ne plus hanter que les grands chemins et les tavernes, il l'a contraint à se précipiter la tête la première dans le trou des *Folies-Dramatiques*. Macaire a forcé son maître à

porter les haillons de la misère, à s'enfuir devant les gendarmes, à vivre d'escroqueries et à ne manger en fait de poulet que du fromage de gruyère. Frédérick a tout sacrifié à Macaire, comme un bon père sacrifie toutes choses au plus mauvais sujet de ses enfants. Frédérick a d'abord joué dix ans de sa vie *l'Auberge des Adrets* pour faire plaisir à Macaire. Puis il a écrit en quatre volumes in-12 la vie de Macaire. Puis, quand il a été bien tué par Bertrand, bien arrêté par les gendarmes, Frédérick, de son propre gré, a ressuscité Macaire; il s'est mis dans les haillons de son nouveau Macaire, il a inventé pour son éternel ami de nouvelles scélératesses, et de nouvelles perfidies, et de nouveaux bons mots, et enfin un nouveau théâtre.

Macaire est la seule légitimité que reconnaisse Frédérick. Macaire est mort! vive Macaire! Il l'embrasse, il l'aime, il le caresse, il le choie. M. Orgon ne faisait pas mieux pour Tartuffe. A l'heure qu'il est, Frédérick vient de se condamner lui-même par un nouveau succès à représenter Robert Macaire trois cent soixante-cinq jours pendant trois ans.

Ceux qui ont voulu faire là-dessus leurs raisonnements dramatiques et littéraires à Frédérick y ont perdu leur temps et leur peine. Raisonne-t-on sur la passion? Ferez-vous entendre un sourd?

ferez-vous voir un aveugle? Robert Macaire a rendu sourd et aveugle son ami Frédérick-Lemaître. Parlez-lui de ses anciens rôles d'autrefois, où il était si noble et si beau : de *la Tour de Nesle?* Buridan vous répondra : Macaire! de *Lucrèce Borgia?* Gennaro vous répondra : Macaire! de *Richard d'Arlington?* d'Arlington vous répondra : Macaire! Macaire! Robert Macaire, et toujours Robert Macaire! Il faut le voir quand il arrive dans son fameux pantalon rouge et dans son fabuleux habit vert, se pavanant, faisant le gros dos, joignant ses deux mains en grand seigneur et vous disant de sa voix la plus mélodieuse : *Je suis Robert Macaire!*

Eh bien! oui, tu es Robert Macaire! *Tu Marcellus eris!* Tu es le brigand, le voleur, l'assassin, l'escroc, le fripon, le spirituel, le goguenard par excellence! Tu vois le peuple venir à toi, t'applaudir et te comprendre. Tu lui embellis le bagne, tu lui rends l'échafaud supportable, tu fais aimer même le gendarme! O mon Robert! ô grand homme! oui, tu es Macaire, le bohémien, le bandit, le populaire, le facétieux! Il vaut mieux porter des guenilles avec toi que des habits de velours avec les autres; il vaut mieux avec toi porter des menottes que des gants jaunes avec les autres. O Macaire! Macaire! l'orgueil de Toulon, la joie de

Brest, l'espérance de Rochefort! le théâtre des Folies-Dramatiques s'incline devant toi!

Ne vous attendez pas à ce que nous fassions, nous autres, une dissertation très en règle et très littéraire à ce sujet. Non; l'indignation serait aussi déplacée que la pitié. Il n'y a pas d'indignation à avoir, même à l'aspect de ce voleur, de cet assassin de grand chemin, dont la mission est de faire rire aux éclats depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie et quoi qu'il fasse. D'autre part, il n'y a pas à s'apitoyer sur la vie d'un comédien qui, sous le nom du personnage le plus hideux, tout couvert et tout souillé par les haillons de la misère, dans le dernier des théâtres de Paris, abandonné à son propre talent par tous les auteurs dramatiques, tout seul, force pourtant les plus difficiles à l'admirer et à convenir que cet homme, tout dégradé, tout souillé, tout taché qu'il est, est encore, à tout prendre, le premier ou plutôt le seul comédien de notre temps.





ENCORE ROBERT MACAIRE

(1835)

Eh bien! avions-nous tort et étions-nous si pusillanime, quand, vous prenant par le bras et vous réveillant en sursaut, nous vous disions : A l'aide! Prenez garde! Voici que le théâtre s'abîme en toute sorte de désordres! A l'aide! réveillez-vous! Voici qu'après avoir usé toutes choses, l'ordre, l'autorité, la puissance paternelle et la puissance royale, le théâtre se met à jouer avec le crime; voici qu'après avoir tourné en dérision l'histoire, la croyance, les plus saintes lois, les vieux rois et les vieilles mœurs, le théâtre se met à rire de l'assassinat et du meurtre!

A l'aide! à l'aide! réveillez-vous, réveillez-vous! Le drame a relevé sa manche jusqu'au coude, et il a trempé son bras dans le sang.

A l'aide! Voici qu'après avoir ôté la conscience

du cœur de l'homme, on arrache le bourreau de son théâtre; voici qu'il n'y a plus de peine pour les meurtriers ni en ce monde ni dans l'autre! Au secours! défendez-vous contre un assassin d'un autre genre!

Dieu vous protège contre Robert Macaire, l'assassin civilisé, l'assassin qui sait lire et écrire, l'assassin aux belles manières, l'assassin qui a porté du velours et des manchettes, l'assassin jovial, homme d'esprit et de douces mœurs!

Au secours! voici qu'on retire le crime du bagne, et de l'échafaud, et des cachots obscurs, pour lui faire jouer un rôle brillant dans le monde, en plein jour et au grand soleil! Prenez garde à Robert Macaire!

Il est déjà l'élu de la foule; on l'aime, on l'admire, on l'applaudit, on le tutoie, on lui prêterait un couteau au besoin.

Prenez garde à Robert Macaire!

Ses guenilles, infectes et hideuses reliques, sont déjà plus populaires que le vieil uniforme impérial, noble et glorieux haillon que nous avons tant aimé et tant chanté.

Prenez garde! Robert Macaire est le héros de la populace. Il flatte incessamment tous les instincts de la foule; il divinise ce qu'elle divinise, il condamne ce qu'elle condamne; il l'habitue au

meurtre comme à une action ordinaire de la vie, il fait de l'assassinat une affaire de commerce.

Prenez garde à Robert Macaire! à Bertrand, son camarade! Étrange et horrible alliance! Abominable société en commandite!

Robert Macaire est la tête, Bertrand est le bras. Macaire est le conseil, Bertrand est l'action. Macaire parle, Bertrand agit. Les terribles associés que c'étaient là! Rieurs et sanglants à la fois, voleurs de grands chemins et faiseurs de gais refrains, portant leurs guenilles avec autant d'aisance et de grâce que s'ils eussent été habillés à crédit par Staub; dandys dans la forme, assassins dans le fond; gentilshommes aux belles manières, qui sont marqués au dos; braves comme on l'est au bagne, éloquents comme des avocats de cour d'assises; toutes les vertus, toutes les qualités; insouciants, actifs, paresseux, flâneurs, bavards, bons fils, fidèles à leur *parole d'honneur*. Ils ont enivré le public de leurs faits et gestes. La foule pendant quatre actes n'a pu se lasser de les voir, de les admirer, de les applaudir.

Ils étaient au bagne, la foule a été les chercher au bagne; ils marchaient à l'échafaud, la foule les a arrachés au glaive vengeur; ils assassinaient un homme, la foule a voulu leur faire assassiner dix hommes; ils mouraient dans *l'Auberge des*

Adrets, la foule les a fait revivre plus honorés, plus fêtés et plus applaudis que jamais ; après *l'Auberge des Adrets* est venu *Robert Macaire*, et au dernier acte de *Robert Macaire* la foule a voulu que Robert Macaire eût cette fois encore la vie sauve. Robert Macaire est parti dans un ballon pour revenir sous mille autres formes : on a eu *la Fille de Robert Macaire*, *le Fils de Robert Macaire ;* toute la famille des Macaire y a passé, et à chaque nouveau cri d'alarme, imprudent que vous étiez ! vous vous retourniez vers nous en nous criant :

Où est le mal ?

Le mal, le voici : Robert Macaire a porté des fruits dignes de lui. Il a pullulé comme ces animaux immondes dont on ne peut dire l'origine ; le crime s'est fait élégant, il a pris de belles manières, il a mis une cravate de soie, il porte des gants et un habit neuf.

Au moins autrefois, avant Robert Macaire, le vice était d'ordinaire tout souillé, tout fangeux, il faisait peur rien qu'à le voir ; aujourd'hui Robert Macaire est habillé comme les plus élégants, il prend un bain toutes les fois qu'il a une tache de sang sur ses habits ou sur sa personne, et *il va souvent aux bains,* comme il le dit lui-même.

Autrefois le crime se cachait dans ses repaires,

il vivait avec le crime en attendant le dernier supplice ; aujourd'hui le meurtre va vivre à vos côtés, à la même table que vous ; et, après avoir mangé peut-être sur son assiette (horreur!), vous irez vous asseoir sur le même banc, au même spectacle et rire du même rire, et applaudir avec vos mains nettes et pures ce qu'il applaudit avec des mains rouges et sanglantes.

Autrefois le crime savait à peine lire et écrire son nom, et sa propre ignorance le livrait pieds et poings liés à la justice des hommes; aujourd'hui le crime sait lire couramment, et écrire si bien qu'il imite toutes les écritures, depuis celle de M. Martin (du Nord) jusqu'à celle de M. de Rothschild.

Bien plus, le crime s'improvise de joyeuses chansons à boire, il s'élève même jusqu'à la chanson politique.

Bien plus, le crime jette sa page d'opposition dans un journal, et le journal y est trompé comme s'il était son public.

Bien plus, le crime, sur le banc des assises, cite des vers d'Horace, le poète épicurien. Robert Macaire a pourtant fait tous ces miracles! Robert Macaire, à coup sûr, est le père de Lacenaire; mais, à coup sûr aussi, Bertrand est le père d'Avril.

Même éducation chez celui-ci, même admira-

tion brutale chez celui-là. Même sang-froid chez le criminel éclairé, même dévouement chez le criminel ignorant. Et quand enfin ces deux crimes jumeaux se séparent violemment, quand chacun des deux complices devient révélateur, quelle épouvantable lutte s'établit entre ces deux hommes qui ne pensent plus qu'à se perdre l'un l'autre !

Alors tout ce que Robert Macaire a d'esprit, il l'emploie à perdre Bertrand; tout ce que Bertrand a de courage, il l'emploie à perdre Robert. Autrefois, le crime avait peur de la mort; bien moins civilisé, il n'offrait pas l'aspect de ces horribles luttes, de cet horrible sang-froid. Le coupable ne livrait pas sa tête complaisamment et par une dérision funeste; au contraire il se défendait de toute sa force, il tremblait, il reculait devant la mort, donnant ainsi, par son effroi même, un exemple salutaire aux criminels à venir.

Mais aujourd'hui qu'à force de mélodrames vous avez ôté son terrible prestige même à la peine de mort ! aujourd'hui qu'à force de nous faire toucher le bourreau de nos mains vous avez fait un comédien comme un autre de cet homme tout rouge dont le nom seul faisait dresser les cheveux il y a cent ans ; aujourd'hui que les criminels de la place de Grève dansent sur l'échafaud, à l'exemple des criminels du boulevard; aujour-

d'hui que Robert Macaire et Bertrand, dans leur élégance et dans leur crime, dans leur cynisme et dans leurs belles manières, deviennent des réalités funestes ; aujourd'hui que la société de France tout entière s'arrête devant Lacenaire et son complice, comme devant deux héros de mélodrame qui jouent un rôle plein de gaieté et de terreur ; aujourd'hui que les hauts faits de ces deux bandits remplacent chez nous pendant trois jours toutes les questions de politique, d'art et de goût (vivre sur ces crimes pendant trois jours !) ; aujourd'hui, en un mot, que vous les avez tous les deux en chair et en os sur les bancs des assises, sanglants, lavés aux Bains turcs, se vantant de leurs chansons à boire et de leurs coups de carrelet, goguenards et méprisants jusqu'à la fin, et ne pensant qu'à une chose, à amuser le public ; et quand ils vont être condamnés, ne pensant encore qu'à une chose, à bien parler ; et quand on leur a dit : *Vous allez mourir!* ne pensant toujours qu'à une chose : à savoir s'ils ont bien parlé ! et toujours ainsi jusqu'à la fin des Robert Macaire et des Bertrand, demanderez-vous encore, je vous prie, quel mal, quel mal affreux, incontestable, quelle hideuse perversité, quelle insouciance plus hideuse peut-être encore tous vos héros dramatiques ont produits ?

Ne jouez pas avec le théâtre des peuples, non plus qu'avec ses lois. En bonne morale publique, le théâtre est bien plus que la loi.

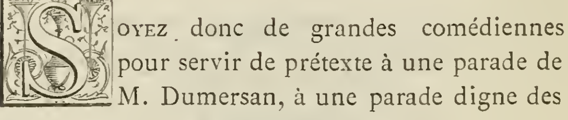
La loi ne s'impose qu'à la raison des hommes, mais le théâtre parle à toutes leurs passions en les flattant.





Mlle MARS ET Mme DORVAL

(1835)



Soyez donc de grandes comédiennes pour servir de prétexte à une parade de M. Dumersan, à une parade digne des tréteaux de la foire !

Mlle Mars, la perfection vivante, la charmante femme qui a si merveilleusement compris les grandes dames de Molière et les belles dames de Marivaux ; qui s'est partagée si complaisamment entre le grand siècle et le XVIIIe siècle, qui nous a représenté avec tant d'esprit toute la vieille société française, laquelle pour nous commence et finit à Mlle Mars !

Mme Dorval, la femme du peuple, violente, emportée, passionnée, sans frein, sans loi, sans règle ; comédienne par hasard et par instinct, comme Mlle Mars est comédienne par la nature et

par l'étude; comédienne avec son cœur, comme Mlle Mars est comédienne avec son esprit ; Mme Dorval, le soutien délirant et déguenillé du drame moderne, comme Mlle Mars est la chaste et correcte interprète de la vieille comédie !

Faites donc un vaudeville avec ces deux femmes !

Et puis, pourquoi les comparer l'une à l'autre, ces deux femmes, je vous prie? Qu'y a-t-il de commun entre Mlle Mars et Mme Dorval? Ni le même visage, ni la même voix, ni le même maintien, ni le même sourire, ni le même regard, ni la même intelligence! Rien de commun entre ces deux femmes !

Quand l'une élève la voix pour réciter les beaux vers de Molière et la très spirituelle prose de Marivaux, vous croiriez entendre le son argentin d'une duchesse de Louis XIV ou de Louis XV; votre oreille attentive et charmée confond dans son admiration le poète et l'actrice; vous vous sentez à l'aise avec cette femme qui parle si bien ; vous comprenez que vous êtes dans un salon de la meilleure compagnie; vous êtes le maître d'un noble plaisir.

Quand l'autre parle et que vous entendez cette voix, qui est d'abord un soupir voilé, puis un sanglot terrible, réciter une prose souvent barbare et sanglante, vous frémissez malgré vous.

Vous vous demandez en tremblant dans quelle horrible maison vous êtes entré sans le savoir. Qui parle là-bas? Quelle est cette voix rauque, perdue, voilée, usée, fatiguée, pénible, et si puissante pourtant? C'est la passion de la rue, c'est l'amour de l'alcôve bourgeoise, c'est l'adultère en prose, c'est le désespoir de toutes les femmes, c'est Mme Dorval.

Si bien que, même les yeux fermés, il est impossible de ne pas distinguer ces deux femmes l'une de l'autre. A présent, ouvrez les yeux et voyez-les entrer sans qu'elles parlent.

Saluez Mlle Mars! Quel grand air, quelle noble démarche, quel décent maintien! C'est moins qu'une reine, mais à coup sûr, passe la reine, elle viendra après la reine. Mlle Mars, nous l'avons vue en habits de bure, dans un cinquième acte de mélodrame, à genoux, aux pieds d'un homme! Eh bien! c'était encore, c'était toujours la grande dame qui s'était assise à côté du Misanthrope, dans le salon de Célimène.

Et maintenant, voici l'autre venir. Elle arrive, ou plutôt elle entre à pas précipités; on voit tout de suite que c'est une femme qui est venue à pied dans la rue, dans la boue, toute seule, sans chaise à porteurs et sans carrosse. Elle entre : sa robe est à peine attachée; ses épaules, qui sont blanches, ne

tiennent pas à son corset; on voit battre son cœur, et certes elle ne cherche pas à le réprimer. Quant à son geste, elle n'a pas de geste. Elle va, elle vient, elle crie, elle pleure, elle sourit, selon le caprice de la minute présente; elle obéit librement à toutes les passions, et toutes les passions lui conviennent pourvu qu'elles soient vulgaires.

Dans un drame, elle fuit l'esprit, elle fuit le style, elle a peur de l'ironie, elle a horreur du sourire; le fard l'écrase, la conversation la perd. Donnez-lui l'exclamation, les frénésies, les colères, les désespoirs, très bien! Comme aussi, prenez garde de lui donner de riches atours et de l'habiller comme s'habillent toutes les femmes.

Elle arrachera les rubans de ses cheveux, croyant arracher ses cheveux; elle déchirera ses dentelles en voulant se meurtrir le sein; le soulier de satin la gêne, comme la robe de satin; pour elle, le satin c'est toujours de la bure; malgré sa belle robe, elle se vautrera par terre dans la poussière, dans le sang s'il le faut; que lui fait une robe?

Vous l'avez vue l'autre jour dans *Angelo;* c'était elle qui était la grande dame, c'était l'autre qui était la courtisane, et certes toutes les deux, en changeant de rôle, elles avaient cru faire un tour de force ce jour-là!

Eh bien! vainement la courtisane s'était battu

les flancs pour être au niveau de son rôle, pour être en effet la folle et insouciante Vénitienne qui vend ses baisers et ses charmes, et qui vit publiquement de sa beauté, de ses grâces et de son sourire; vainement aussi la grande dame s'était pénétrée de sa dignité de femme mariée et de maîtresse respectée et de jeune fille de grande maison : il est arrivé tout d'un coup et malgré elles, et quand ce drame a été bien pris de toutes parts, que la courtisane a fini par redevenir simple, calme, honnête; que la grande dame s'est abandonnée de nouveau à ses cris, à ses larmes, à ses passions étranges, et enfin qu'elle est revenue toute nue sur la scène, dans les bras de son amant, pendant que la Thisbé (dernier trait de pudeur) arrangeait modestement sa robe de soie pour mourir.

Faites donc des parallèles entre ces deux femmes que tout sépare : leurs habitudes, leurs passions, leur pensée, leur théâtre; celle-ci qui se sent forte et invincible, abritée qu'elle est par le manteau royal de Molière; celle-là, courageuse femme, qui abrite le drame moderne sous les trous de son propre manteau.



REPRISE D'ANGELO

TYRAN DE PADOUE

(1837)

Il y avait, en effet, de la terreur et un intérêt puissant au fond de ce drame. Les ressorts en sont compliqués, les péripéties en sont nombreuses ; toutes les passions amoncelées dans ces cinq actes se heurtent d'une façon étrange et brutale ; c'est une action qui marche sans s'arrêter ou plutôt qui court au hasard ; mais le hasard auquel obéit cette action dramatique est merveilleux et tout-puissant sur l'âme du spectateur. A coup sûr, *Angelo, tyran de Padoue*, n'est pas un chef-d'œuvre, même dans la nouvelle acception de ce grand mot : *chef-d'œuvre*, qu'on a si fort abaissé au niveau des intelligences modernes ; mais, à coup sûr aussi, c'est l'œuvre d'un grand esprit, d'une imagination puissante,

d'un habile écrivain. A ces causes, le Théâtre-Français a bien fait de jouer de nouveau ce drame, âgé déjà de deux ans.

D'ailleurs, ce n'est pas là une de ces œuvres qu'on oublie. De pareilles hardiesses vous saisissent tout d'abord d'un étonnement si profond qu'il est impossible de se défendre contre cette émotion spontanée et irréfléchie. Une fois qu'une pareille histoire, ainsi racontée, s'est emparée de votre intelligence, vous n'avez plus à vous en défendre; il faut l'écouter bouche béante, il faut ouvrir de grands yeux pour voir et pour pleurer. Cette histoire toute remplie d'amour profane, de pur amour et d'ignoble amour ; cet amas sans fin de poisons, de poignards et de cercueils; ces personnages sans proportion entre eux, sénateur, espion, fille de joie, honnête femme, la courtisane et la duchesse; ce bruit de portes qui se ferment ou qui s'ouvrent; ces palais, ces cachots, ces assassins, ces prêtres, ce prie-Dieu, ce billot tout noir, cette hache, ce crucifix, cette fange et cet or, ce sang et ce vice, quelle confusion ! quel pêle-mêle ! Et le moyen de se défendre contre un intérêt élevé sur un pareil piédestal?

Il est vrai qu'une fois revenu de cette première et inévitable surprise, quand votre cœur s'est calmé, quand votre tête s'est refroidie, quand vos yeux

ne sont plus éblouis par tant d'apparitions étranges, par tant de couleurs disparates, par tant de sentiments si opposés et si divers, alors, retiré dans un petit coin de votre bon sens, cet endroit réservé qu'on peut appeler la conseilleuse littéraire, vous vous demandez si vous n'êtes pas la dupe d'une illusion violente, de quelque malfaisant génie, la dupe d'un horrible rêve que vous auriez fait tout éveillé! Quoi donc! serait-ce là la tragédie moderne, la seule tragédie possible? La tragédie, cette simple et naturelle façon d'exciter la pitié, de faire couler les larmes, de reproduire les grands caractères, de remettre en lumière les rois, les héros, les révolutions, les empires qui ne sont plus? Quoi donc! la tragédie est-elle donc à cette heure passion si complètement abolie qu'on la doive ressusciter par ces moyens violents et contre nature?

Autrefois, un palais ouvert à tous les vents, quatre gardes avec des hallebardes de fer-blanc, un fauteuil, quatre personnages, et parmi ces personnages deux confidents, à la fin de la pièce un poignard ou une coupe de poison, suffisaient à produire les plus grands effets dramatiques. On écoutait, on pleurait, on passait tour à tour des larmes à la terreur, de la haine à la pitié. Vingt-quatre heures suffisaient à l'accomplissement des actions les plus terribles.

Et maintenant, pour arriver au même résultat, que de conditions étranges! Les vingt-quatre heures suffisent à peine à l'exposition de ces poèmes. Pour construire les palais dans lesquels se passent ces sortes d'actions dramatiques, il faut des architectes expérimentés et élevés à l'école d'architecture d'Anne Radcliffe. Ce ne sont que portes dérobées, fossés, couloirs mystérieux, balcons élevés, trappes secrètes, herses, ponts-levis, tourelles, voilà pour l'enveloppe du drame moderne! Et encore, une fois bâti, une fois sillonné de mystérieux détours dans tous les sens, si ce palais pouvait suffire! Mais non, c'est à peine l'affaire d'un seul acte; après quoi il faudra passer de ce palais dans un autre palais non moins compliqué, ou bien sur la place publique, et de la place publique dans un jardin, et de ce jardin dans un cachot, et de ce cachot dans une chambre à coucher, et de cette chambre à coucher dans un tribunal.

La tragédie française, cette grande dame si calme, si bien posée, si sereine, est devenue une petite fille échevelée et vagabonde, qui jette à tous les vents ses paroles d'amour. Rien ne la défend contre les outrages de la foule, rien ne la protège contre les curiosités impudentes; le premier venu la peut aborder, cette fille effrontée, et lui demander d'où elle vient, où elle va. Et alors elle vous répondra

sans façon : « Je viens de chez mon père, ou je viens de chez mon mari, et je vais voir mon amant ! » Et elle vous laisse là, confondu.

Les *accessoires* de la tragédie moderne ne sont pas moins étranges et moins multipliés que les palais et les carrefours qu'elle habite de préférence. Du temps de la vieille tragédie, cette chose qu'on appelle l'*accessoire* était tout à fait inconnue. Une lettre, une coupe, un poignard, et c'était tout. Dans la tragédie moderne, l'*accessoire* menace d'étouffer le fait principal. A l'heure qu'il est, il n'y a pas de théâtre, grand ou petit, qui n'ait un magasin d'*accessoires,* un commis aux *accessoires ;* place importante, en effet, car si un seul de ces accessoires vient à manquer, adieu le drame, adieu l'intérêt, adieu la pitié, adieu la terreur ! Fi d'un art sérieux qui dépend ainsi d'une clef, d'un flacon, d'un morceau de bois peint ou de carton ! Aujourd'hui, pour être un poète dramatique, il faut être, non seulement un poète, mais encore il faut être, et M. Victor Hugo l'est en effet, un architecte, un paysagiste, un costumier, un armurier, il faut savoir le blason, la chimie, la pharmacologie et l'art de lever les sièges. Si le poète, emporté par son génie, ne nous explique pas au préalable qu'il fait nuit, et que dans cette nuit il y a un palais, et que dans ce palais il y a une fête, et dans cette fête

l'éclat des bougies et le bruit des instruments; s'il ne nous dit pas qu'il y a à gauche deux bancs de pierre, et entre ces deux bancs une porte sur le jardin avec une galerie en arcades, il arrivera que nous ne comprendrons presque rien de son premier acte. Devant son second acte, la chose est encore plus importante. Pour que cet imprudent Italien, qui se laisse conduire ainsi par le premier venu dans un palais terrible, soit véritablement dans une position désespérée ainsi que sa maîtresse, il est nécessaire que le poète nous démontre porte par porte, marche par marche, barreau de fer par barreau de fer, que cette chambre est placée dans le cœur d'un palais tout en pierre, et qu'on n'arrive dans cette chambre que par deux portes, irrévocablement fermées; qu'il y a là-haut un oratoire dans une tourelle, que la fenêtre de cet oratoire est grillée, et qu'au bas de cette fenêtre se trouvent *quatre-vingts pieds de mur à pic et la Brenta en bas !*

Si quelque chose manque à ces explications dignes d'un geôlier, si une seule maille de cette grille vient à se déranger, plus de drame. Vous aurez beau dire avec l'espion Homodéi : *Une grille, c'est du luxe !* cette grille est indispensable pour l'intelligence des terreurs qui vont venir; autrement seriez-vous excusable de vous être per-

mis un pareil *luxe?* Vous avez donc bien compris ce système de bascule. Ces deux portes, cet oratoire, *cette galerie dans le palais du podestat qui regarde le pont Molina*, cette clef qui ouvre dans cette galerie la première porte, la seconde porte, la troisième porte, vous avez compris tout cela; vous avez compris qu'il y a un balcon au-dessus de cette fenêtre. Maintenant que le plus difficile est fait, prenez-en à votre aise, car, par Saint-Marc! vous allez voir l'admirable scène du second acte entre ces deux femmes, celle-ci qui rugit comme une lionne et celle-là, pauvre agneau! qui attend le boucher. Mais, de bonne foi, croyez-vous donc que cette très belle scène, et très dramatique, ne serait pas plus belle encore si, pour vous y conduire, vous n'aviez pas pris tant de clefs, tant de passages, tant de portes, tant de détours?

Au troisième acte, c'est-à-dire à la troisième journée (et Beaumarchais se croyait bien hardi pour avoir fait *la Folle Journée*), la femme du doge, qui va mourir, est encore obligée de bien nous rappeler la disposition des lieux où elle se trouve, tant elle comprend combien il est nécessaire que nous nous tenions pour avertis. CATARINA. — Cette porte..... (*Elle va à la porte.*) Oh! je l'entends qui la referme au verrou! — Cette fenêtre? (*Elle regarde.*) Oh! que c'est

haut ! » Toujours la porte, toujours la fenêtre, toujours du bois et du fer. Eh ! mon Dieu ! n'avez-vous pas d'autres obstacles? Est-ce bien là une occupation digne de la poésie d'ouvrir et de fermer des portes? Un grand poète comme M. Victor Hugo, au lieu de perdre à ce métier tant d'esprit, d'énergie et de passion, ne ferait-il pas mieux de laisser ce triste ouvrage aux Fichet et aux Huret de l'art dramatique?

Lorsque Boileau nous parle d'*un sujet d'intrigue enveloppé,* certes il ne songe ni aux portes, ni aux fenêtres, ni aux prisons, ni aux liens de fer. Ce qui est admirable dans une action bien conduite, ce sont vraiment des passions et des catastrophes imprévues : le terrible Auguste pardonnant à Cinna, Chimène s'écriant : *Non, je ne te hais point !* Tancrède combattant pour Aménaïde, Andromaque poussant Oreste. Pensez-vous donc que briser la colère des uns, exaspérer l'amour des autres, les jeter ainsi, sans violence, dans tous les désespoirs dramatiques, cela n'est pas plus noble, et plus grand, et plus digne d'intérêt mille fois, que de creuser des fosses, d'ouvrir des cercueils, ou de fermer des tombes fraîchement remuées? Il est parlé quelque part de la foi qui soulève des montagnes ; à cette force étrange, le poète dramatique doit préférer la passion qui fait battre les cœurs, une

simple larme qui mouille les paupières. Aussi, à cet appareil terrible, élevé à si grands frais par M. Victor Hugo, je préfère, et de beaucoup, la scène d'amour entre Rodolfo et Catarina. Catarina est bien touchante, et quel mot charmant : « Rodolfo, un baiser ! »

Cette troisième journée se termine encore par les détails de la même architecture. — ANGELO (*aux deux guetteurs de nuit*) : « Y a-t-il des passages tellement cachés qu'aujourd'hui, par exemple, que ce palais est plein de soldats, vous puissiez descendre dans ce caveau, y entrer, et puis sortir du palais sans être vus ? — Vous êtes forcés de passer par mon appartement ; je vais en faire sortir tout le monde. »

Hélas ! un autre mari, insensé, furieux, jaloux, mais bien à plaindre dans sa jalousie, bien touchant dans ses fureurs, Othello, immole aussi à ses transports une femme innocente, jeune et belle. Quand vient la dernière scène, quand Desdémone arrive seule, en robe blanche, dans la chambre nuptiale, la jeune femme a-t-elle besoin de nous dire comment son palais est bâti, à quel étage de la maison est située sa chambre, et de quelles grilles de fer elle est entourée ? Non. Elle-même, elle n'a jamais pensé à tous ces détails. Elle ne sait pas qu'elle va mourir, mais nous le savons, nous

autres, nous le savons à coup sûr, car nous connaissons le Maure; et certes il ne faut que le voir et l'entendre pour savoir, quel que soit le palais où elle est enfermée, quelle que soit la chambre qu'elle habite, que sa victime ne saurait lui échapper. Elle est abandonnée à elle-même, nul ne l'espionne, toutes les portes de la maison sont ouvertes. Elle peut encore se sauver, la pauvre femme, sur cette barque qui s'enfuit au bruit des chansons, et pensez-vous qu'elle en soit moins touchante et moins à plaindre ?

Au cinquième acte, dans la chambre à coucher de la Tisbé, deux portes encore. — Le page noir (*à la Tisbé*) : « Le seigneur Rodolfo a son entrée particulière, Madame, faut-il la fermer aussi? » Et quand Rodolfo est entré, sa première parole est celle-ci : « Permettez-moi de fermer ces deux portes. » En vérité, ne sont-ce pas là des précautions superflues? Et quand, tout à l'heure, vous allez nous montrer la Tisbé si dévouée, si admirable, si généreuse; quand nous allons entendre ces sanglots et ces larmes, et ces délires infinis, avez-vous donc une assez mauvaise opinion de nous pour penser que nous allons nous souvenir que Rodolfo n'a pas fermé ces deux portes?

Voilà pour ce qui regarde l'architecture de ce drame. En même temps, si l'on voulait compter

un à un tous les objets dont ce drame a besoin pour s'accomplir, on serait étonné du nombre de ces objets après avoir été étonné de la dépendance dans laquelle ils retiennent tous les personnages de cette histoire. La clef d'or, la guitare, le manteau, le poison, les deux lettres d'Homodei, le crucifix, qui joue un rôle non moins grand que le poison, le flambeau qui *fume encore,* le lit, le billot et la hache, sans compter les verrous et les clefs dont je ne parle pas : tels sont les éléments presque indispensables de ce drame. Jugez donc quel style de fer, et quelles sombres pensées, et quelle énergie brûlante pour donner la vie à tous ces détails !

Il y aurait bien d'autres observations à faire à propos d'Angelo. Comment cet homme si terrible se laisse-t-il tromper de manière à perdre à la fois sa femme et sa maîtresse? Catarina Bragadini n'est-elle pas quelque peu imprudente de s'abandonner ainsi à ce fol amour? Était-il bien nécessaire de réhabiliter une seconde fois, dans la personne de la Tisbé, la fille de joie dont Marion Delorme n'était que l'idéal? Cet Homodei, ce vil espion, de quel droit aime-t-il cette dame, noble Vénitienne qui ne peut épouser qu'un roi ou qu'un noble vénitien? Et enfin, ce Rodolfo, quel triste rôle! Aimé de deux femmes : l'une est tuée à son

sujet, et il tue l'autre injustement. L'une et l'autre n'ont pas d'autre occupation que de lui sauver la vie, et il les accable sous toutes sortes de misères. Ainsi, j'aime la Tisbé disant à son amant : « Ah ! vous me tuez ! Ah ! c'est là la première idée qui vous vient ! Vous voulez me tuer ainsi, vous-même, tout de suite, sans plus attendre, sans être bien sûr ? Vous pouvez prendre une résolution pareille aussi facilement ? »

Malheureuse femme ! elle n'a que trop raison contre son amant. Catarina aussi, comme elle écrase de son mépris son pauvre tyran : « Tenez, vraiment je vous méprise ! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche ; vous avez dit : Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille ! — Vous me jugez, vous me condamnez dans l'ombre, en secret ! Ah ! c'est infâme ! »

Mais n'est-ce pas un grand tort pour un personnage dramatique d'avoir si fort et si complètement raison ?

Il faudrait dire aussi que cet assassinat arrive trop vite, que cet affreux tyran ne peut pas tuer une femme parce qu'il a surpris une lettre équivoque ; que même la république de Venise n'eût pas souffert cette immolation inutile, et qu'enfin, si la chose se faisait ainsi à Venise, la chose

ne doit pas se passer ainsi dans le drame. Qui dit drame dit combat, dit lutte, dit remords.

Et puis, ne trouvez-vous pas qu'après avoir rappelé la Desdemona de Shakespeare, l'héroïne de ce drame rappelle la Juliette? Elle tremble, comme Desdemona, sous la jalousie d'un tyran ; elle meurt comme Juliette, et pour ressusciter comme elle, résurrection moins touchante il est vrai, car Juliette revient à la vie dans les bras de celui qu'elle appelle *son jeune époux. Où vas-tu*, *mon jeune époux? c'est le rossignol qui chante.* Et comme on se souvient avec délices de cet hymne matinal, accompagné du chant des oiseaux et de la brise murmurante, quand on retrouve cette jeune femme et ce jeune homme sur le bord d'une tombe qui se sera ouverte deux fois pour le même mort?

Plus elles viennent de loin et plus elles ont été préparées avec art, plus de pareilles émotions sont puissantes sur l'esprit de la foule. Voulez-vous plaire et charmer longtemps : ménagez toutes vos ressources, méfiez-vous des surprises, méfiez-vous des coups de théâtre, gardez-vous d'être trop brusque et trop violent. La surprise est d'un effet passager et misérable. L'homme ne s'étonne qu'une fois, quand il s'étonne. Vous êtes terrible, en effet, mais à quelles conditions? Ce qui est

beau, c'est d'être terrible longtemps, c'est de faire pleurer toujours. Ne voyez-vous donc pas qu'une fois que vous m'avez instruit des mystères de ces appartements secrets, de ces couloirs cachés, de ces trappes, de ces serrures à combinaisons, j'en sais autant que vous; et alors, malgré tout votre génie, faudra-t-il nécessairement, si vous voulez m'amuser encore, que vous me contiez un nouveau conte. Cinq journées ne nous suffiront plus, il nous faudra bientôt *mille et une nuits*, comme dans les contes arabes. L'*omne punctum* de l'art, c'est de mettre à profit les vingt-quatre heures dramatiques de manière à rendre éternelles les douleurs qui s'y racontent, intarissables les larmes qui s'y répandent.

Donc, il faut dire que, si un drame comme *Angelo, tyran de Padoue,* et plusieurs autres drames de la nouvelle école, après avoir jeté un vif éclat et soulevé toutes les curiosités contemporaines, finit bientôt par retomber dans l'obscurité et dans l'oubli, ce n'est pas que ce drame manque de puissance, d'énergie, de style, d'émotions, de grandeur et d'intérêt, c'est que toutes ces excellentes qualités sont prodiguées en pure perte dans une fable impossible, invraisemblable, et qui, pour se produire, a besoin de trop de secours artificiels. Tout cet échafaudage puéril, et dont sans doute

l'auteur est bien fier, l'homme de goût le donnerait sans marchander pour quelques-uns de ces mots partis du cœur, comme M. Victor Hugo en trouve si souvent; et, en effet, ce sont ces mots-là qui ont sauvé son drame et qui lui ont donné toute sa valeur.

Cette reprise d'*Angelo* avait attiré toutes sortes de publics : le public curieux, le public avide d'émotions, le public qui ne s'inquiète que du jeu des acteurs, enfin le public qui juge, qui compare, qui sait revenir, sans en rougir, sur toutes les surprises de la veille, difficile et dangereux public celui-là, mais le plus agréable de tous pour une pièce bien faite. Le drame a été joué avec ensemble, mais d'une façon languissante et triviale. Tous ces comédiens, qui avaient d'abord été simples et raisonnables même dans leur emportement, ont eu peur d'avoir oublié leurs rôles, et ils les ont renforcés pour montrer qu'ils les savaient mieux que jamais. Ainsi Beauvallet a été obscur à force d'être profond; Provost a été trop fin; le jeune Rodolfo a poussé l'exaltation amoureuse jusqu'au fanatisme. Que dirons-nous de Mlle Noblet, qui avait entrepris de jouer le rôle de la Tisbé? La pauvre enfant a succombé dès les premières paroles. La force lui a manqué, non seulement la force, mais encore l'audace, l'emportement, la

colère, la passion, la douleur; toutes ces vertus, tous ces vices mêlés ensemble à forte dose, et qui composent le caractère étrange qu'on appelle la Tisbé! Mais aussi Mlle Noblet, ce jeune et naïf talent, élevée à l'école de Corneille et de Racine, princesse de Thèbes, de Rome ou de Troie, par la grâce de la chaste et pure poésie du grand siècle, pouvait-elle jamais penser à entrer dans ce labyrinthe de passions qui s'entre-croisent au hasard? La pauvre enfant devait s'y perdre à coup sûr, et en effet elle s'y est perdue dès les premiers pas.

A la première représentation d'*Angelo*, je me rappelle l'étonnement du public quand on lui apprit que Mlle Mars allait jouer le rôle de la courtisane, tandis que Mme Dorval représenterait la grande dame vénitienne. Quoi donc! disait-on, Mme Dorval, si abandonnée, si furibonde, si furieuse, si échevelée, si pantelante, on va la condamner à la grâce d'une Vénitienne? Quoi donc! et Mlle Mars, la merveilleuse grande dame, elle qui est Célimène, et qui n'a jamais pu être tout à fait ni Suzanne, ni la femme du *Tartuffe,* quoi donc! elle va représenter une courtisane d'Italie, une comédienne de théâtre, les pieds dans la boue, la tête dans les fleurs? Mais c'est absurde! Ainsi parlaient les imprévoyants, les amateurs de comé-

die bourgeoise, les pauvres esprits qui se figurent qu'il faut être une duchesse pour jouer les rôles de duchesses, une comédienne pour jouer les rôles de comédiennes, une ingénue pour jouer les rôles d'ingénues.

Les habiles laissèrent parler les bonnes gens, et je vous laisse à penser leur joie quand ils assistèrent à cette lutte mémorable de Mme Dorval et de Mlle Mars, si admirablement placées en sens inverse de leur talent et de leurs habitudes dramatiques! C'était superbe! Mlle Mars courtisane, appelant à son aide toutes les ressources de son art, n'avait jamais été si fière, si dédaigneuse, si retranchée dans sa dignité; elle réhabilitait véritablement cette Tisbé, en lui prêtant ces belles manières, cet admirable langage, cette noble démarche, cette belle voix qui sonne et qui coule comme l'or. On disait de toutes parts : *C'est une duchesse qui a été changée en nourrice, cette Tisbé!* De son côté, Mme Dorval, chargée d'une couronne de comtesse et d'un grand nom parmi les grands noms de la république vénitienne, restait la même, et telle que la nature l'a faite. Elle avait gardé toute son indépendance, tout son abandon, tout son oubli d'elle-même et des autres. C'était superbe! Elle représente une grande dame, que lui importe? Il faut avant tout qu'elle soulève, qu'elle

excite, qu'elle remue les passions. Point de gêne, point de retenue, nulle contrainte; et d'ailleurs, puisque la courtisane a conservé les allures de la grande dame, ne faut-il pas bien que la grande dame conserve les allures de la courtisane? En ceci, Mme Dorval était aussi obstinée que Mlle Mars, et elles avaient raison l'une et l'autre. En vain vous auriez interverti l'ordre de leurs rôles, en vain vous auriez plié ces deux volontés de fer à un joug qui leur est étranger. Chacune d'elles, quel que soit son rôle, restera dans sa vraie nature dramatique; car elles savent très bien que là est tout leur succès, toute leur popularité. Aussi, c'était admirable de voir la lutte de ces deux femmes. Et que celle-ci était dédaigneuse! et que celle-là était insolente! Et quel regard elles se jetaient malgré elles! Et comme Mme Dorval se disait : *Mademoiselle Mars gâte mon rôle!* Et comme Mlle Mars pensait tout bas : *Madame Dorval me gâte mon rôle!* Ces deux créations, la Tisbé et Catarina, j'ai presque dit Tisbé et la Catarina, en changeant ainsi d'allure et d'aspect, avaient pris je ne sais quel air de nouveauté piquante, qu'on ne leur a plus retrouvé du jour où Mlle Mars, fatiguée de tant d'émotions violentes et n'y pouvant plus suffire, se retira de cette arène où elle avait été un si rude jouteur.

Alors Mme Dorval prit le rôle de la Tisbé, et elle y porta toutes ses qualités violentes, toute son énergie, toute sa passion. Chose étrange ! le rôle de la Tisbé disparut. Où était-elle, la craintive Tisbé, accablée par la misère, relevée par son amour, esclave et maîtresse, qui se plaint, qui pleure, qui s'exalte, qui insulte, mais toujours d'une façon si calme et d'une voix si touchante, et d'un si tendre regard ! Plus Mme Dorval était terrible, énergique, violente, hardie, moins on plaignait la Tisbé, qui doit beaucoup souffrir pour être un peu à plaindre, et pour qui la pitié doit servir de respect.

Comme aussi, à passer de Mme Dorval à Mme Volnys, le rôle de Catarina perdit tout son caractère ! Certes la pauvre Catarina est assez rudement traitée pour avoir le droit de se défendre et de se protéger elle-même. Ce n'était pas trop de ces instants d'énergie que Mme Dorval avait prêtés à Catarina, pour relever quelque peu cette victime qu'on immole, cet agneau qu'on égorge, et qui tend le cou sans se plaindre. Au moins, entre ces quatre murailles où elle était enfermée comme dans un sanglant abattoir, Mme Dorval se débattait à merveille. Elle avait des colères admirables ; elle se relevait souvent, de manière à faire pâlir son pâle tyran. On lui savait gré d'avoir ainsi le sentiment de sa dignité blessée, et de comprendre

l'insulte assez pour se défendre. Mme Dorval était admirable quand elle disait : *Que pensez-vous de cette femme, Monsieur?* Elle était opprimée, il est vrai, mais elle savait qu'elle était opprimée. Mme Volnys ne s'en doute guère; elle se plaint, elle se lamente, elle gémit, rien ne la défend, rien ne la protège. Elle s'abandonne elle-même, de façon que le bourreau n'a plus qu'à frapper. Mme Volnys, dans ce rôle encore tout empreint de la hardiesse de Mme Dorval, appelle à son aide les cent mille petites grâces qu'elle a apprises à l'école de Jenny Vertpré; elle a été d'un bout à l'autre une excellente femme sacrifiée à un affreux mari, mais elle n'a été que cela. Ainsi ces deux rôles ont perdu, à être convenablement joués, la plus grande partie de l'intérêt et de la pitié qu'y avaient jetés, avec un si insolent bonheur, Mme Dorval et Mlle Mars.





TABLE DES MATIÈRES

CRITIQUE DRAMATIQUE



9302. Paris, imprimerie D. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

